

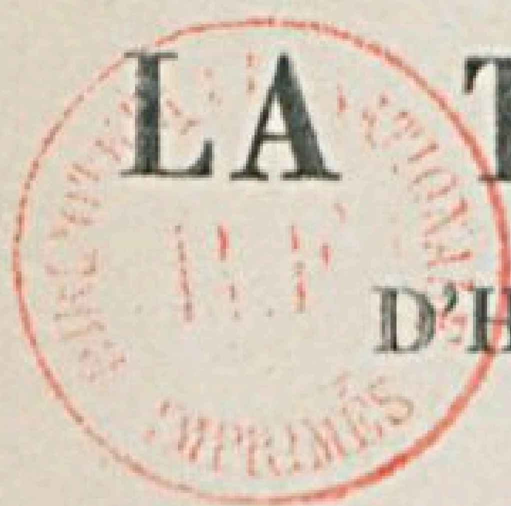
M. DE MATHUISIEULX

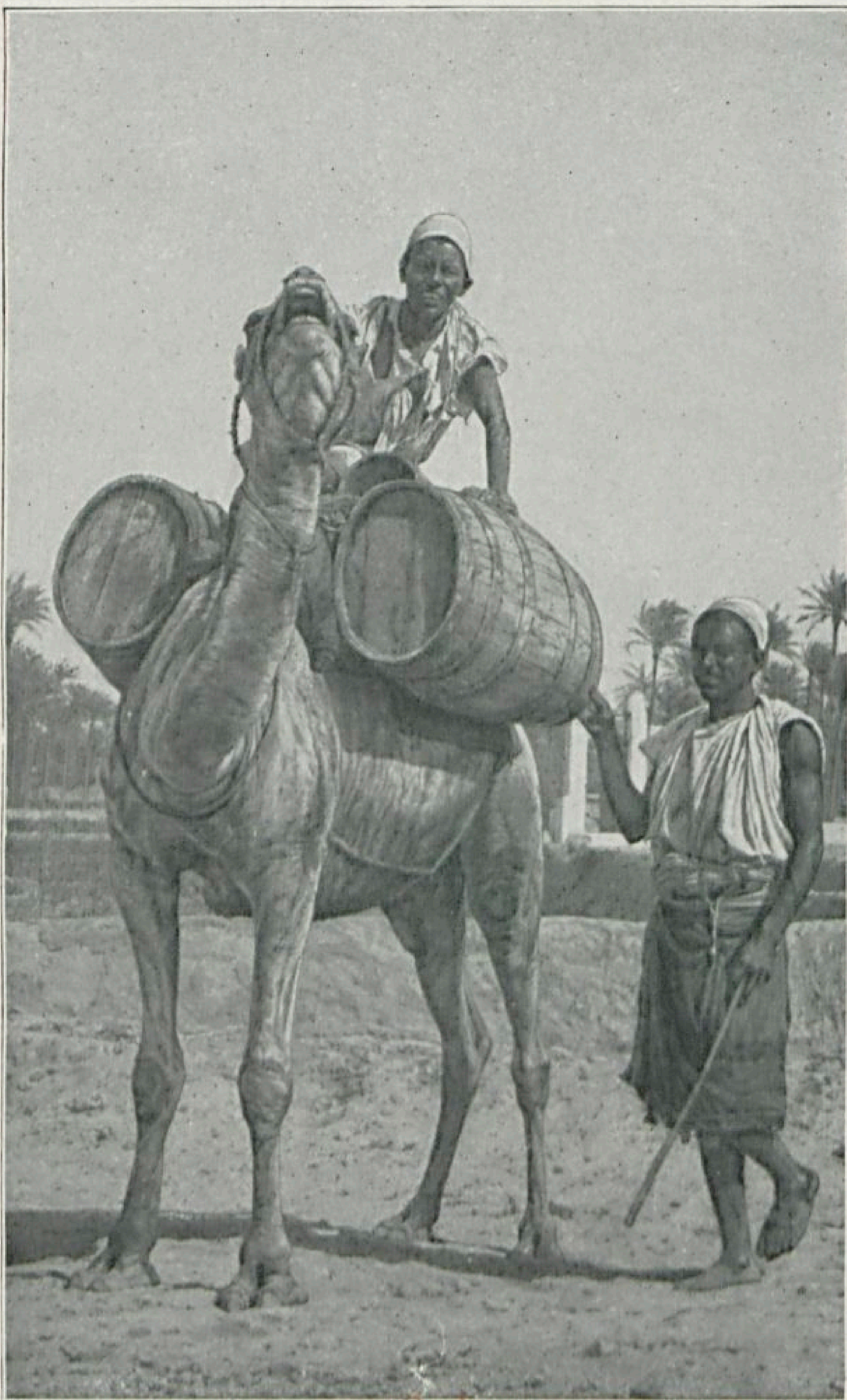
LA TRIPOLITAINE D'HIER ET DE DEMAIN



LA TRIPOLITAINE

D'HIER ET DE DEMAIN





C'EST A DOS DE CHAMEAU QU'ON VA RAVITAILLER LES CAMPEMENTS ÉLOIGNÉS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La Tripolitaine de demain. Pl. 1. Frontispice.

H.-M. DE MATHUISIEULX

LA TRIPOLITAINE D'HIER ET DE DEMAIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 52 GRAVURES TIRÉES HORS TEXTE
ET DE 2 CARTES EN NOIR



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1912



AVIS AU LECTEUR

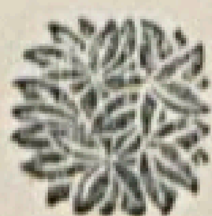
Sous *le titre :* « A travers la Tripolitaine », *nous avons publié, en 1901, le récit d'un voyage dans les deux premières zones de l'Afrique ottomane. De ce voyage nous avions rapporté une opinion peu encourageante sur l'avenir des solitudes parcourues. Mais, depuis notre exploration de la troisième zone, nos avis se sont nécessairement modifiés par la découverte de traces romaines insoupçonnées, qui affirment les succès des colons anciens.*

Entre les déductions du présent livre et celles de son prédécesseur, il y aura donc une contradiction apparente, mais elle n'est qu'apparente et ce serait injuste de nous traiter d'observateur superficiel. Oui, il existe une région, en Tripolitaine, qui s'offre à une expansion agricole, dont les Turcs et les indigènes sont incapables, mais où la civilisation européenne peut apporter une prospérité qu'elle a déjà eue.

J'avais raison de dire naguère que les terres

basses sont vouées à une aridité absolue; je n'ai pas moins raison aujourd'hui, après quatre nouveaux voyages et l'exploration complète de ces territoires, de certifier que les hauts plateaux nous avaient caché jusqu'ici les témoignages de leur valeur, très réelle et digne d'éveiller des espérances sérieuses. Cela, nul ne s'en pouvait douter, puisque les vestiges probants n'avaient été constatés par personne et qu'aucun texte ne nous en avertissait.

H.-M. DE MATHUISIEULX.



LA TRIPOLITAINE
D'HIER ET DE DEMAIN

CHAPITRE PREMIER

LA TRIPOLITAINE AUTREFOIS

Bibliographie de la Tripolitaine. — Les explorateurs. — Le littoral tripolitain et ses trois emporia. — Oea et la politique romaine en Afrique. — Sabratha. — Leptis Magna. — Depuis les Vandales jusqu'aux Turcs. — Les Romains dans l'intérieur.

Avant l'acte offensif de l'Italie, peu de gens, même parmi les lettrés, savaient exactement ce qu'est aujourd'hui la Tripolitaine, et les personnes les mieux informées n'en possédaient qu'une notion générale, assez vague, parfois erronée. Cela tient à ce que le Gouvernement turc fermait obstinément l'accès de son *vilayet* de Tripoli et de son *sandjak* de Benghasi à tous les Européens. Les fonctionnaires ottomans eux-mêmes n'en connaissaient que les chefs-lieux de districts, où ils résident, sans jamais parcourir les territoires confiés à leur administration. Quant aux indigènes, Arabes du littoral

et Berbères des hauts plateaux, ils se confinent dans leurs tribus, n'osant s'aventurer parmi les clans voisins, ennemis les uns des autres.

Je suis le seul Européen qui ait pu visiter la colonie turque, sans autre mérite qu'une heureuse coïncidence d'événements privés. Les missions que j'ai remplies de 1903 à 1907 m'ont permis d'établir ce qu'est ce pays, dans le présent, et ce qu'il pourra devenir dans les temps futurs.

Ces voyages formeront le sujet du présent volume. Mais, dès l'année 1901, j'avais pu entreprendre des excursions sur tout le littoral et sur le bord des grands plateaux intérieurs[1], à la recherche des vestiges de la civilisation romaine, et les résultats archéologiques de cette première mission établissent nettement ce qu'a été la Tripolitaine dans l'Antiquité. Nous croyons donc devoir faire précéder l'exposé de nos voyages dans l'intérieur d'une étude sur le passé de ces régions, parce qu'il offre un intérêt capital pour la prévision de l'avenir, non seulement dans la colonie turque, mais dans la partie méridionale de notre Tunisie, si semblable à sa voisine.

Les documents anciens sur la Tripolitaine sont presque aussi vagues que les renseignements modernes, mais beaucoup plus nombreux. Depuis que l'humanité enregistre son histoire, ils se sont accu-

1. *A Travers la Tripolitaine*, par M. de Mathuisieulx. Hachette, 1903.

mulés à tel point qu'on en a pu dresser des bibliographies assez copieuses.

Les premières mentions remontent à l'époque de la Grèce légendaire. Homère nous signale déjà les Lotophages qui faillirent compromettre le périple d'Ulysse, en retenant ses compagnons affamés et assoiffés, par la succulence de leur nourriture, le *lotos*.

« Nous abordons, dit Ulysse, au pays des Lotophages. Nous descendons à terre, nous puisons de l'eau et mes hommes prennent leur repas près des barques. Puis, quand on eut satisfait la faim et la soif, j'envoyai deux de mes compagnons s'informer des mœurs des indigènes : ils se mêlèrent bientôt à des humains qui se nourrissaient de lotos. Ces indigènes, sans aucune pensée meurtrière, offrirent un plat de lotos à mes émissaires qui ne voulurent plus revenir, dès qu'ils eurent goûté à cette nourriture, et nous laissèrent sans nouvelles. Ils voulaient rester, se gorger de lotos et ne plus jamais songer au retour dans la patrie. Je dus en personne les ramener aux barques, malgré leurs larmes, les attacher sous les bancs et les y maintenir jusqu'au départ. »

Il semble que ce fruit savoureux, tant vanté des anciens, n'était autre que le jujubier, dont on trouve encore quelques arbrisseaux dans les oasis du littoral.

Au dire de Strabon, ce fut également dans ces

parages qu'aborda Jason, après l'expédition de Colchide. Jeté de Grèce en Afrique par les vents de Borée, il dut implanter momentanément la civilisation hellénique sur les côtes libiennes, parmi les Nasamons, les Maces, les Louatas et les Zouakès.

Hérodote, Strabon, Ptolémée, décrivent trop vaguement les habitats des tribus primitives de l'intérieur. Les auteurs latins, en particulier Tite-Live, Tacite, Columelle, Pline, Ammien Marcellin, ne citent que des faits épars. Nous avons en grande partie perdu la clef des secrets confiés par les périples de Scylax et de Hannon, les itinéraires d'Antonin, la Table de Peutinger et la Johannide. L'espace compris entre l'Erg tunisien et le désert lybique a été à peine effleuré par les historiens arabes, Edrisi, Batouta, El Bekri, Haukal, Léon l'Africain, d'ordinaire si féconds dans le domaine de l'Islam.

Quant aux intrépides voyageurs, débarqués à Tripoli pour gagner le Tchad et le Niger, ils ont couru à leur but lointain en s'astreignant aux routes battues par les caravanes : les uns par le Fezzan, comme Hornemann, Lyon, Denham, Barth, Vogel, Rolhfs, Nachtigal, et notre célèbre Monteil; les autres, par Rhadamès et Rhat, comme Laing, Richardson, Dikson, Duveyrier, Mlle Tinné, Mircher. Les études de Durand, Lemaire, Bruce, Laporte, Cervelli, Della Cella, Beechy, Fresnel, Mouchez, ont

exclusivement porté sur le littoral. Bary, Meltzan, Cowper, Freund, Alluaud, se sont bornés à de courtes excursions autour de Tripoli. Enfin, les articles qui ont été publiés par les bulletins des Sociétés de Géographie, en Italie et en Allemagne, viennent d'écrivains qui n'ont jamais dépassé les murs du grand port barbaresque, ou n'y ont pas même mis les pieds.

On conçoit dès lors à quelle insuffisance se heurtent les savants tels que Tissot, Guérin, Mannert, Mulher, Mommsen, Cagnat, quand ils s'efforcent d'étendre au delà de la frontière tunisienne les ingénieuses investigations qu'ils ont portées sur la Byzacène, la Numidie orientale, les Mauritanies Césarienne et Tingitane. Et l'on s'explique également les erreurs multipliées qui embrouillent le lecteur, réduit à tirer de décourageantes bordées entre les apologistes et les détracteurs de la mystérieuse Tripolitaine, dans le passé aussi bien que dans le présent et l'avenir.

Durant ces vingt dernières années, l'essaim des pionniers de la science s'est abattu avec un admirable acharnement sur l'Afrique du Nord, mais aucun de ces érudits n'a pu, pour la raison que nous avons dite, pénétrer dans l'intérieur des territoires africains de la Turquie.

J'y ai réussi. Un double but m'y attirait : la découverte des traces qu'ont laissé les divers conquérants

d'où découlent les leçons que nous en pouvons tirer pour la colonisation de la Tunisie méridionale; la recherche de débouchés commerciaux pour nos protectorats du Soudan central. Si Gaston Boissier a pu dire qu'il fallait interroger les ruines africaines pour en extraire des modèles de colonisation moderne, c'est en Tripolitaine surtout qu'on trouve les indications les plus précieuses parce que le sol s'est montré plus rebelle à ces Romains qui, par des miracles de patience et d'habileté, ont su tirer parti même des régions sablonneuses. Et d'autre part, l'échancrure des Syrtes n'accapare-t-elle pas depuis trois mille ans le monopole du trafic avec les nègres de l'Afrique centrale!

Ainsi, nous savons que les États barbaresques ont été fort exploités, depuis l'Antiquité la plus reculée, et que les invasions destructives de l'Islam, aux IXe et XIe siècles, ont seules pu replonger ces régions dans l'obscurité et la misère. En faisant revivre ce passé d'activité phénicienne, grecque et romaine, à l'aide des découvertes archéologiques que nous avons eu la bonne fortune d'y faire, nous serons, je le répète, mieux à même de pronostiquer scientifiquement sur le sort futur des solitudes actuelles.

Il ne parait pas que les plages du littoral, entre la Tunisie et l'Égypte, aient jamais été bien peuplées, car on n'y rencontre guère les vestiges, si nom-

breux partout ailleurs. Ces rivages, en effet, sont inhospitaliers aux navires par leurs bas-fonds de sable et par leur manque d'abris. Oea (l'actuelle Tripoli), Sabratha et Leptis Magna, constituent les trois villes qui ont donné, par leur nombre, à la région le surnom grec dont on désigne encore la contrée. De l'ile de Djerba au verdoyant plateau de Cyrène, il n'y eut guère d'autres riverains que les Libyens maritimes des trois ports et des rares oasis. A en croire Strabon et Hérodote, c'étaient des pêcheurs vraiment étranges, qui attrapaient le poisson à la course, à mesure que la marée descendante les laissait à sec sur le sable. Mais nous sommes autorisés à un certain septicisme à l'égard de ce dessèchement quotidien des plages, dans une région où la mer baisse de quelques centimètres seulement : à moins que les maréologistes nous découvrent un changement complet des mouvements des flots, depuis deux mille ans. Aujourd'hui, la navigation est si difficile, sur le prolongement sous-marin des dunes basses et des plages, que les bateaux maintiennent leur route à une distance d'où ils n'aperçoivent jamais la barre d'or du rivage entre le velours chiffonné de la mer et le satin tendu du ciel. Et les pêcheurs d'éponges sont obligés de chercher au large les profondeurs où s'abrite le précieux porifère.

Il s'en faut que le port de Tripoli, le *Tarabolos* des Turcs (Tarabolos el Gharb, Tripoli d'occident,

en opposition du Tripoli du Levant) offre un abri sûr aux navires. Le fond, encombré de roches, a rendu de tous temps l'accès impossible, quand la mer n'est pas claire et calme. Sitôt que les vents chargés de sable obscurcissent l'atmosphère, ou que la houle agite la surface de l'eau, les bateaux s'en retournent avec leur cargaison et leurs passagers.

On sait que les Phéniciens avaient des comptoirs à Oea, à Sabratha et à Leptis Magna, puisqu'ils recherchaient les relations commerciales avec les Garamantes (nègres du Fezzan) et qu'ils trouvaient dans l'échancrure des Syrtes des débouchés plus directs qu'à Carthage. Si l'on ne voit à Tripoli aucune trace de leur séjour, c'est que la ville arabe est construite sur les décombres de l'Antiquité. Il n'y existe même, hors du sol, qu'un seul témoin de la civilisation romaine, dont nous sommes absolument assurés par de nombreux documents historiques[1]. Le jour où l'on abattra les mauvaises échoppes indigènes pour creuser les fondations de maisons véritables, l'aspect panoramique de la ville y perdra beaucoup, mais des trésors en surgiront pour la joie des savants.

Il n'est pas possible, en effet, que tout ait disparu d'une ville qui fut plus grande et plus riche que Sabratha et Leptis. Comme Beulé le prévoyait pour

1. Un arc de triomphe, à demi enseveli et transformé en épicerie indigène.

Carthage, les cités ne disparaissent jamais complètement : « Si grands que soient les conquérants, leur puissance est limitée, même pour détruire. » On a déjà recueilli des monnaies puniques, en bon nombre et de dates diverses, témoignage indéniable du séjour des compatriotes de Didon.

Depuis les premiers temps de l'Empire romain jusqu'aux Vandales, les marbres les plus somptueux ont recouvert les édifices publics. Des tombeaux, aux portes de la ville, témoignent de la richesse de certains habitants. Le commerce avec l'intérieur enrichissait les colons étrangers et les habitants de la cité, de sorte que de grosses fortunes répandaient à profusion l'abondance et le luxe. L'aventure d'un avocat célèbre, Apulée, avec une millionnaire de la colonie, nous rappelle cette opulence de l'Antiquité latine. Apulée était un de ces viveurs intelligents qui avait dissipé son patrimoine dans les plaisirs, en voyage. Débarqué à Oea, sans une obole en poche, il y végétait, lorsqu'il fit la connaissance d'une dame veuve, fort riche. Il était jeune, il plut à l'héritière qui l'épousa et mourut peu après en lui léguant tous ses biens. D'autres héritiers protestèrent et intentèrent un procès au Romain, en alléguant qu'il s'était servi de la sorcellerie pour entraîner la défunte hors de ses devoirs. Apulée se défendit lui-même et démontra qu'étant jeune et beau, il n'avait pas

eu besoin de procédés illicites pour plaire. Les juges lui donnèrent gain de cause et il jouit jusqu'à sa mort des trésors produits par le commerce transsaharien.

Rappelons-nous que les Romains, successeurs de Carthage, avaient hésité longtemps avant de s'installer en Afrique, où ils n'avaient abordé que pour détruire leur rivale. Ils s'y décidèrent à contre-cœur, poussés par la nécessité d'empêcher la puissance liby-phénicienne de se reformer. Pendant la République, ils se hasardèrent à occuper quelques places dans la Tunisie actuelle, parce qu'ils s'y sentaient secondés par l'ambition de leurs alliés berbères.

Mommsen, désireux de flatter son souverain d'Allemagne, attribue à la persévérance bienfaisante du gouvernement impérial la conquête réelle, succédant à « l'absence de vue, à l'étroitesse, à l'absurdité du gouvernement républicain ». Il oublie que le caractère latin, calme et pratique, n'était pas porté de prime abord vers les conquêtes. « C'était, dit encore Gaston Boissier, un peuple sage, prudent, que les aventures ne tentaient pas; s'il en a couru quelques-unes, c'est qu'il n'a pu faire autrement. Une guerre l'a conduit à une autre; il a été souvent amené à faire une conquête nouvelle pour assurer une conquête ancienne. C'était au fond son caractère et sa force de ne pas concevoir de projets

démesurés, quoiqu'il soit arrivé à posséder un empire hors de toute mesure. Peut-être est-ce cette modération et cette sagesse qui ont rendu sa domination si solide. »

Mais dès que les Romains s'établissaient dans une conquête nouvelle, ils n'épargnaient rien pour la mettre en valeur et gagner la sympathie des indigènes. Les ruines de Sabratha nous font toucher du doigt le génie colonisateur de la Rome antique. Située à 80 kilomètres à l'ouest de Tripoli, sur une plage entièrement déserte aujourd'hui, cette ville ne pouvait être un port naturel puisqu'aucun coin de la côte n'offre un plus mauvais mouillage, mais les Romains y avaient élevé des digues gigantesques dont la base apparaît encore sous les flots. Ils ont vaincu toutes les difficultés pour créer ce débouché direct de *Cydemus* (l'ancienne Rhadamès), par l'échancrure des Djebels à Djado, que suivaient — et suivent encore — les caravanes.

Ce rôle explique les dimensions de la ville, dont les décombres recouvrent 3 kilomètres de dunes. On ne s'étonne plus d'y trouver un amphithéâtre où dix mille spectateurs tenaient à l'aise, surtout si l'on se souvient de l'importance des jeux publics dans la vie des Romains. Gaston Boissier, que nous nous plaisons à citer parce qu'il est le guide le plus agréable à suivre dans l'Afrique latine, s'exprime ainsi : « Rome, dans tous les pays

qu'elle venait de soumettre, introduisait avec elle les jeux publics, et partout ils ont été accueillis avec la même faveur. Les nations les plus sauvages, les plus rebelles à la domination du vainqueur, n'ont pas résisté à l'attrait que les jeux leur inspiraient. Divisées sur tout le reste, elles se sont unies dans la même passion pour les mêmes spectacles, et, en s'habituant à les fréquenter, elles y ont puisé des idées communes, en sorte que ce qui semblait ne devoir être qu'un divertissement futile est devenu l'un des éléments les plus puissants de l'unité romaine. Plus le pays était barbare, plus les Romains usaient de ce moyen de se l'attacher et de le civiliser. Voilà pourquoi ils ont rempli l'Afrique de cirques, d'amphithéâtres, de théâtres. Nous venons d'en avoir la preuve à Timgade. » Dorénavant, on pourra y ajouter deux nouvelles preuves concluantes, Sabratha et Leptis.

En foulant les énormes gradins du cirque de Sabratha, j'aimais à me représenter les commissaires ou *designatores*, indiquant leurs places respectives aux magistrats, aux duumvirs, aux édiles, aux questeurs, aux décurions, aux prêtres. La *cavea* se remplit de monde élégant, uniformément vêtu de la toge de rigueur; les hauts gradins disparaissent sous la houle des indigènes disparates et le silence se fait tout à coup lorsque les coureurs, les chars, les gladiateurs ou les bêtes fauves entrent dans la piste.

A 100 kilomètres à l'est de Tripoli, Leptis Magna est celle des trois *emporia* qui montre le mieux ses ruines. Ce qui émerge des monticules de sable prouve qu'une cité riche et puissante prospérait en ce site pendant le haut et bas empire. Autour du *Cothon* (port intérieur alimenté par une rivière) s'épanouissaient les beaux quartiers, couverts de palais, de temples, de thermes, de luxueuses habitations particulières dont j'ai retrouvé les vestiges.

Sur le rivage s'allonge un superbe hippodrome (stade), le seul que je connaisse en Afrique. Les dimensions, les innombrables gradins réservés aux spectateurs, ne nous laissent aucun doute sur la vogue des courses de chevaux et de chars, ce qui n'a pas lieu de surprendre chez ces Numides qui se disaient les meilleurs cavaliers du monde et qui remportaient les premiers prix à Rome.

Leptis était sans doute la base d'opération dont les Romains se sont servis pour prendre à revers le plateau intérieur, par la marche intermédiaire du Tarhouna, de même qu'ils ont tourné l'Atlas algérien par la Tunisie. Moins sages qu'eux, nous avons commis la lourde faute d'attaquer de front les hautes terres des Mauritanies, ce qui a nécessité un effort dix fois plus vigoureux, pour la conquête algérienne.

Outre Oea, Leptis et Sabratha, nous connaissons par l'Itinéraire d'Antonin et par la Table de Peut-

tinger, le nom de localités romaines qui s'échelonnaient sur la côte des Syrtes. A part Assaria (Sayat) et Simnava (Zorek), je n'ai retrouvé nulle part les débris signalés par Barth et Beechy, des *marines* ou caravansérails où les convois se reposaient chaque soir pendant les trajets de Carthage à la Cyrénaïque.

Les Vandales de Genséric apparurent sur ces côtes vers le milieu du v[e] siècle, mais leurs hordes n'ont marqué leur passage que par la dévastation. Incapables de vivre dans l'enceinte des villes, ils détruisirent les murs de Sabratha et de Leptis, afin d'empêcher les Romains de s'y retrancher de nouveau. Cent ans après leur invasion, lorsqu'ils furent chassés par Bélisaire, l'empereur Justinien releva les remparts des deux cités; mais, pour faciliter la défense, il diminua leur périmètre qu'on avait d'abord tracé de manière à englober les esplanades réservées aux campements des tribus Garamantes, lesquelles accouraient dans ces ports au moment des grandes foires.

La surprise est grande de ne trouver, le long de ces plages, aucun reste de la belle époque arabe du XII[e] et du XIII[e] siècle. Les plus anciennes maisons datent à peine de deux cents ans. Quant aux mosquées, elles ont été si souvent remaniées par nos contemporains, qu'on ne saurait en distinguer l'origine. En matière de fortification, les successeurs modernes des premiers conquérants de l'Islam se

sont contentés d'occuper les remparts et les quelques châteaux que les Espagnols avaient édifiés là, comme ils en avaient jalonné les rivages tunisiens et algériens. On conserve encore le souvenir de la domination éphémère des Chevaliers de Malte que Charles-Quint avait installés dans les États barbaresques.

Les relations commerciales que les marchands européens, les Vénitiens surtout, entretinrent avec la Tripolitaine au XIVe siècle, furent très lucratives. A Zouara et à Tadjourah (La Melaa) ils exploitaient les salines. A Tripoli et à Misrata ils vendaient leurs verroteries, les soieries et brocards, les bois de teinture, les vins, les liqueurs, les épices, la quincaillerie, les armes (casques, boucliers, lances), les agrès des navires, le plomb, le cuivre, le vif-argent. « Venise, dit La Primaudais, tirait des Alpes voisines de l'Istria et du Frioul tous les bois qu'elle importait dans la Barbarie et qui consistaient surtout en solives et planches de sapin, de hêtre, de frêne et d'ormeau. » En échange de ces diverses marchandises, les Vénitiens acquéraient des fruits secs, de l'huile, des céréales, du sel, des peaux de mouton, des cuirs de chameau et de bœuf, des tapis, des étoffes de laine, des chevaux, du safran, du miel, de l'alun, du séné, des éponges, de l'or ouvré ou en poudre, de l'ivoire et des plumes d'autruche.

Entre temps, les Génois, les Pisans, les Marseil-

lais faisaient concurrence à la reine de l'Adriatique, avec plus ou moins de succès. Les uns et les autres se rendirent plusieurs fois maîtres des ports que commandaient des beys tantôt indépendants, tantôt tributaires de la Sublime-Porte.

*
* *

Si les civilisations anciennes et modernes ont prospéré sur les côtes syrtiques, Rome seule a pénétré dans l'intérieur et y a apporté sa féconde contribution jusqu'aux extrêmes limites du Fezzan. Dans la zone de terres basses qui court de la Tunisie à Leptis Magna, l'influence phénicienne a pourtant laissé quelques traces de sa langue, qui, mêlée aux dialectes libyens, a formé une sorte de *sabir*, désigné par les savants sous le nom de néo-punique. Au temps des empereurs, les indigènes de la Djeffara se servaient encore de cette transformation, comme le prouvent les inscriptions que j'ai trouvées. A El Saïlat, une de ces pierres écrites porte la dédicace d'un monument sous le proconsulat de Lucius Aelius Lamia et notre Académie des sciences y attache une grande importance parce que c'est le premier document de ce genre auquel on puisse attribuer une date certaine.

Les Hautes Terres tripolitaines ne s'approchent de la mer qu'en un contrefort intermédiaire, le

Tarhouna. Cette terrasse verdoyante, que Hérodote qualifiait de *Collines des Grâces*, produit encore des oliviers. Le regard s'y repose sur de vastes champs d'orge, qu'animent des troupeaux de mouton. Mais dans la période romaine cette fertilité était incontestablement bien plus intense. Les *Burgi*, dont les ruines foisonnent, la démontrent à chaque pas. Les barrages colossaux dans les ravins, les vastes citernes, les puits profonds, centuplaient le rendement normal.

Une petite construction bizarre, en pierre de taille, se dresse, souvent intacte, sur presque tous les remparts de ces bourgs fortifiés. Un soir, le voyageur allemand Barth s'assit au pied de deux monolithes verticaux, reliés à leur sommet par une dalle horizontale. C'était précisément une de ces curieuses constructions. Ce ne peut être une porte, se dit-il, puisque l'embrasure est à peine large de 40 centimètres. Comme ses guides donnaient à ces pierres le nom de *Sanam* (autel), il inscrivit sur son carnet que c'était là un monument pour sacrifices. Il crut même voir, à la base, des cannelures pour l'écoulement du sang des victimes. Il ne m'a pas été difficile d'identifier ces *Sanams* avec les pressoirs d'huile, les *torcularia*, que MM. Cagnat et Saladin ont retrouvés en Tunisie. Il en existe là même où plus rien ne croît aujourd'hui. Cette culture prodigieuse du Tarhouna dans l'Anti-

quité était donc bien le résultat des puissants travaux d'irrigation qui barraient les *ouadis* et perçaient les couches calcaires.

Durant la période médiérale, ces collines se couvrirent d'un grand nombre de castels, qui servirent de résidence à des seigneurs arabes. Malheureusement les historiens ne nous ont rien laissé des souvenirs de ces petites cours du XIIIe siècle, où l'élégance régnait probablement comme dans les autres parties de l'Afrique.

Gravissons maintenant le haut plateau intérieur, que les indigènes nomment le T'ahar. Sa surface, généralement unie et presque complètement déserte, est striée par de longs et profonds ouadis, parallèles au rivage de Tripoli. Le sable en recouvre la partie occidentale et l'on se demande de quoi vivent les poignées d'indigènes qu'on rencontre quelquefois au bord des puits et qui se dispersent sur les mamelons arides de l'horizon. La partie orientale, plus spécialement désignée sous le nom d'Orfella, est un désert de grosses pierres où la marche est si pénible qu'on suivrait le passage des caravanes aux traces de sang qu'y laissent les pieds des animaux. La fatigue s'augmente encore des innombrables canons des ouadis, ornières très profondes, qu'on descend et remonte sans cesse par des berges verticales.

C'est exclusivement dans le thalweg de ces

ravins que croissent actuellement de rares épis d'orge. Les nombreuses ruines romaines qui hérissent encore les bords de ces vastes fossés naturels nous affirment l'importance des anciennes cultures. On chercherait en vain la moindre trace de travaux agricoles en dehors de ces profonds couloirs, mais ces rubans, par leur nombre et leur étendue constituaient une superficie totale très appréciable.

La plus longue de ces artères du T'ahar, le Soff-ed-Djinn, est bordé d'un grand nombre de bourgades romaines, ornées souvent de temples. Quelques-uns de ces monuments avaient été transformés en basiliques chrétiennes, à l'époque où l'autorité musulmane vivait libéralement côte à côte avec les autres religions. Les ouadis Zemzem, Nefed, Merdoum et Sassou, ainsi que leurs tributaires, pullulent des restes de petites cités. Le long du Soff-ed-Djinn, j'ai retrouvé les puissantes installations, anciennes de Khalafadji, Ometela, Ngassa, Eremta Mahadoula, Tininaye, Argousse. La première, fortement retranchée sur l'éperon d'un ravin, abritait une communauté chrétienne.

A mesure qu'on descend ces ravins qui débouchent sur le golfe des Syrtes, les fermes romaines fortifiées se font de plus en plus nombreuses et spacieuses. Sur le Mimoun elles finissent presque par se toucher. C'est un grand charme, quand on arrive

à ces riches habitations agricoles de s'isoler dans leurs décombres et de revivre l'agréable existence des sages colons d'autrefois. Je me suis reposé avec délices à l'ombre de ces murs qui furent la *villa*, ou résidence du maître, avec ses bains et son atrium; je me suis délecté dans les vestiges du *saltuari janus*, où demeurait le chef des fermiers, dans le *pecuarii locus*, ou local du chef des troupeaux.

Mais ce qui constitue la spécialité la plus étonnante de la contrée d'Orfella, ce sont les *Msellat* (aiguilles), obélisques en pierre de taille, minces et hauts de 15 mètres, qui servaient de tombeaux. On ne retrouve de ces monuments nulle part ailleurs dans toute l'Afrique, ce qui porte à croire que ces districts ont seuls subi dans l'Antiquité une influence étrangère, assyrienne probablement.

Une pierre, ou deux, de ces étranges tombeaux ont été descellées par les modernes chercheurs de trésors parce que les légendes affirment que des monnaies et des bijoux sont enfouis dans les monuments funéraires des Roumis, légendes qui proviennent de ce que les vagabonds indigènes ont recueilli les pièces d'or, les bracelets et les anneaux, avec lesquels les anciens se faisaient inhumer. Pour s'offrir des tombes si coûteuses ets'y faire enterrer avec des bijoux, il fallait bien que le métier de propriétaire fût lucratif.

La découverte la plus importante que j'ai eu la chance de faire, sont les ruines de la ville et des deux nécropoles de Ghirza, sur le ouadi Zemzem. Elles dépassent en beauté tout ce qui subsiste sur le sol tripolitain. Les deux superbes nécropoles prolongent la cité, qui fut considérable. Les mausolées en forme de temples y abondent, riches en sculptures qui trahissent l'influence égyptienne, que les invasions terrestres de l'Orient nous expliquent.

Aujourd'hui, à 10 kilomètres autour de Ghirza, vous chercheriez vainement le moindre brin d'herbe. C'est la sécheresse et la solitude partout. Mais les frontons et les bas-reliefs des monuments (IVe et Ve siècles de notre ère) retracent la vie intense qui animait alors cette contrée. On y voit des vendangeurs cueillant le raisin, des chasseurs poursuivant les antilopes et les autruches, des laboureurs conduisant des chameaux attelés aux charrues.

La présence des chameaux à l'époque romaine dans l'intérieur de l'Afrique, tranche une question qui divisait les historiens, dont quelques-uns affirmaient l'introduction de cet animal seulement à l'époque arabe.

Ainsi, dans ce morne désert actuel, la vigne, les céréales, les bestiaux prospéraient à foison, nourrissant des milliers d'habitants. Ghirza devait contribuer pour une large part à ces fournitures de

blé que Rome recevait d'Afrique et dont le monde enviait l'abondance, à l'époque où, pour vanter la fortune d'un homme, Horace disait qu'il avait des greniers en Libye, où Pline racontait qu'un procurateur enthousiaste envoyait à Auguste quatre cents grains produits par un seul.

Les sculptures de Ghirza démontrent aussi qu'on s'y livrait aux plaisirs des courses, aux combats de taureaux, aux chasses aux lions. Enfin elles nous révèlent que la Cyrénaïque, de l'autre côté du golfe Syrtique, n'était pas l'unique territoire où croissait le sylphium. Ce précieux arbrisseau se recueillait aussi dans cette partie de la Tripolitaine. On sait que sa sève se vendait au poids de l'or. Combien grande devait être la richesse d'une région qui produisait ce végétal, puisque César retira une somme de 1 500 marcs d'argent du suc d'une seule tige! Les Romains enfermaient la plante dans leurs coffres publics et préféraient cette valeur à la monnaie. D'après les bas-reliefs que j'ai retrouvés, cette plante était un ombellifère aux feuilles découpées et opposées, comme l'indiquait déjà la description de Théophraste. Serait-ce le thapsia? Dans ce cas, les auteurs anciens exagéraient ridiculement les vertus de cette panacée, qui, d'après eux, désinfectait l'eau et l'air, anesthésiait les membres endoloris, guérissait radicalement les plus graves maladies.

Les tombeaux romains, que se faisaient édifier les

riches Libyens de cette région, avec des épitaphes en langue latine, sont l'œuvre d'habiles ouvriers indigènes. Les pierres de taille, les colonnes, les corniches fouillées, les piédestaux revêtus de marbre, ont été construits par des artistes africains, à qui les empereurs romains faisaient soigneusement apprendre l'architecture romaine. On sait que Constantin poussait les jeunes Berbères dans ce métier et les encourageait par des exemptions d'impôts, de sorte que des mains expertes répandaient l'art latin jusqu'aux confins du Sahara. Par tous les moyens, l'âme du Capitole s'infiltrait chez les tribus les plus éloignées et les plus primitives.

Mais c'est sur la bordure même du haut plateau que le génie colonisateur de Rome s'est le plus manifestement accusé. Nous voulons parler du *Limes Tripolitanus*, cette route militaire et commerciale sur laquelle les chefs militaires ont échelonné des postes d'observation pour faciliter les trajets de Tunisie aux Syrtes, tenir les indigènes plus étroitement sous leur tutelle et les protéger contre les incursions du Sud. Les coloniaux et les fonctionnaires résidaient là, transformés en instituteurs pour implanter la langue, les connaissances agricoles, l'art d'édifier, comme aujourd'hui nous cherchons à le faire dans certaines colonies.

Les stations romaines, savamment espacées, permettaient aux convois de cette piste de se reposer

chaque nuit en toute sécurité, depuis *Tacape* (Gabès), jusqu'à *Leptis Magna* (Khoms).

Sur le territoire tunisien, l'identification de ces stations avait été faite par nos officiers : j'ai eu la satisfaction de l'achever sur le sol tripolitain. De Nalout à Yffren, la série des *Burgi* et des *Castella* s'échelonne sur la crête du plateau, en rasant de près la naissance des vallées, de manière à réduire la longueur du trajet total. A partir d'Yffren, elle oblique vers le Sud-Est, pour éviter les contreforts tourmentés du Gariana et du Tarhouna ; puis elle emprunte la vallée du Temsiouan (ouadi Lebda) et débouche à Leptis.

Les ruines de Tabuinati, Thramusdusim, Thamescaltin, Thenteos, Auru, Vinaza, sont-elles les débris qui abritaient de véritables soldats romains ? Nous ne croyons pas que les légions fournissaient les contingents de ces garnisons. Rome, toujours avare de son sang et de son argent, confiait d'ordinaire la garde de ses lointaines frontières à des troupes indigènes, encadrées de centurions et de décurions, comme nos turcos et nos spahis le sont par des officiers et des sous-officiers européens. Tous ces auxiliaires, cavaliers des *alœa* ou fantassins des *cohortes*, remplissaient d'ailleurs leur rôle avec la plus grande fidélité, sous le commandement d'officiers de rang équestre. Les troupes indigènes rendaient d'autant plus de services qu'on prenait

toujours soin de les affecter aux postes qui leur convenaient le plus et qu'on les y laissait indéfiniment. Rompues au climat, familiarisées avec les habitants et avec la tactique de l'ennemi, elles évitaient ces déplorables tâtonnements auxquels nos garnisons coloniales sont trop souvent exposées. Les gradés, bons à toute besogne utile, remplissaient aussi les fonctions de maître d'école et familiarisaient si bien leurs élèves avec la langue de Cicéron que celle-ci finit par servir exclusivement à toutes les inscriptions. Quant aux principaux fonctionnaires, ils devaient être du tout premier rang, à en juger par les dimensions et la richesse des tombeaux qu'on leur élevait. Un grand nombre de ces mausolées dépassent en importance celui de *Cœcilia Metella*, à Rome.

Du coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur les vestiges des civilisations antérieures en Tripolitaine, il résulte que sur une étendue égale à la moitié de la France, une réelle prospérité a régné au bord du haut plateau, dans les ouadis et dans les collines du Tarhouna, pendant les cinq premiers siècles de notre ère. D'après une évaluation, qui est nécessairement très approximative, l'ensemble des anciennes cultures pouvaient couvrir le quart seulement de la superficie totale, mais la qualité rachetait en partie la quantité, car les établissements agricoles y étaient d'une grande

richesse. Quant au littoral, il a été, grâce aux Phéniciens et aux Romains, très animé, durant dix siècles, par le trafic transsaharien. Avant les razzias des marchands d'esclaves, c'étaient des fortunes considérables que les convoyeurs apportaient dans les ***trois villes***, pour emporter au retour les produits de la civilisation méditerranéenne.

Les Romains avaient su faire un beau pays de la Tripolitaine, qu'ils avaient trouvée complètement aride. Sous leur administration, l'essor a été continu. Partout où la marne se mêle à l'effritement pulvérulent des roches superficielles, les dominateurs ont extrait l'eau souterraine et fécondé le sol. Dans les Djebel, ils ont dirigé l'instinct des indigènes, si aptes à irriguer les terrains morcelés par le ravinement des torrents. Ils ont aidé les nomades par des travaux hydrographiques de la plus haute valeur, que seuls ils étaient capables de construire. Habiles à capter les moindres sources, à pomper les nappes sous-jacentes, ils ont eu un autre mérite, celui de persévérer dans l'entretien laborieux de ces œuvres.

Les empereurs se réservaient les provinces de l'*Africa Nova* pour les administrer eux-mêmes, sans l'intermédiaire du Sénat. Ils commandaient directement les troupes coloniales, qui servaient à merveille leurs visées politiques. Malgré leur nombre, les colons impériaux ont vite compris qu'ils ne réussiraient pas à occuper un si vaste

pays sans la collaboration des indigènes et ils se sont appliqués à gagner la confiance de ceux-ci. Nulle part, ils n'ont imposé leurs institutions de la métropole, ni supprimé les municipalités existantes. Toutes leurs innovations se sont bornées à dispenser aux groupes nomades le droit de cité, avec les prérogatives qui y étaient attachées. Leur religion s'assimila aux croyances des autochtones, si bien que les dieux Bacax, Baldiz, etc., se mêlèrent au culte des nouveaux venus. D'autres dieux africains furent adoptés à Rome même, où Tanit devint la *Dea Coelestis* et Baal Hammon le tout-puissant Saturne. Rehaussée par la création des temples, la religion numide n'a jamais brillé d'un aussi vif éclat que pendant la domination romaine.

Tout cela est indiscutable, mais il ne faut pas oublier, lorsque nous cherchons des leçons dans le passé, que les Romains ont employé des siècles à réaliser la prospérité à laquelle nous tendons aujourd'hui et qu'ils ne se heurtaient pas à un gros obstacle, la défiance et la haine musulmane qui se dressent devant les colonisateurs modernes. Ils trouvaient au contraire des collaborateurs zélés chez leurs administrés païens, de sorte qu'ils obtenaient des résultats faciles, là où nous échouerions en les imitant trop exactement.

De l'autre côté du golfe des Syrtes, vers l'Égypte, s'élève un plateau verdoyant qu'on a coutume de

comprendre dans la Tripolitaine, parce qu'il est englobé dans la colonie turque et parce que les compétitions italiennes y tendent aussi. C'est le pays de Barka, autrefois appelé Cyrénaïque à cause de son ancienne capitale. Mais c'est une région tout autre par son passé. Nous verrons, dans les récits qui suivent, qu'on trouve surtout les traces de la civilisation grecque. Ce que les compatriotes de Périclès avaient fait de cette charmante terrasse ne peut s'imaginer que lorsqu'on a vu les ruines de leurs villes, de leurs palais, de leurs temples. C'était un pays de rêve, un paradis terrestre, le jardin des Hespérides. Ce qu'était la fertilité de ce sol privilégié se devine à ce qu'il est encore, malgré l'absence d'efforts agricoles chez ses habitants presque barbares. Aussi, des ports nombreux et importants s'échelonnaient-ils sur un déroulement de côtes qui équivaut à peine à l'un des trois côtés de la Sicile. Mais cette perle de la Méditerranée a chèrement payé sa beauté. Tandis que dans la Tripolitaine proprement dite on ne retrouve que des traces de prospérité continue, la Cyrénaïque a été le théâtre de luttes sanglantes, d'événements terribles entre de tenaces possesseurs et de violents agresseurs. Puissent les époques heureuses réapparaître bientôt et rester définitives, dans le grand plateau tripolitain et sur la petite terrasse de Barka!

CHAPITRE II

LES TERRES BASSES ET LA GRANDE MURAILLE

Les tombeaux de Gargarech. — Le télégraphe des Anciens. — Les ruines de Sabratha. — Enterré vivant. — Absence de couleurs. — L'oasis de Cheikchouk. — L'échancrure de Djado. — Les Berbères tripolitains. — Sabria. — Les citadelles berbères. — Nalout, Kabao et Zentan. — Le *limes tripolitanus*. — Yffren.

DANS un précédent volume[1] nous avons raconté notre premier voyage tripolitain en nous efforçant de rendre la couleur locale de ces curieuses régions de la manière la plus saisissante qu'il nous a été possible. Nous tomberions fatalement dans des redites si nous suivions ce procédé littéraire pour ce deuxième volume. Il nous a paru au contraire que le livre actuel, traitant de la complète exploration de tout le pays, devait constituer un document d'autant plus simple et précis qu'il est le seul qu'on possède jusqu'ici et j'ai rédigé cette relation en copiant presque textuellement mes notes de voyages. On ne saurait mieux renseigner le lecteur

1. *A travers la Tripolitaine*. Ouvrage cité.

qu'avec une rédaction dépourvue d'ornements inutiles, surtout au moment où chacun veut savoir ce qu'est ce pays dont personne autre n'a pu parler en connaissance de cause.

Ma première exploration de la Tripolitaine, en 1901, avait été très réduite par des difficultés d'ordre politique; j'ai pu la continuer par de nouveaux voyages, de 1903 à 1907, et parcourir des itinéraires beaucoup plus étendus, qui m'ont permis d'étudier à loisir cette partie de l'Afrique restée inconnue. Et ce sont les recherches que j'ai réalisées dans le vilayet tout entier, jusqu'aux confins administratifs du Fezzan, qui forment l'objet du présent récit.

Le 20 mars 1903, mon convoi quitte Tripoli à la pointe du jour. J'emmène, outre le personnel de la caravane, le vieil Arabe Hamer qui m'avait déjà accompagné en 1901, et le jeune Maltais Pepino Aquilina dont les journaux ont parlé ces temps derniers.

Nous établissons notre premier campement à 6 kilomètres ouest de Tripoli (1), afin de laisser à nos gens le loisir nécessaire à cette installation de débutants, qui devait nécessairement exiger beaucoup de tâtonnements et de maladresses. Les tentes, les cuisines, tout est dressé lorsque les

1. A Gargarech, un petit fortin turc. Ce petit fortin turc vient d'être détruit par les canons italiens.

familles du consulat général de France me rejoignent dans l'après-midi, pour un dernier adieu. Mes compatriotes ayant manifesté le désir de dîner ici, le cuisinier fezzanais s'ingénie à improviser un repas très sommaire, que l'amabilité de mes hôtes transforme en agape joyeuse et cordiale.

Le lendemain, tandis que les serviteurs lèvent le camp sous la direction de Pepino, je visite dans les environs un double tombeau antique, trouvé récemment au fond d'une chambre souterraine. Ce monument, décoré de fresques, a été édifié par une veuve nommée Arisuth, pour son mari Juratanus, et pour elle. Les noms mêmes des titulaires trahissent une origine africaine : plus particulièrement numide pour celui de l'homme, et nettement sémitique pour celui de la femme. Comme il arrive assez souvent dans les découvertes archéologiques, les inscriptions de ce dépôt funéraire ont permis d'élucider un point intéressant de l'histoire : M. Clermont-Ganneau en a déduit la preuve de l'affiliation des femmes dans la secte païenne de Mithra. La dame Arisuth y avait le grade de « lionne », ou quatrième degré d'initiation, donnant droit à la communion sous les trois espèces : pain, eau et vin. Jusqu'à présent on avait cru que les hommes seuls étaient admis dans le culte mithriaque, cette puissante religion aryenne dont l'origine remonte au berceau du genre humain et qui s'est

répandue dans tout le monde connu de l'Antiquité, depuis les confins les plus éloignés de la Perse jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

A proximité de ces tombes, une tour romaine achève de s'effriter. Il est probable qu'au Moyen âge, les Arabes s'en servaient pour la ligne de postes télégraphiques qu'ils avaient établie sur la côte méditerranéenne; on sait en effet qu'une série de signaux optiques courait tout le long du littora africain, de manière que les nouvelles pouvaient être transmises d'Égypte au Maroc en une seule journée.

Avant de nous diriger vers le sud pour affronter l'intérieur, nous suivons d'abord le littoral jusqu'à Abou-Adjila, de manière à visiter les ruines du port de Sabratha que nous avions seulement entrevues en 1901. Dans cette localité, je suis accueilli par un kaïmakan arabe, d'une grande distinction. Ahmed bey appartient à la plus ancienne et à la plus riche famille de la Tripolitaine, ce qui lui vaut d'administrer très jeune le district d'une superbe oasis, entourée des plus beaux champs d'orge que j'ai vus en Afrique. Afin de me rendre plus agréable le séjour auprès des ruines de Sabratha, il installe un campement arabe sur le rivage, et y fait apporter des repas, dont les menus étonnent en un pays aussi dépourvu de ressources alimentaires.

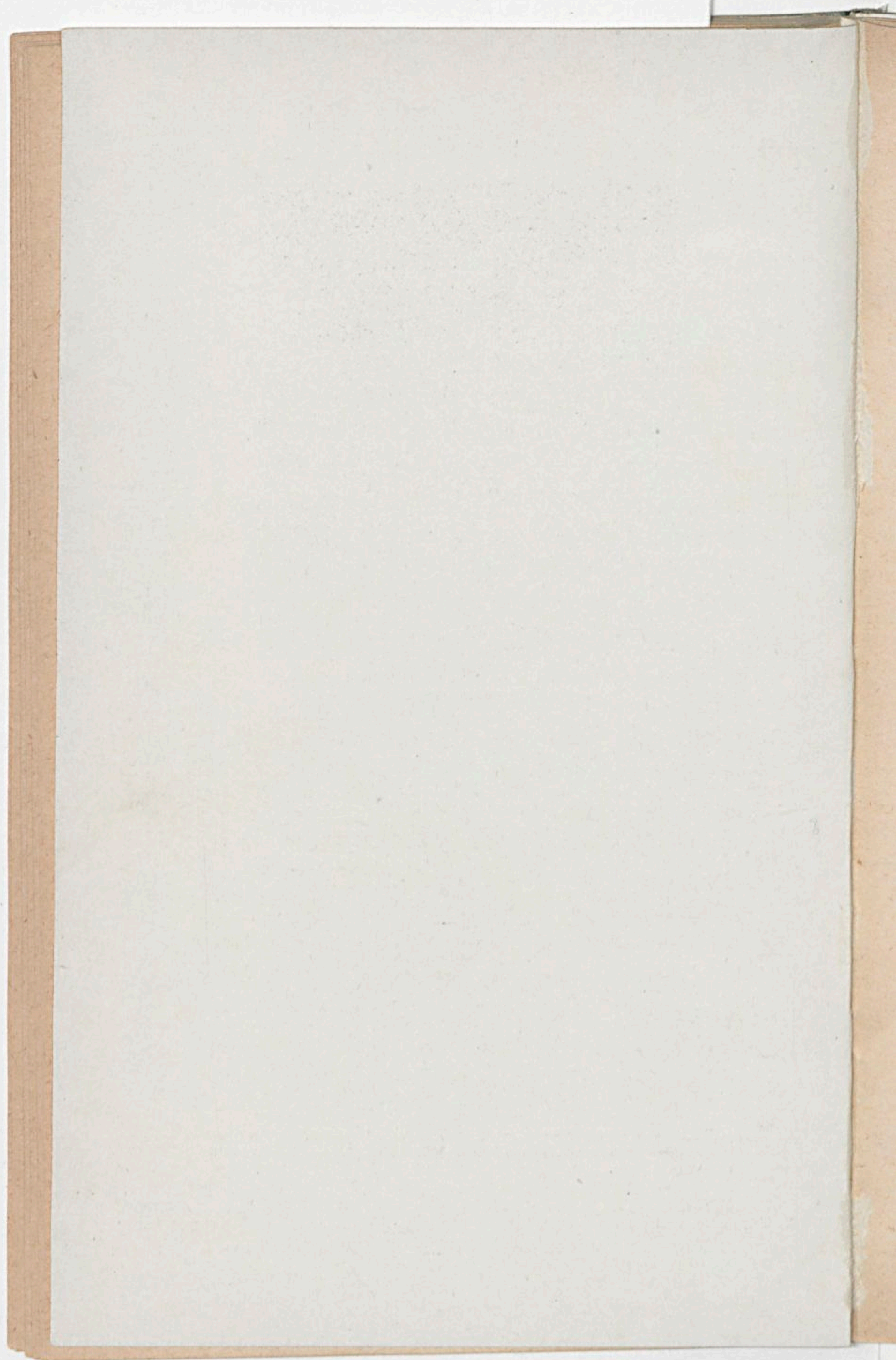
La liberté d'action et la beauté de la saison me



BAS-RELIEF TROUVÉ PRÈS DE TRIPOLI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



TOMBEAU ANTIQUE, TROUVÉ AU FOND D'UNE CHAMBRE SOUTERRAINE, DANS LES ENVIRONS DE GARGARECH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



permettent cette fois d'étudier les restes de Sabratha, autant que cela peut se faire dans le vilayet turc, où les fouilles sont sévèrement prohibées. Ces ruines, à 80 kilomètres ouest de Tripoli, sont celles d'un des trois *emporia* dont nous avons parlé plus haut. Comme Oea et Leptis Magna, la fondation en revient aux Phéniciens, qui lui ont donné une appellation caractéristique[1]. Les Romains en firent un municipe, puis l'élevèrent au rang de colonie. La mère de Titus, puis Justinien, qui y naquirent, s'intéressèrent particulièrement à cette ville, dont la brusque déchéance et la ruine complète datent de l'invasion arabe.

Le sable recouvre presque totalement les précieux vestiges, et la mer sape les belles murailles du port. A mesure que le vent déchausse un coin de la dune et met à jour une statue, une stèle ou une mosaïque, les Arabes fanatiques s'acharnent à briser ces reliques des *Roumis* abhorrés. Par bonheur, les sables préservent complaisamment la plupart de ces richesses historiques, et il en restera tout un trésor à recueillir, lorsque les fouilles seront permises. Les traces des remparts et les vestiges apparents prouvent en effet qu'il y avait là une ville spacieuse et opulente : l'étendue dépassait trois kilomètres en longueur, sur le rivage; les

1. Sabratha signifiait : Marché de céréales.

palais et les temples y abondaient; l'amphithéâtre contenait dix mille spectateurs. On distingue encore l'emplacement réservé aux tribus Garamantes du Fezzan, qui venaient y planter leurs tentes à l'époque des grandes foires.

A quoi faut-il attribuer le choix de l'emplacement de cette cité maritime, sur une partie du littoral qui n'offre pas le moindre abri? Bâtie à l'une des extrémités de la zone cultivée, et loin des célèbres salines de Zarzis, elle ne pouvait être un centre agricole ou industriel. La position de Sabratha ne s'explique, à mon avis, que comme débouché direct de l'ancien Rhadamès (Cydamus), à la sortie de la vaste échancrure de Djado, pour relier à la mer la région rhadamésienne.

Entre le littoral et Djado, la plaine s'étale sur une profondeur de 100 kilomètres. C'est une vaste zone de terres basses, ou *Djeffara*, qui sert de palier entre le littoral et le haut plateau intérieur, et qui monte insensiblement jusqu'au pied des grandes falaises du Djebel, où, par une série de transitions ininterrompues, elle atteint 300 mètres d'altitude.

Durant les cinquante-six heures de chevauchée à travers la Djeffara, il nous faut faire bonne garde, la nuit surtout, à cause des pillards arabes qui rôdent continuellement dans cette contrée, à la recherche d'une caravane ou d'un campement mal protégés.

Les sables, provenant de la décomposition des grès calcaires, recouvrent en majorité les petites collines qui soulèvent cette plaine; mais entre ces faibles hauteurs, les Arabes trouvent quelquefois assez d'humidité pour planter l'orge, parce qu'une couche d'argile bleuâtre y retient les eaux.

La Djeffara est beaucoup moins aride en ces parages, qu'elle ne l'est au sud de Tripoli. Cette année, la moisson a été particulièrement copieuse. Aussi rencontrons-nous souvent des indigènes qui emportent leurs provisions dans les *silos* voisins. On nomme ainsi des greniers souterrains creusés en forme de carafe, avec un goulot très étroit qui émerge à la surface du sol. La descente a lieu au moyen d'une échelle en corde d'alfa, et l'ouverture est bouchée par une énorme pierre. Pareille disposition facilite les guet-apens tragiques; c'est ainsi qu'au pacage de Montsor, un Arabe a récemment enterré vivant un de ses frères dont il convoitait l'héritage. Lorsqu'on a retrouvé le cadavre, il était affreusement tordu par les souffrances de l'étouffement.

Les itinéraires dans la Djeffara sont imposés par les points d'eau, échelonnés à de grands intervalles. Les puits, d'abord à fleur de surface au voisinage de la mer, deviennent vite très profonds. Creusés dans un sol dur, ils recèlent une eau fraîche et de bonne qualité; mais l'absence de margelle et d'ap-

pareils d'élévation, jointe à l'incurie des Arabes, occasionne la chute continuelle du sable superficiel, et rend le liquide trouble. Pour puiser, chaque passant détache une corde de sa ceinture, et fait descendre l'outre de peau de mouton qui constitue le principal ustensile d'un ménage nomade. Si ses gourbis ne se trouvent pas trop éloignés, il amène une petite vache à laquelle il attache l'extrémité supérieure de la corde, et l'animal hisse l'outre pleine, en s'éloignant de l'orifice.

Dans ces plaines, aveuglées par l'excès de soleil, tout est blanc. La profusion et l'acuité des rayons solaires mangent les couleurs, et le regard a de la peine à distinguer les détails. Le sable, la laine des troupeaux, les costumes des indigènes, tout se confond à courte distance. Seuls, les ovales minuscules du visage humain font de petites taches brunes, et la belle lumière, qui apporte en Europe tant de gaieté, ne jette ici qu'une implacable mélancolie.

Avant d'atteindre le pied de la grande falaise tripolitaine, nous traversons deux étroites zones qui lui sont parallèles : d'abord un ruban de pâturages, puis un autre ruban de cailloux énormes. La première est due aux ouadis des hautes terres qui, tous, se perdent là, à une dizaine de kilomètres des Djebels, et fertilisent le sol; la seconde est le réceptacle des éboulis de la montagne. Ces deux zones, si différentes d'aspect, courent sans interruption

depuis la frontière tunisienne jusqu'au Tarhouna, sur un déroulement de plus de 200 kilomètres.

L'ascension de la falaise, quoique facilitée par les brèches que les eaux anciennes y ont ouvertes, exige trois ou quatre heures de pénibles efforts, et le voyageur se prépare à l'escalade en se reposant dans les oasis de la base. Les palmeraies de Cheikchouk, au bas de Djado, nous offrent ainsi un abri dont mes gens avaient le plus grand besoin.

Les habitants de ces jardinets végètent dans une pauvreté désolante, et la fièvre y sévit avec une violence extrême, à cause d'une source voisine qui s'épanouit en marais.

La pierre de Cheikchouk sert à fabriquer des meules que la malingre tribu des Chograns vend à Tripoli pour augmenter ses ressources. Près du village, on peut encore voir le tombeau d'Abou Obeïda, célébrité locale qui régna sur toute la région, et engagea des luttes sanglantes avec les Berbères des hautes terres, pour maintenir le pouvoir qu'il avait reçu de l'imam.

Le 28 mars, à l'aube, nous montons à pied la vaste échancrure de Djado, par où s'échappe le torrent de Djinaoun. Les chevaux et les chameaux nous suivent et grimpent avec difficulté à travers ce dédale de roches éboulées, où les sentiers en corniche dominent des précipices effrayants. Nous traversons ainsi des bouquets de palmiers qui ont

poussé, çà et là, dans les anfractuosités, et se suspendent au-dessus du vide, comme des nids de corbeaux aux faîtes des cathédrales.

Abordées de ce côté, les hautes terres de la Tripolitaine ont bien l'aspect montagneux, et l'on comprend que les indigènes aient donné le nom de Djebel à cette bordure septentrionale du plateau, depuis les monts de Tunisie auxquels elle se rattache par le Douirat, jusqu'au Gariana. Mais en réalité il n'y a qu'une immense terrasse très unie, tombant à pic sur la Djeffara par une muraille de 300 mètres de hauteur. Les agents atmosphériques ont puissamment entamé cette bordure sur une zone de 10 à 12 kilomètres d'épaisseur, creusant des ravins profonds et tortueux, sculptant des pics isolés, fouillant des éperons en surplomb au-dessus des abîmes. Une fois qu'on a gravi le pittoresque dédale de cette arête vermoulue de la grande table, les étendues planes et uniformes s'étalent à perte de vue vers l'intérieur de l'Afrique.

Les plus vastes échancrures de la falaise servent de passage entre les terres basses et le plateau. Comme à Gariana et à Kikla pour les routes du Fezzan, celle de Djado ouvre un débouché aux oasis de Rhat et de Rhadamès sur le littoral.

Ce nom de Djado est celui de la bourgade audessus de laquelle les Turcs ont construit leur forteresse; les crêtes de cette profonde vallée sont

hérissées de nombreux villages qui forment le district administratif de Fossato. Tout autour de cette baie ouverte sur la plaine, les bourgades de Moghat, Ojlin, Mesdou, Endabas, Masgoura, Ouïfat, Regreg, sont autant de centres populeux, entourés d'oliviers.

En Tripolitaine, l'invasion arabe a refoulé les Berbères dans les Djebels, et ceux-ci sont devenus presque exclusivement montagnards, comme leurs frères les Kabyles d'Algérie. Il n'y a d'exception que pour ceux qui se sont réfugiés dans l'oasis de Rhadamès et dans l'île de Djerba. Ces Berbères, aussi travailleurs que les Arabes sont paresseux, s'adonnent à l'agriculture. Chez eux, les moindres parcelles de terrain cultivables, protégées par des murs de soutènement sur les versants rapides des ravins, sont plantés d'orge; les parties moins bouleversées, où la zone déchiquetée commence son écroulement dans la plaine, se recouvrent de belles plantations d'oliviers. J'y ai constaté des procédés d'irrigation que ne récuseraient pas nos ingénieurs d'Europe. Aussi peut-on dire que les monts Nefousa sont la portion la plus riche du vilayet.

L'histoire de ces peuples berbères est encore à découvrir. Les auteurs arabes ne nous en ont pas fait connaître les phases; les écrits des montagnards eux-mêmes, rédigés en langue arabe, mais en caractères *tamazir*, comme ceux des Touareg, sont jalousement gardés dans les mosquées par les cadis.

J'ai vainement tenté de me procurer ces précieux livres, en offrant des sommes qui représentaient une fortune dans ce pays. Pas un seul indigène n'a consenti à commettre un pareil sacrilège.

Il est certain qu'on ne peut pas voir dans les Berbères actuels de la Tripolitaine les descendants directs des peuplades dont ont parlé Hérodote et Strabon. On suppose qu'une tribu de race Madiès, venue d'Asie ou d'Éthiopie, s'est mêlée aux autochtones pour former les familles Zouara, Nefzaoua, Faten, Miknaça et Louata. Une nouvelle invasion de même origine aurait ensuite formé les Maraoua, les Yffren, les Oudjedjidjen et les Ouacin.

On rencontre fréquemment parmi ces montagnards très bruns, des individus blonds, avec des yeux bleus, comme en Algérie et au Maroc. L'origine de ces exceptions nombreuses reste encore dans l'ombre, et les diverses hypothèses émises pour l'expliquer se contredisent. Se basant sur l'existence de monuments mégalithiques, exactement semblables à ceux d'Europe, certains savants nous donnent comme frères des montagnards blonds de l'Afrique septentrionale ; d'autres les font provenir d'Éthiopie ; d'autres, du fond de l'Asie. La théorie des uns s'appuyait sur l'existence de ces types en Égypte ; celle des autres sur l'existence de cette race blonde en Algérie. L'ignorance où l'on était, en qui concerne la Tripolitaine, assignait de part et



MARCHAND DE « CAURIS », COQUILLES QUI SERVENT AUX ÉCHANGES DANS CERTAINES PARTIES DE L'AFRIQUE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



BERBÈRES NEFZAOUA : UNE TRIBU VENUE D'ASIE OU D'ÉTHIOPIE POUR FORMER LES FAMILLES BERBÈRES S'EST PROBABLEMENT MÊLÉE AUX AUTOCHTONES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

d'autre cette contrée comme terminus de migrations qu'on faisait partir de directions très opposées. La constatation que nous avons faite d'individus au teint clair dans toute la Berbérie tripolitaine, ne fera qu'embrouiller la question, jusqu'à ce qu'un document archéologique indubitable vienne la résoudre.

Quoi qu'il en soit, bruns ou blonds, les Berbères de la Tripolitaine forment une race bien à part, isolée du monde arabe qu'elle déteste et dont elle s'est toujours tenue à l'écart, jusqu'au point de ne jamais tolérer un seul mariage entre les femmes de la montagne et les descendants des envahisseurs. La foi de l'Islam s'y est répandue, mais l'opiniâtreté de la race a conservé une foule de croyances anciennes qui transforment leur religion en une secte spéciale de la branche Abhadite. On y retrouve des traditions chrétiennes mêlées aux superstitions païennes, comme chez les M'zab d'Algérie auxquels ils sont étroitement affiliés. Nefousiens, Rhadamésiens et M'zabites obéissent à un pontife suprême, qui réside dans l'Oman.

Vigoureux et souple, le Berbère tripolitain est encore très épris de son indépendance qu'il a si vaillamment défendue au milieu du siècle dernier contre les Turcs, comme il avait fait au XIe siècle contre les Arabes. Aussi le Gouvernement ottoman maintient-il à Djado une garnison de huit cents hommes, dont la citadelle commande toute la

région. Aucune arme à feu n'est plus tolérée à ces farouches tribus qui restent isolées dans leurs villages, et se réunissent le soir pour se raconter les exploits des ancêtres. Ces réunions, où la gloire du fameux Rouma est l'objet d'un vrai culte, se terminent généralement par des chants patriotiques, dans la même langue que les Touareg du Sahara. La civilisation moderne n'a aucune prise sur ces entêtés qui refusent les secours des médecins, et préfèrent mourir entre les mains d'ignorants sorciers. Ils poussent l'austérité jusqu'à se priver de cigarettes et de thé, parce que l'usage du tabac et de l'infusion est un péché. Et l'on sait cependant combien, en Afrique, on aime fumer et boire le thé qui tend à remplacer partout le café.

A Djado, comme dans presque tout le Djebel, l'eau est imbuvable, tant elle est chargée de magnésie. Les habitants en sont réduits à descendre dans la plaine pour s'alimenter. Les troupes turques, juchées dans leur *kasr*, emploient un troupeau de chameaux qui remontent incessamment de la Djeffara avec des outres remplies d'eau potable, ce qui occasionne un considérable surcroît de dépenses.

Comme les impôts se perçoivent surtout en nature, autant pour les hommes que pour les animaux et les produits agricoles, l'administration ottomane se règle sur des capitations qui varient suivant le rendement de chaque région. A Djado, un homme

et un chameau paient une unité, c'est-à-dire le même impôt que deux vaches, ou dix brebis, ou vingt-cinq chèvres, ou vingt-cinq oliviers, ou cinquante palmiers, ou deux cents figuiers.

Les mosquées qui couronnent diverses hauteurs du district de Fossato ont formé naguère le centre religieux des Nefousiens. La science historique et philosophique y est encore de tradition, et les Berbères vénèrent le district tout entier comme un lieu saint. Mais quelques-unes de ces mosquées sont aujourd'hui abandonnées, et il s'y passe, d'après les mauvaises langues, des choses fort peu édifiantes.

En gagnant Nalout, à l'extrémité occidentale de l'habitat berbère, nous passons par le pied de la falaise pour relever la stratification géologique sur ses belles parois verticales. Cet itinéraire nous fait traverser les innombrables torrents (actuellement presqu'à sec) qui dégringolent de la hauteur, et tracent de pénibles rigoles dans la Djeffara.

Près de l'oasis de Djoch, je trouve des ruines romaines réduites à quelques traces de muraille. C'était une bourgade importante, que l'on désigne sous le nom de Sabria, exactement le même que celui donné aux ruines de Sabratha, sur la mer. Ce nom, indubitablement étranger, me paraît indiquer l'emplacement d'une Sabratha intérieure, dont plusieurs savants ont nié l'existence, malgré

les assertions de Ptolémée. Le géographe grec était mieux renseigné que nous; et, s'il existait un caravansérail du grand port méditerranéen, ce devait être ici, près d'un des principaux débouchés du plateau sur la plaine.

Un peu plus loin, l'oasis de Tizi se révèle d'abord à nous par une odeur insupportable. En y arrivant, nous trouvons une troupe d'Arabes qui mettent à jour une source en creusant le sol avec les mains. Ce travail, commencé depuis un mois et continué avec la plus étonnante maladresse, a répandu aux environs l'eau, qui croupit au soleil et empoisonne l'air. Les fosses du cimetière sont remplies de cadavres, qu'on ne se donne pas la peine de recouvrir; et je vois maint squelette revêtu de la chemise en loques qui drapait le corps le jour de son inhumation sommaire.

L'entrée des gorges de Nalout est encore plus grandiose que celle de Djado. La bourgade, que les indigènes nomment plutôt Lalout, est juchée à 750 mètres d'altitude, au sommet d'un éperon à pic, qui domine des précipices de deux cents mètres. Les maisons du haut s'accrochent aux flancs presque verticaux de l'éperon, celles du bas s'éparpillent à l'aise sur la naissance du grand plateau. L'origine du torrent sert de rue principale. Quelques-unes des autres artères sont si étroites, qu'un homme n'y peut passer sans obliquer les épaules.



LE DJEBEL NEFOUSA.



LE DJEBEL TRAMEZIN. C'EST DANS CES DJEBELS QUE L'INVASION ARABE A REFOULÉ LES BERBÈRES. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Une partie de cette agglomération se compose d'habitations souterraines, car les troglodytes abondent dans les Djebels tripolitains. Les Turcs ont construit un fort sur un des flancs du ravin; en face, se dresse au milieu des masures une citadelle berbère, tout entière découpée à même le roc, sans une seule assise de pierres. C'est là que les habitants enfermaient leurs richesses, et se réfugiaient au moment du danger. Aujourd'hui encore, ils y entassent leurs marchandises et leurs provisions alimentaires. Chaque famille a ses magasins creusés dans les ruelles du fort, sur les parois de la roche. Et les trois cents ouvertures alignées assez régulièrement donnent à l'ensemble un aspect de columbarium. Le matin, les ménagères viennent puiser là ce qui est nécessaire pour le repas de la journée; dans l'après-midi, les hommes se livrent à leur petit trafic, comme sur un marché, puis remettent la clef de la boutique au gardien, ou *dellal*. Il n'y a pas d'escalier pour monter aux ouvertures supérieures, et les propriétaires se hissent à 5 ou 6 mètres de hauteur, à la force du poignet, en s'accrochant aux aspérités des parois.

Nalout, comme toutes les bourgades des Djebels, semble de loin un amas de ruines parce que les maisons y sont construites avec le plus profond dédain de la ligne droite et de la surface plane. Les murs de plâtre et de pierres s'élèvent informes,

soutenant une toiture chaotique de chevrons d'oliviers et de palmiers.

Ce qui me surprend le plus, c'est qu'aucun accident n'arrive aux enfants, dans ce repaire qui surplombe des précipices dont le fond ne reçoit jamais la lumière du soleil. Je vois jouer une bande de marmaille déguenillée, au bord d'espaces vides qui me donnent le vertige. De ce point, le regard plane sur un panorama qui s'étend à 30 kilomètres à la ronde : d'un côté, l'effondrement de cirques pyrénéens; de l'autre, la surface unie du plateau. Quelques fissures abritent des bosquets de palmiers, où naissent d'abondantes sources.

Les noces sont très curieuses, à Nalout. Durant quatre jours entiers, les invités s'enferment et passent le temps à dévorer des monceaux de farine délayée dans l'huile. Le jour de la cérémonie, la fiancée va d'abord laver son linge avec une escorte de jeunes filles. La foule la ramène dans la maison de son père, et la vraie fête commence alors, par des chants de choristes professionnels. Un chameau, bâté d'un palanquin aux riches couleurs, conduit ensuite la mariée chez l'époux, entre des cavaliers qui se livrent aux plus violentes fantasias. Tous les assistants restent en dehors de la demeure nuptiale, et attendent que le mari vienne leur annoncer l'accomplissement de l'union. A ce moment des pétarades éclatent de toutes parts, pour annoncer à

toutes les vallées voisines que la jeune épousée était bien digne de sa réputation.

Le cérémonial, très compliqué, se continue pendant une semaine, où les nuits elles-mêmes sont employées à des jeux et à la ripaille. Quelquefois, des rapts sont simulés entre jeunes gens et jeunes filles du cortège, et les vieillards font semblant de s'interposer entre les coupables et leurs parents. Voilà au moins des noces où l'on se divertit!

Le kaïmakan de Nalout est un aimable vieillard affligé d'une forte claudication, due à un accident qui remonte à une vingtaine d'années. Tandis qu'il se jetait dans une émeute sanglante pour l'apaiser, une balle lui est entrée dans le genou, et elle y est toujours. Il n'est pas d'attentions dont je n'aie été l'objet de la part de ce fonctionnaire : il m'a même forcé à passer en revue les troupes de la garnison, avec les honneurs réservés aux généraux, ce qui est hors de proportion pour un officier démissionnaire qui n'a jamais dépassé les grades subalternes.

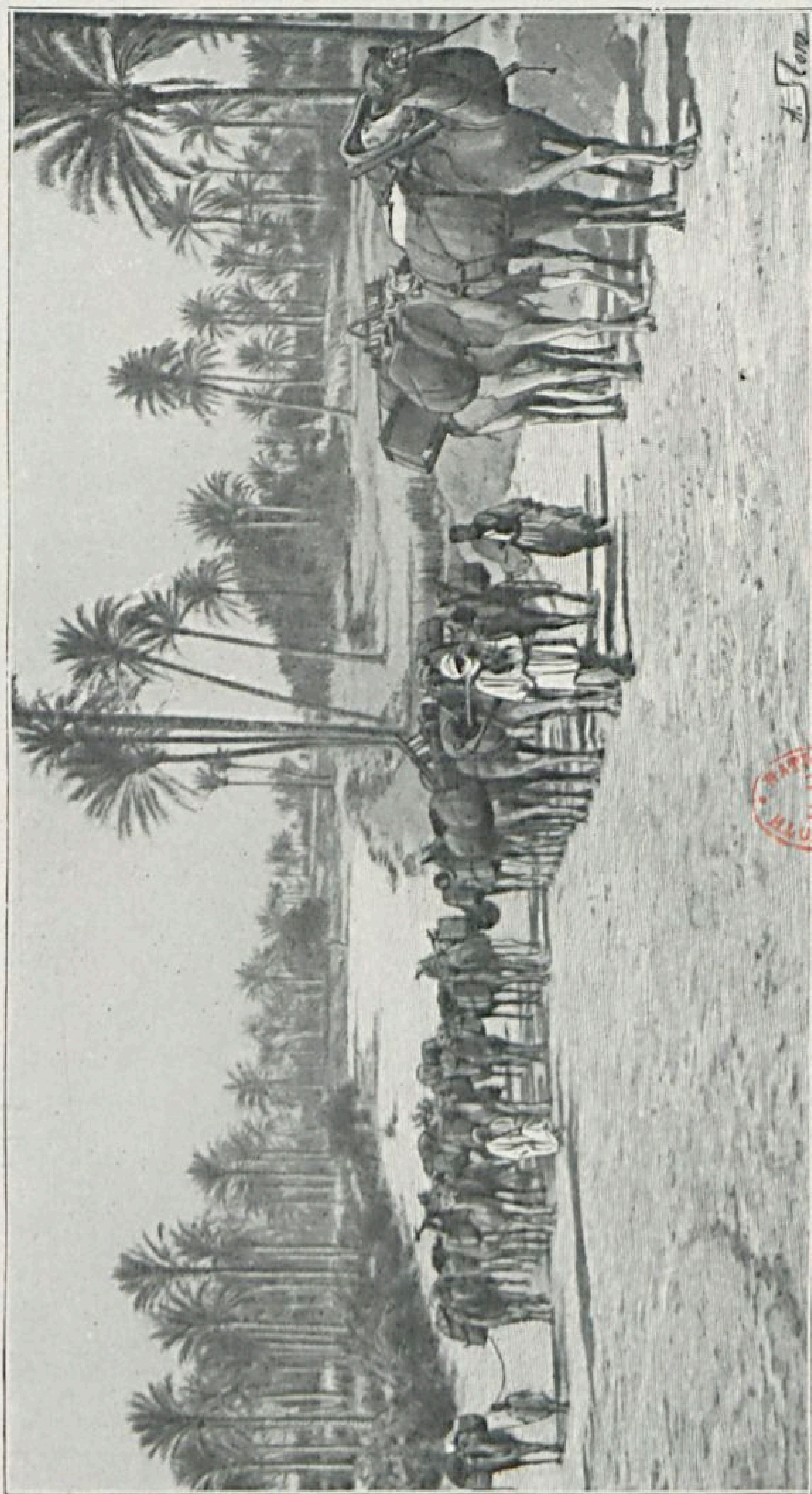
Malheureusement, je n'obtiens pas l'autorisation de pousser jusqu'à Rhadamès, dont nous ne sommes plus séparés que par 250 kilomètres. Le gouverneur général, auprès duquel je fais encore intercéder à ce sujet, répond par un refus catégorique, alléguant le danger que courrait un Européen dans la grande ville targui. Je dois me contenter de courtes excursions dans cette direction,

puis à Ouazzen, qui est le dernier centre habité sur la frontière tunisienne.

De Nalout, nous revenons sur nos pas pour parcourir le Djebel de l'ouest à l'est, mais en suivant, cette fois, la crête du plateau, ce qui nous permet de voir tous les districts berbères. La première étape nous conduit à Mahmoud, citadelle aussi aérienne que la précédente. Le sentier qui y conduit en zigzag est si raide, que les chameaux geignent et s'arrêtent, épuisés. Il faut les décharger et monter un à un les colis dont se compose leur paquetage. J'en suis réduit à enlever ma chaussure ferrée, car la moindre glissade m'entraînerait à un saut égal à celui de Claude Frollo du haut des tours de Notre-Dame.

A Mahmoud, une partie de la population est arabe. C'est un des rares endroits où le flot des conquérants du XIe siècle est parvenu à déferler jusqu'au haut d'un des cirques ouverts sur la plaine. Environ cent cinquante masures et quelques oliviers entourent le ksar. La vallée, très étroite, abrite de belles plantations d'oliviers, de date récente à ce qu'il m'a semblé.

Notre itinéraire se déroule en ligne horizontale, en arrière de la zone échancrée, et nous ne nous rapprochons de celle-ci que pour visiter les districts berbères. Le plateau, entièrement désert, se couvre de touffes d'alfa, que personne ne songe à exploiter



DÉPART D'UNE CARAVANE POUR RHADAMÈS, DONT L'ACCÈS FUT INTERDIT A L'AUTEUR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ici, parce qu'on est trop loin de la mer, où les bateaux se chargent de cette herbe pour alimenter les papeteries d'Europe. Mon guide, un superbe Berbère à la peau cuivrée, se baisse fréquemment pour arracher quelque chose du sol sablonneux. Un beau soir, il m'apporte un couffin rempli : ce sont des truffes blanches qu'il a recueillies en chemin. Cette tubéracée n'a aucunement le fumet de sa congénère noire du Périgord, et l'on croirait manger un navet.

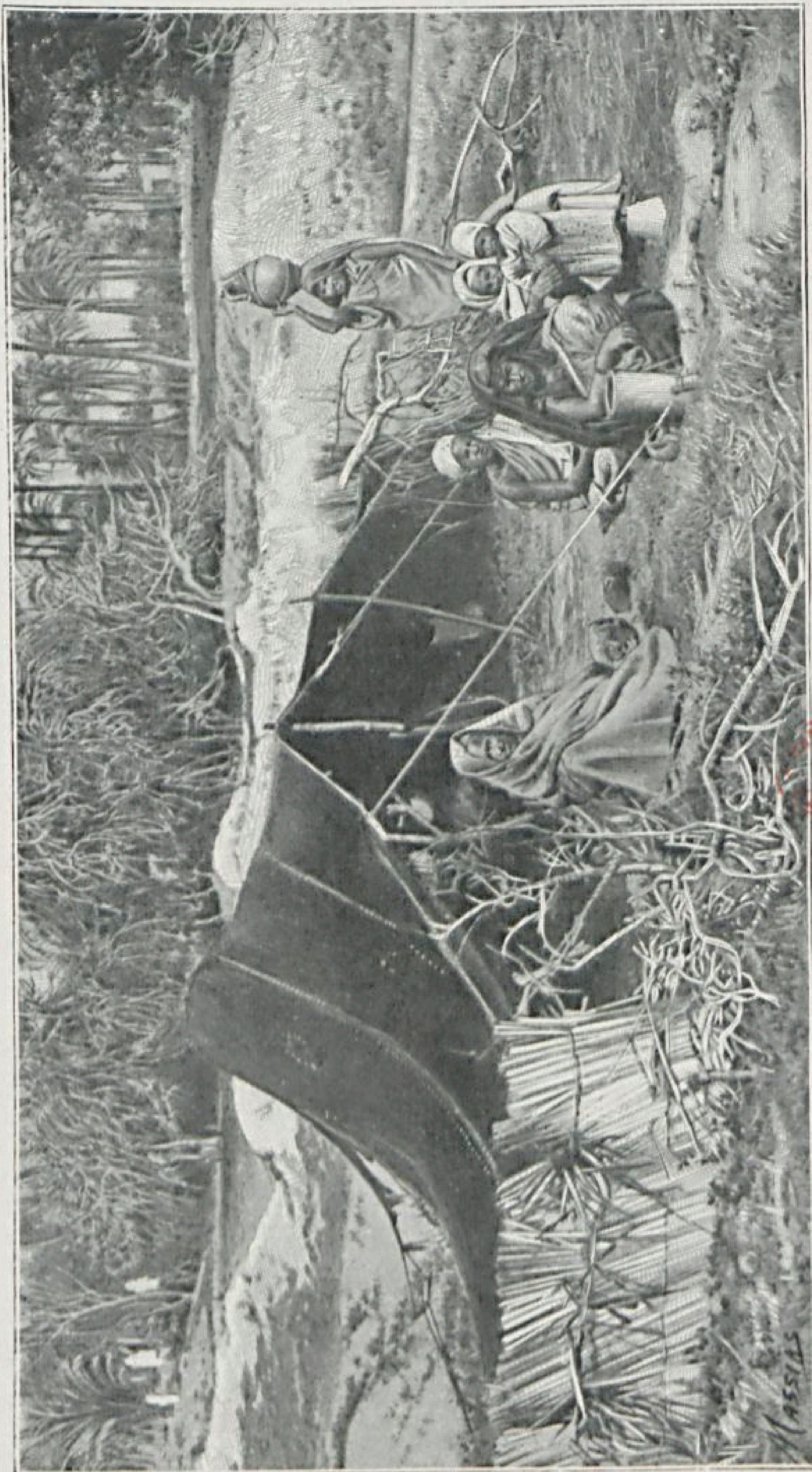
Ce beau guide, qui répond au nom d'Ikissa, n'a pas la moindre notion du temps, ni de l'espace, ce qui est, du reste, le défaut de tout nomade. Quand je lui demande combien nous avons encore de chemin pour gagner le gîte, il ne sait me fournir qu'un seul renseignement : « Nous ne sommes pas loin, nous arrivons. » Or, il reste souvent quatre ou cinq heures de marche à faire.

C'est ainsi qu'un soir nous pénétrons très tard à Kabao, où, d'après les affirmations d'Ikissa, j'espérais arriver à trois heures de l'après-midi. Nos hommes sont si fatigués que tout le monde se couche sans souper. Mais quel admirable décor, lorsque le jour naissant fait apparaître la ville, suspendue au-dessus d'un gouffre noir, en un cadre qui dépasse peut-être les plus fantastiques productions de Gustave Doré ! Kabao possède une citadelle sculptée dans la montagne, comme Mahmoud et Nalout, et servant au même usage. C'est la der-

nière que nous rencontrerons. La tribu de ce district, nommée *Haraba*, est très studieuse, et fournit toute la région de prêtres et de religieux. Environ quatre cents maisons entourent le kasr et descendent jusqu'à une mosquée souterraine. Le gouffre, ornière titanesque, s'ouvre brusquement dans la vallée, déjà si tourmentée, entre deux parois absolument verticales qui mesurent au moins cent mètres de hauteur, et que séparent à peine une vingtaine de mètres. Un grondement de tonnerre monte du fond : ce sont les eaux d'un torrent, qui tombent, de barrage en barrage, après s'être amoindries d'une partie de leur volume pour arroser les figuiers de ravins tributaires.

Les centres habités sont éloignés d'une cinquantaine de kilomètres les uns des autres, de sorte que chacun d'eux marque une de nos étapes. Nos provisions nous permettraient de camper dans les solitudes du plateau, mais il vaut mieux ménager des ressources en un pays où l'on ne peut prévoir exactement la durée des séjours. Partout où nous nous arrêtons les indigènes tuent un mouton et nous apportent des montagnes de riz ou de semoule, moyennant des prix qui paraîtraient dérisoires en Europe, mais n'en sont pas moins exorbitants dans les Nefousa.

L'agriculture et l'élevage des moutons, laborieusement soignés dans les vallées des Djebels et dans



FAMILLE BERBÈRE PRÈS DE SON « GOURBI ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

quelques terrains de la Djeffara ou du plateau, fournissent aux montagnards leur subsistance. La farine d'orge, l'huile, les figues, la viande leur manquent rarement. C'est en octobre que commence la cueillette des olives. Les figues sont ramassées en avril. La vigne, dans des champs labourés à la charrue, occupe plus particulièrement les petites colonies juives, qui ont la permission d'en confectionner du vin, d'ailleurs exécrable. Le bétail s'abrite, pendant la mauvaise saison, dans des grottes; puis, aux premières brises tièdes du printemps, il s'éparpille dans les pâturages du plateau.

Quelques Berbères vont semer jusqu'au milieu de la Djeffara. Ils laissent les femmes dans les ksour, pour garder les habitations et confectionner les étoffes de laine. La rentrée de ces colons dans les Djebels a lieu en automne, après trois mois d'absence.

A Tramezin, comme partout où les sources font défaut, les indigènes ont construit de nombreuses citernes qui se remplissent jusqu'au bord en hiver.

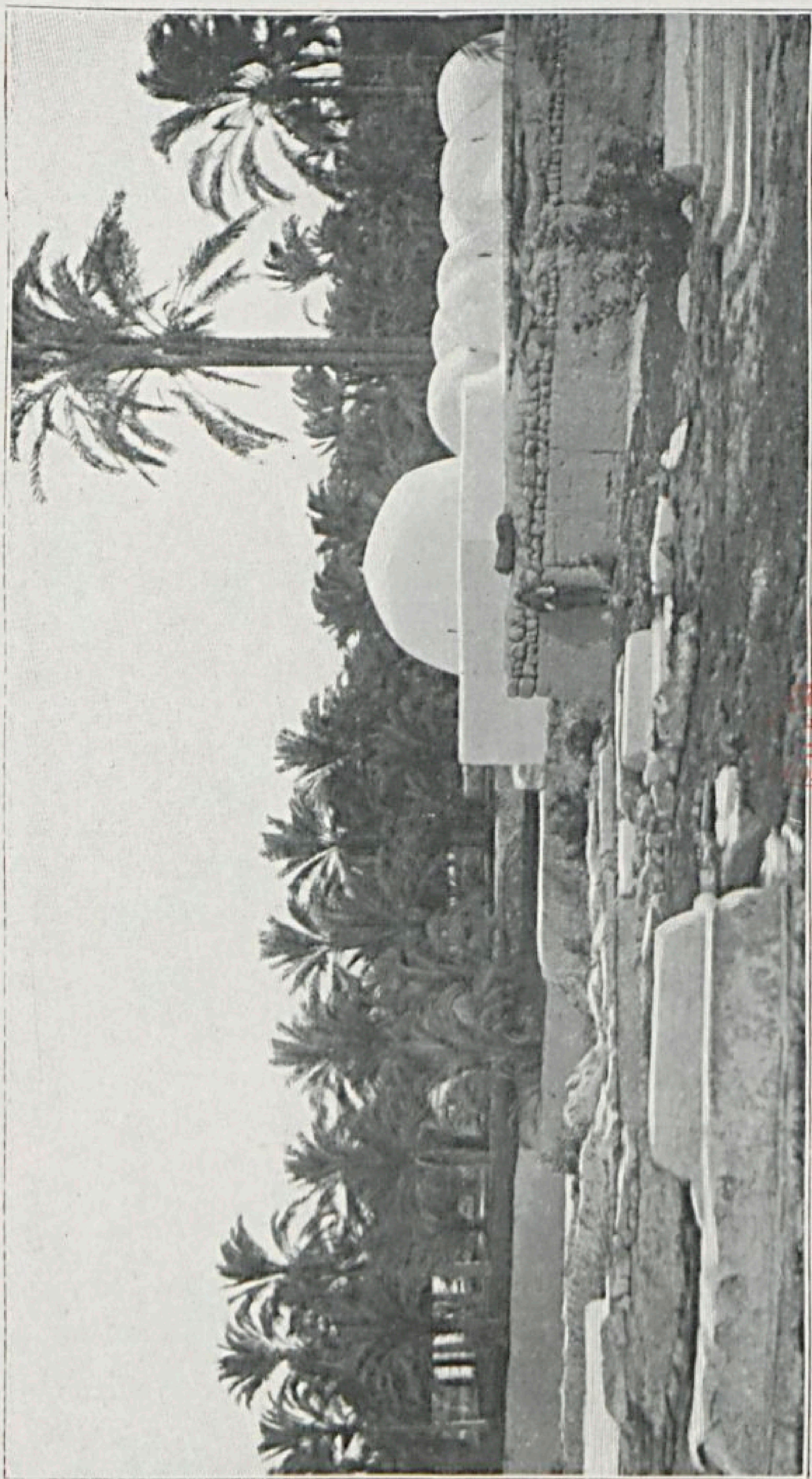
Slamat possède une population arabe, comme Mahmoud, et de beaux figuiers. Rhebat a donné le jour au poète Ismaïl qui, au dire de Chemmaki, ne laissait jamais un mensonge entrer dans ses vers, *n'étant pas de ceux qui errent dans toutes les vallées*. Cet Ismaïl, qui composait ses poésies même en prison, était doublé d'un prophète; en quittant

Tripoli, où le pacha l'avait détenu longtemps dans les fers, il jeta sur la ville cette malédiction : « Que Dieu déchaîne contre toi un ennemi qui ne craigne ni Dieu, ni le péché. » Et presque aussitôt les chrétiens s'emparèrent de Tripoli.

Nous passons à hauteur de Djado sans y retourner, malgré les aimables sollicitations du kaïmakan. Le temps presse, et nous ne pouvons le perdre à de nouvelles haltes dans des endroits déjà vus.

Zentan, à 20 kilomètres de Djado, est bâti plus haut encore que les autres localités, à l'origine de la zone des Djebels sur le plateau, dans un site beaucoup moins tourmenté que les précédents. Il en résulte que le district est plus riche en oliviers que partout ailleurs, quoique le sol de calcaire blanc et de marne jaune ne recèle aucune source. Les Senoussis ont un couvent dans le quartier d'Elgouassen, et possèdent de riches troupeaux de chamelles pour la reproduction. La plupart des habitations sont souterraines. Je crois que la population dépasse le chiffre de mille individus, la plupart agriculteurs. Les pressoirs d'huile abondent, activés par des chameaux aux yeux bandés. Les déchets de la meule, amoncelés en tourteaux, sont précieusement gardés pour la nourriture du bétail.

Une grande satisfaction m'était réservée à Zentan, celle de trouver le point de départ d'une série de



ZENTAN, DONT ON VOIT ICI LE CIMETIÈRE MUSULMAN, EST UNE DES LOCALITÉS LES PLUS RICHES DE LA ZONE DES DJEBELS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

documents qui devaient m'amener à découvrir le *limes tripolitanus* des Romains.

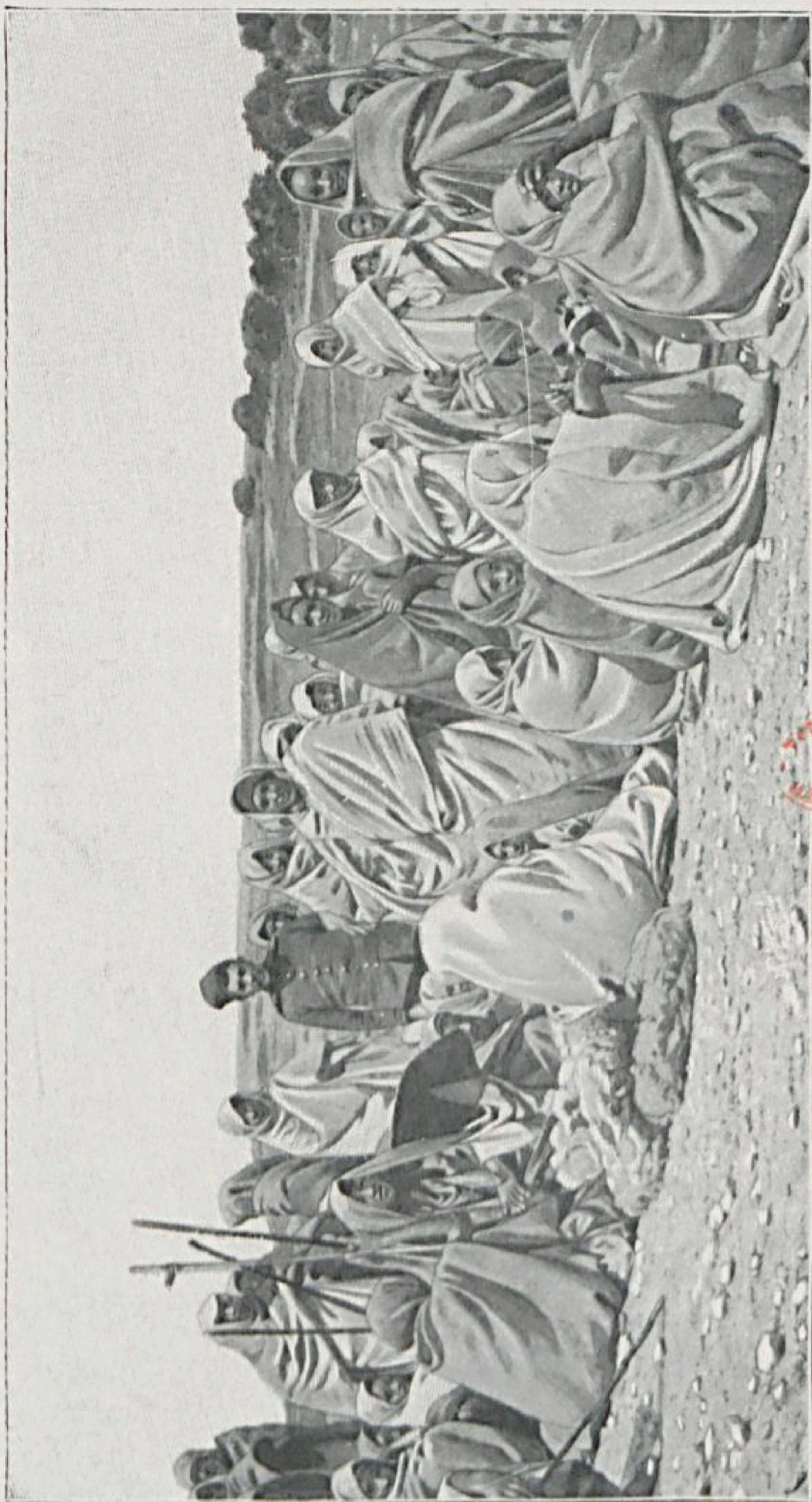
On sait, par l'itinéraire d'Antonin et par les Tables de Peutinger, tous les noms des étapes ou installations agricoles qui échelonnaient cette célèbre route de Tacapé (Gabès à Leptis Magna). On sait aussi que ce *limes* d'utilité stratégique et commerciale desservait l'intérieur du pays. Son parcours a été identifié à peu près partout en Tunisie, par les recherches de nos officiers, mais on en restait aux conjectures pour tout le tronçon tripolitain. Comme on ne connaissait pas la structure géographique du pays, les hypothèses émises jusqu'ici se sont trouvées fausses.

Quelques archéologues faisaient passer le *limes* par Cydamus (Rhadamès); mais, outre que ce tracé dépasse considérablement en longueur les distances indiquées par les documents latins, le nom de Cydamus, c'est-à-dire celui de la localité la plus importante de tout l'intérieur tripolitain, n'est pas cité dans l'itinéraire d'Antonin. D'autres savants ont cru pouvoir le placer sur la Djeffara, mais on ne rencontre pas de ruine romaine dans cette plaine. Quel intérêt d'ailleurs les Romains, colons si avisés, auraient-ils eu à établir une route dans des déserts? Duveyrier a recueilli des renseignements indigènes, d'après lesquels Tissot a fait courir l'antique route dans la zone même des Djebels. S'il avait connu ce

dédale de ravins et de cimes isolées, son opinion ne se serait jamais formulée ainsi. Les nombreuses ruines qu'il cite sont des vestiges purement berbères, que les montagnards confondent avec ceux des Roumis.

En parcourant le vilayet d'un bout à l'autre, il m'a été facile de me convaincre que le *limes* devait se trouver sur le plateau même, en arrière de la zone échancrée, mais dans les parages horizontaux et unis les plus rapprochés des vallées fertiles, de manière à éviter les onéreux travaux d'art et desservir les stations agricoles.

Une similitude de nom m'avait frappé, celle de Thenteos ou Zenteos, avec Zentan (on sait que le *th* libyen se prononce comme celui des Anglais). Si mon hypothèse était vraie, il devait y avoir des ruines romaines au sud de Zentan, dans les plaines du plateau les plus voisines. Ma conviction était si forte, que j'annonçai à mes compagnons la présence de vestiges que nous trouvâmes en effet. Ils consistent en castella, tombeaux et villages, construits en belle pierre de taille. Partant de ce repère, j'ai identifié les autres localités de l'itinéraire d'Antonin avec les ruines que j'avais vues, ou que j'allais voir dans la suite. La concordance existe partout, non seulement entre les distances, mais entre les noms actuels et les noms latinisés (Zamascaltin et Slamat, Tramusdusin et Tramzin, etc.).



UN BATAILLON DE RELÈVE VIENT A YFFREN REMPLACER LA GARNISON QUI L'OCCUPE DEPUIS UN AN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

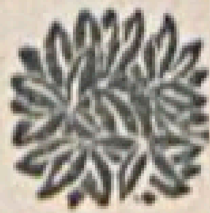
Je connaissais déjà Yffren pour y avoir séjourné en 1901, mais je suis obligé d'y passer de nouveau pour rendre visite au gouverneur général des Djebels, qui y réside. Ce haut fonctionnaire avait droit à toute ma reconnaissance, puisque c'est à son zèle que je devais l'accueil dont on avait honoré la Mission sur tout son territoire. D'autre part, l'aimable Monteçarref m'avait écrit pour m'annoncer qu'il désirait m'escorter en personne pendant quelques journées dans la suite du voyage.

Nous arrivons à Yffren au moment où un bataillon de relève vient remplacer celui qui y tenait garnison depuis un an. La place est toute en mouvement. L'animation la plus bruyante et la plus bariolée règne autour du kasr et dans les cafés du village de Tagrebost. L'esplanade, devant la caserne, retentit des beuglements des mille chameaux qui ont apporté les impedimenta de la garnison nouvelle. Et tout cela jette, sous l'avalanche éclatante du soleil, un air de gaieté que ce coin solitaire possède rarement.

Les Turcs ont construit une forteresse moderne sur l'emplacement du kasr où le Berbère Rouma enferma la garnison turque, en 1850, et reprit un instant le district aux envahisseurs. La mémoire de ce hardi patriote y est plus chère encore qu'ailleurs. On entend citer journellement les exploits de cet habile tireur qui, dans les combats

désignait à son entourage l'ennemi qu'il allait tuer, mettait en joue son fusil à pierre, et ne ratait jamais son coup. Sa principale tactique consistait à approcher, pendant la nuit, jusqu'au pied des murailles du ksar, avec tous ses partisans chargés de paille. Au moyen d'échelles et de longues perches, les assaillants jetaient inopinément les bottes enflammées par-dessus les remparts, et la plupart du temps la garnison périssait enfumée, avant d'avoir pu se rendre.

Chez mon nouvel hôte, je trouve une excellente cuisine, dont nos estomacs fatigués avaient le plus grand besoin. Autour de la table, une jeune gazelle apprivoisée nous fait mille amitiés pendant les repas, et nous la gratifions de gourmandises. Mais ce qu'elle préfère à tout, ce sont des pincées de tabac.



CHAPITRE III

LE GRAND PLATEAU TRIPOLITAIN ET LE LITTORAL ORIENTAL

Le T'ahar. — Basilique de Djendouba. — La « Ville Dormante ». — Le ravin de Soff-ed-Djinn. — Serpents et caméléons. — Affût pour gazelles. — Fertilité ancienne et stérilité actuelle. — Travaux ingénieux des Romains. — Incurie des Arabes. — Le plateau d'Orfella. — La patrie des scorpions. — Une caravane de sel. — Les gourbis de Sadé. — Ghirza. — Le Nefed et le Merdoum. — Misrata. — Zlitten.

LE 15 avril, lorsque nous quittons Iffren, notre caravane se trouve considérablement augmentée par l'escorte du monteçarret Yousouf, qui se fait accompagner de son secrétaire général, de son excellent cuisinier, d'une troupe de serviteurs et de gendarmes, enfin de la jeune négresse Zenep. Cette belle et vigoureuse fille de vingt ans, dont le visage élégant me paraît trahir une origine yolof, ne sait elle-même pas d'où elle vient. Tout enfant, elle a été arrachée à son pays par des traitants qui l'ont apportée au Fezzan, où l'autorité turque l'a fait remettre en liberté.

Notre objectif est maintenant le district d'Orfella,

c'est-à-dire la partie orientale du plateau tripolitain.

Tout le T'ahar (c'est ainsi que l'on nomme l'intérieur du grand plateau) incline vers le sud. La pente commence dès la zone tourmentée de la bordure septentrionale, de sorte que le versant méditerranéen consiste en un écroulement très rapide, tandis que le versant saharien descend insensiblement jusqu'à la hauteur de Rhadamès et de Sokna. Les ouadis Soff-ed-Djinn et Zemzem, grands collecteurs de la contrée, devraient donc se diriger vers le sud; mais ils se butent à des lignes de petites falaises, parallèles à celle des Djebels, au ras desquelles ils sont obligés de maintenir une direction anormale, qui les conduit au golfe de la Grande Syrte. D'Yffren, pour se rendre à Orfella, la route la plus directe (et la seule praticable à cause des points d'eau), consiste à suivre le thalweg d'un de ces ouadis, le Soff-ed-Djinn. Nous pénétrons dans son bassin à quelques kilomètres de Djenjouba où nous étudions des ruines importantes.

Nous y faisons une entrée triomphale, pompeusement escortés par les notables de la localité qui sont accourus au-devant de leur grand chef ottoman. Un escadron innombrable nous entoure avec empressement, et les vifs petits chevaux indigènes finissent par se mettre tous au galop. Quand nous atteignons le point qui a été choisi pour le campe-

ment, bon nombre d'entre nous ne parviennent pas à arrêter leur monture emballée et sont obligés de se livrer à une course supplémentaire.

Les ruines de Djendouba correspondent, comme emplacement, à la station du *limes* désignée sous le nom de Vinaza dans l'itinéraire d'Antonin. Les indigènes donnent actuellement à ce site le nom de Ibaria, ou de Jeriben. J'ai trouvé là de nombreux vestiges de villages couronnant une série de mamelons. Les mieux conservés sont ceux d'une basilique chrétienne, où les croix bysantines sont encore visibles en maint endroit.

Il existe dans les déserts tripolitains plusieurs traces de la propagation chrétienne, datant de l'époque où les empereurs régnaient à Byzance. On se rappelle que ces établissements chrétiens n'étaient pas des thébaïdes de solitaires, comme dans la Haute-Égypte, mais des couvents et des églises, comme Pacho en a vu un si grand nombre sur le plateau cyrénéen. Ces colonies de religieux et de fidèles se retrouvent jusqu'aux limites extrêmes du vilayet, et prouvent qu'au début de leur domination les envahisseurs musulmans laissaient vivre en repos les Infidèles. Mais ceux-ci, ayant à lutter contre les agressions du Sud, fortifiaient leurs habitations et s'y réfugiaient à la première alerte. C'est pourquoi, à mesure qu'on pénètre vers l'intérieur, on constate un plus grand soin de la défense, dans

ces résidences : à partir de Mizda elles deviennent de véritables forteresses, juchées au sommet de montagnes isolées.

Pendant trois journées de marche longue et rapide, nous ne rencontrons pas le moindre campement de nomades. La nature stérile du sol laisse supposer que la région comprise entre Yffren et Mizda n'était pas mieux peuplée dans l'Antiquité; mais quelques stations d'une voie de pénétration l'animaient sans doute, car nous en retrouvons des traces à Elmdina et à Skiffa.

Elmdina, à 20 kilomètres sud de Djendouba, est une immense plaine sablonneuse, au centre de laquelle se dressent les murailles d'un vaste quadrilatère. La beauté et les dimensions des pierres de taille témoignent d'un labeur considérable. Le site devait avoir une réelle importance, pour que les Romains y aient édifié des matériaux apportés de loin. La grande enceinte extérieure, dont chaque côté mesure 40 mètres, servait sans doute d'abri aux caravanes en voyage. On voit encore au centre les traces du réduit et son entrée puissamment fortifiée.

Les documents anciens ne nous apprennent rien sur Elmdina auquel les Arabes ont ajouté le surnom de « Ragda ». Cette qualification de « Ville dormante » est peut-être due à une légende musulmane, d'après laquelle les ruines seraient hantées,



BATELEUR FEZZANAIS EN TOURNÉE CHEZ LES BERBÈRES.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

chaque nuit, de fantômes qui viennent dormir sur les murailles.

Skiffa n'a qu'un fortin, avec des angles arrondis. Le puits qui a été ménagé dans l'étroit espace de l'intérieur, laissait à la garnison (ou aux troupes de passage) la possibilité d'une défensive assez longue. A 150 kilomètres de la côte, les soldats romains pouvaient ainsi résister suffisamment à un siège imprévu, pour laisser au chef-lieu le temps d'envoyer des secours.

Pour le plus grand malheur de la région, il n'y a plus aujourd'hui d'autres êtres vivants que le monde des insectes et des reptiles. On est saisi par le silence de mort qui plane à perte de vue. Mais, pour quelques instants, notre camp apporte une animation bruyante, surtout pendant la nuit, lorsque les chevaux se battent. La quantité de jalousie et de méchanceté dont font preuve entre elles ces montures, pourtant si douces pour l'homme et si courageuses au travail, est inimaginable. Elles rongent leurs cordes et se détachent, pour attaquer leurs compagnons les plus voisins, qui se débattent, se détachent à leur tour; c'est alors une mêlée générale, avec hennissements, ruades, charges à fond, chutes, qui nous réveille en sursaut, et nous donne toutes les peines du monde. A Skiffa, nous avons passé une grande partie de la nuit à remettre l'ordre parmi ces forcenés quadrupèdes. Cette

veille était d'autant plus regrettable que le *guibly* ou sirocco avait rendu pénible la marche précédente. L'air devient irrespirable lorsque souffle le vent du sud : on dirait que tout l'oxygène en a été brûlé. On ne souffre pas tant de la poussière de sable, cependant bien cruelle pour les yeux, que de l'alanguissement de tous les membres, et de l'affaiblissement qui rend presque douloureux le moindre effort.

Nous atteignons le thalweg du Soff-ed-Djinn à son confluent avec le ouadi Lilla. Confluent est un terme comparatif quand il s'agit de ravins où il ne « flue » rien du tout. Les ravins du T'ahar ont pour règle générale de ne pas contenir le moindre filet d'eau. Leurs colossales ornières ont été creusées par des avalanches datant d'époques fort reculées.

Issu des plaines ondulées, au sud de Djado, le Soff-ed-Djinn devient vite un ravin aux parois à pic. A Misda, il a déjà un kilomètre de largeur et, dans la suite, son sillon sinueux s'étale parfois sur 10 ou 12 kilomètres.

Je crois que son nom de « Vallée des Diables » (Soff-ed-Djinn) lui vient des innombrables serpents pithons de ses sables. Les gros reptiles font des victimes parmi les troupeaux, à partir des champs de Teboul jusqu'à la mer. Mes hommes m'apportaient des touffes de laine accrochées aux broussailles. C'étaient, disaient-ils, des traces d'attaques

acharnées des boas contre leurs proies. J'ai connu dans un douar le père d'un pâtre qui avait été tué, l'année précédente, par un de ces monstres; quand les camarades du jeune homme, avertis par ses cris, étaient arrivés à son secours, ils l'avaient trouvé mort, sans aucune blessure. Le serpent tué, on eut toutes les peines à dégager le cadavre, tant il était serré dans les spirales de la monstrueuse bête.

On m'a affirmé que les caméléons, très abondants aussi, sont les plus terribles ennemis des reptiles. Dès qu'fls en voient un, ils grimpent à un rocher ou à un arbuste, attendent que l'agresseur soit au-dessous d'eux, et laissent tomber dans sa gueule une salive épaisse qui l'étouffe.

Nous levons, à chaque pas, des lièvres énormes. Les naturalistes y trouveraient aussi leur affaire, car des lézards gigantesques, qu'on prendrait pour des crocodiles, et les insectes multicolores foisonnent partout.

C'est à partir de Teboul que la vie commence à renaître dans cette partie du T'ahar. Là aussi apparaissent les ruines romaines, qui deviennent de plus en plus nombreuses, à mesure qu'on approche de la mer. Tous ces vestiges consistent en castella, en fermes fortifiées, en tombeaux, élevés sur la crête des deux falaises bordières.

A Ghassar Ometela, les éboulements ont imprimé au château une inclinaison incroyable : on croirait

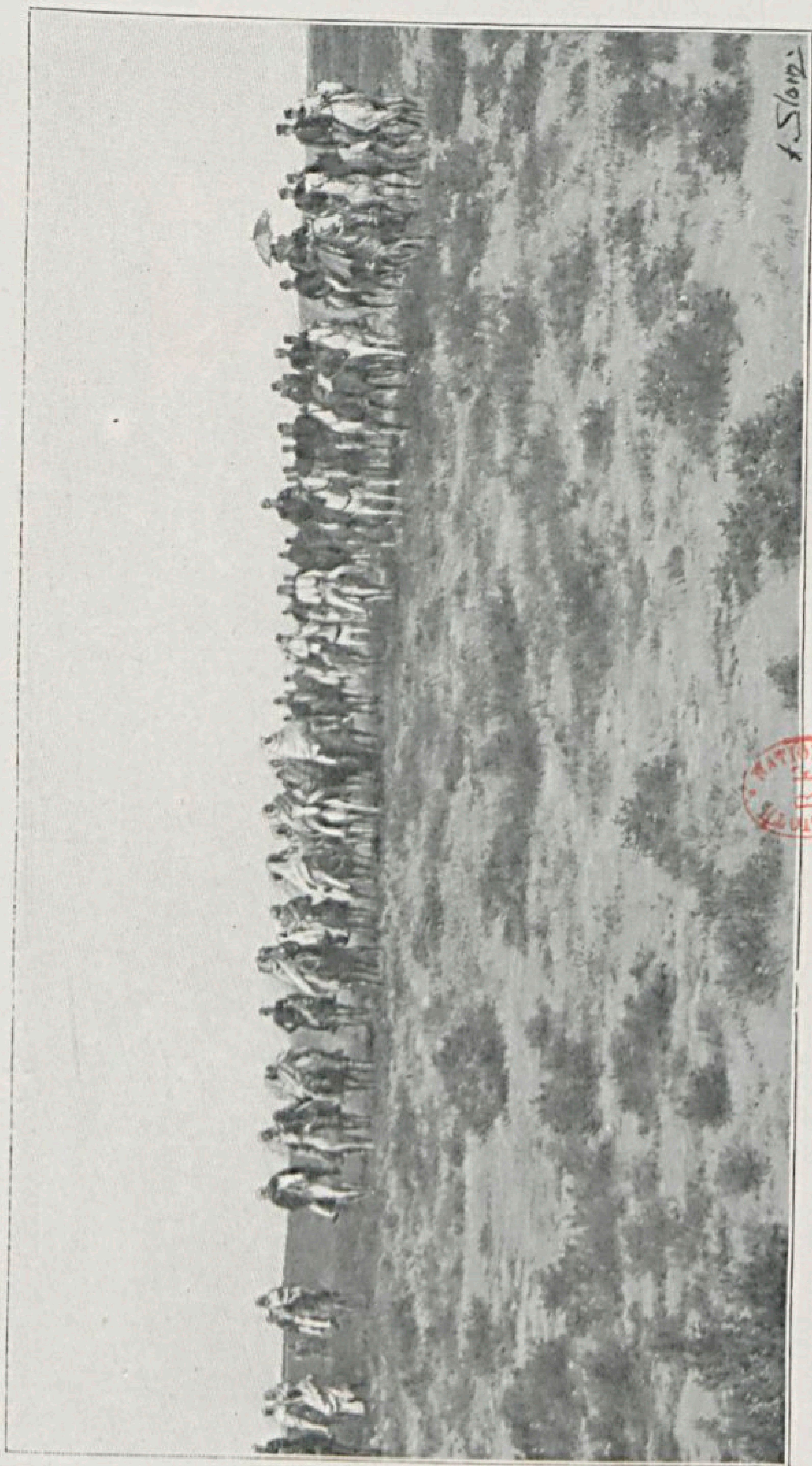
que les murs vont rouler au fond du ouadi. Quels admirables constructeurs ont pu donner à cette bâtisse une pareille solidité !

Les indigènes ont fait des ruines de Daffar Tremta, un affût pour la chasse aux gazelles. Sur les plateaux environnants, cet élégant gibier court en bandes folles, s'amusant du bruit que ses sabots produisent sur les pierres. Très méfiants, ces troupeaux sauvages ne se laissent pas aborder. On ne peut les tirer qu'en restant caché dans des embuscades. Je n'ai jamais vu de gazelles, dans le T'ahar, à moins de 2 kilomètres.

La série des ruines continue sans interruption sur les deux rives. Tininaye possède un temple en belles pierres de taille, où les nomades actuels s'amusent à tracer les *totems* de leurs tribus. Les murs en sont criblés.

Les tours rondes, assez nombreuses, s'élèvent de préférence dans les parages où le Soff-ed-Djinn s'étale en vaste plaine. Le kasr Argousse me semble avoir été le réduit principal de toute la région, car ses ruines très hautes sont incontestablement celles d'un énorme château fort, où tous les habitants des environs pouvaient s'abriter au besoin.

Il existe une coïncidence persistante entre l'emplacement des ruines romaines et celui des campements actuels. Nous avons fait cette constatation, non seulement pour le thalweg du Soff-ed-Djinn,



LA MISSION EN MARCHE SUR LE PLATEAU DE T'AHAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mais encore pour tous les autres ouadis de la contrée. Les endroits cultivables sont donc les mêmes aujourd'hui qu'autrefois.

On ne trouve aucune trace ancienne en dehors des ravins; c'est une preuve que les Romains limitaient leurs efforts aux thalwegs, comme les nomades actuels. La base des monuments anciens, établis à la lisière des étendues pierreuses, démontre d'ailleurs que le sol est resté exactement au même niveau, et qu'entre les ouadis la culture était aussi irréalisable autrefois que de nos jours. Mais les vestiges que nous découvrons au fond des ravins trahissent une exploitation agricole infiniment plus importante qu'à l'époque actuelle. Celle-ci est presque nulle; celle-là était considérable.

Ainsi, dans un pays où l'Antiquité se ménageait de riches cultures, l'indigène végète aujourd'hui. Et cependant les conditions climatiques n'ont pas changé, comme en témoignent les textes et les monuments. Successeurs des Romains, qui étaient d'admirables travailleurs, les Arabes s'étiolent dans une honteuse paresse, tandis que les efforts les plus grands et les plus constants sont indispensables dans le T'ahar, parce que l'eau, qui manque à la surface, gît profondément sous la terre. Sitôt qu'on en tire pour arroser le sable marneux des thalwegs, l'orge pousse en toute beauté. Les rares puits que j'ai rencontrés mesurent 60 et 80 mètres. A

l'époque romaine, grâce à des forages nombreux, à des barrages ingénieux, savamment entretenus pendant des siècles, on était parvenu à d'étonnants résultats. L'Arabe préfère dormir au soleil et vivre misérable ; depuis qu'il s'est implanté dans le pays, la désolation règne. A part quelques oasis maritimes et les vallées berbères des Djebels, le voyageur erre en Tripolitaine dans des paysages lunaires : sans l'intensité de la lumière et la violence des vents, on se croirait sur l'écorce désolée de l'astre nocturne.

Nous quittons le Soff-ed-Djinn à Argousse, pour traverser les plateaux pierreux qui le séparent d'Orfella. Cette traversée de solitudes recouvertes d'énormes cailloux est d'autant plus morne que nous la faisons par un temps sombre et brumeux. Pas un brin d'herbe, pas le moindre soulèvement du sol, n'interrompt la monotonie ; nous devons souvent descendre au fond d'ouadis découpés comme à l'emporte-pièce dans la surface horizontale, et si étroits qu'on ne les soupçonne pas à 200 mètres. Telle est l'uniformité de ces espaces, que les indigènes eux-mêmes n'y sauraient reconnaître leur chemin, sans les monceaux de pierres dont ils ont jalonné les directions à suivre. Les débris d'affleurements volcaniques très noirs ajoutent à la tristesse du spectacle. On dirait d'un tremblement de terre qui aurait tout mis en morceaux, et aurait secoué sa dévastation partout.

Orfella, où nous arrivons le 22 avril, se compose d'une dizaine de villages alignés sur les crêtes des deux rives d'un ravin profond, le Beni-Oullid. Bou Abbas, Guaïda, Sikha, Dahaka, Hosna, Turba, Kir Anala, Trara, dominent le thalweg uni et large, du haut de leurs berges de 100 mètres. Plaine, berge et thalweg, tout a la couleur de la chair. Les pierres dont les maisons sont construites ont la même nuance; on ne distinguerait pas ces villages sans les rectangles noirs qu'y découpent les portes. Bou Abbas fait tache avec ses affleurements de basalte, car le kasr des Turcs y est tout entier bâti en pierres noires. La lave paraît s'être étalée par-dessus les calcaires et les strates de serpentine, comme un liquide à moitié figé. Sur l'admirable coupe géologique que montrent les parois du ravin, on constate dans les couches inférieures un tuf calcaire, formé de coquillages, où dominent l'huître et la moule. Au-dessus de ce tuf, les fragments se réduisent en poussière blanche avec une inimaginable facilité; et ce lit fragile supporte une couche de beau marbre.

Le thalweg d'Orfella a été transformé par les indigènes en une plantation d'oliviers et d'orge bien entretenue. A Tripoli, on vante la fertilité de ce coin du désert, mais qu'est-ce que cela comparativement à l'étendue du district!

Cette région est, par excellence, la patrie des

scorpions. On peut dire, sans exagération, que chaque pierre en abrite. On en a trouvé trois dans mon manteau que j'avais laissé quelques minutes à terre. Je refuse l'hospitalité qu'on m'offre dans les habitations, parce que les scorpions en peuplent la toiture et se laissent choir, la nuit, sur les dormeurs. Mieux vaut dresser les tentes en plein air, et balayer soigneusement l'aire du campement. A Orfella, l'horrible insecte est plus gros que celui d'Europe, mais de couleur verdâtre. Les indigènes ont peur de sa piqûre, mais affirment qu'elle n'est pas mortelle. Il suffit, disent-ils, de se frotter avec une certaine herbe, pour guérir en vingt-quatre heures. Peut-être le venin s'est-il inoculé chez eux par atavisme, et a-t-il perdu toute sa nocivité! Par contre, il est certain qu'un étranger court les plus grands dangers, témoin un boulanger arabe de Tripoli, qui est mort quelques instants après avoir été piqué.

Chaque soir, ma tente se remplit de nombreux visiteurs. On me parle beaucoup de certaines ruines situées à Ghirza, dans le bassin du Zemzem, et on me les décrit de la manière la plus propre à exciter l'intérêt. Je prends la résolution de pousser jusque-là notre pointe vers le sud.

Au bout de trois jours, je me rends compte que je n'aurai ni escorte, ni guide. Soit! nous partirons seuls. Nous quittons donc Orfella pour nous aventurer dans le sud, sans autre indication qu'une

direction vague. Comme nous devons trouver des douars dans le Zemzem, j'ai pris seulement pour six jours de vivres et de fourrage; c'est d'ailleurs tout ce que nos chameaux peuvent porter. Je marche en tête, sans perdre des yeux ma boussole de poche, ce pauvre petit instrument qui devient notre seule sauvegarde dans un abîme de solitudes où l'Arabe sédentaire redoute de mettre le pied.

Le plateau horriblement pierreux, qui s'étend entre les cours parallèles du ouadi Beni-Oullid et du ouadi Zemzem, fait partie de l'extrémité orientale des hautes terres tripolitaines, lesquelles s'affaissent en petites falaises sur la lagune, aujourd'hui desséchée, de Taorgha. Chevaux et chameaux buttent continuellement dans les pierres énormes, tombent et se blessent. Nous en sommes réduits à cheminer à pied, sous une réverbération qui produit le vertige. Nachtigal se plaignait d'une étape où il avait dû marcher huit heures dans la journée, nous en faisons douze, quelquefois quinze. Les gigantesques ornières des ouadis Akrima, Agerou, Chdaff, Tala, nous obligent à des descentes et des montées où il faut souvent décharger et recharger les chameaux, comme nous l'avons fait une fois à Mahmoud. Une tempête de sable, au fond du Tala, nous emprisonne durant dix heures, et étouffe un des chevaux.

Pour comble d'infortune, les vivres sont épuisés. Je ne puis songer à revenir sur nos pas, dans l'état

où se trouvent bêtes et gens, après des journées sans eau et un épuisement complet. Nous mourrions tous avant d'effectuer la moitié du retour. La situation paraît désespérée, un miracle seul peut nous sauver.

Le miracle se produit. Le soir même de la rafale de Tala, au moment où l'on achève d'établir le campement dans un tributaire du Zemzem, une alerte met en révolution tout mon personnel. Des hommes armés viennent d'apparaître dans le crépuscule... Je saute sur mes armes, et je m'avance. Ces effrayants fantômes n'étaient que de paisibles caravaniers, charriant du sel entre Seurt[1] et les Nefousa. Nous nous expliquons et nous fraternisons. Moyennant quelques pièces de monnaie, mon convoi est ravitaillé pour deux jours, et les caravaniers nous remettent dans le bon chemin.

A Sadé, je trouve un jeune caïd, fort hospitalier qui se charge de nos achats en orge et moutons. Ses femmes pilent les grains sur des petites meules de pierre et nous préparent la *basine*, tandis que je vais examiner les vestiges d'un tombeau et d'une superbe citerne romaine dont les indigènes se servent encore.

Dans ces parages, le Zemzem n'est plus qu'un large ruban d'herbes, sans falaises. Le sable jaune

1. Syrte, au fond du golfe du même nom.

de son lit se prête à la culture des céréales, et les misérables nomades se décident à semer, là où ils trouvent de vieilles citernes encore capables de recueillir les pluies. C'est ainsi que Sadé est peuplé d'une centaine d'âmes, tandis qu'on n'en trouverait pas une seule bien loin à la ronde.

Les fameuses ruines de Ghirza se trouvent à 10 kilomètres à l'ouest de Sadé, au débouché d'un petit ouadi sur la rive méridionale du Zemzem.

On me m'avait pas exagéré la beauté de ces monuments : elle a dépassé de beaucoup mon attente. Ces ruines sont les plus belles de toute la Tripolitaine.

En y arrivant, ma vue est d'abord frappée par les murailles d'une véritable ville. Les bâtiments, hauts de 8 à 10 mètres, sont faits de murailles en petites pierres carrées, soigneusement alignées. Une vingtaine de ces énormes habitations couronnent encore la rive gauche du ouadi Ghirza, à 300 mètres de son débouché dans le Zemzem. Elles avaient au moins deux étages, et s'entouraient de clos; quelques-unes possédaient de puissantes tours rondes. La cité elle-même ne ressemble en rien à celles de Sabratha, d'Oea et de Leptis, où toutes les bâtisses sont en pierre de taille, où les temples, les palais, les monuments publics, mêlent leurs ornements somptueux aux autres constructions. A Ghirza, la ville, très solidement édifiée, ne possède

pas le moindre ornement ; tout y est organisé exclusivement en vue de la solidité et de la commodité. La dimension et le nombre des habitations, régulièrement échelonnées, font penser à ces villes modernes de l'Amérique du Nord, issues tout d'une pièce, au milieu d'exploitations agricoles.

La prospérité a dû être grande et de longue durée, puisque deux nécropoles fastueuses s'étendent à ses côtés, l'une sur la même rive, l'autre sur la rive opposée. On ne trouve nulle part en Afrique des tombeaux comparables à ceux-ci par la richesse de la sculpture et par les proportions.

La nécropole suburbaine se compose encore de sept mausolées échelonnés sur la crête de la ravine. Le premier, à partir de la ville, affecte les formes et la grandeur d'un véritable temple. Sa carrure trapue rappelle, dans certains détails, les constructions égyptiennes. C'est le tombeau d'une femme du nom de Mnimir, élevé par la pitié de ses fils Nasif et Nathchich. Ces noms sont évidemment indigènes, quoique l'inscription et la structure en pierre de taille soient romaines. Les autres mausolées, plus élancés, ne le cèdent en rien au premier : les colonnades, les hauts et les bas-reliefs, sont même plus riches.

La nécropole, située de l'autre côté du ravin, ressemble beaucoup à la première, mais elle possède un tombeau comme personne n'en avait ja-



LES RUINES DE GHIRZA SONT LES PLUS BELLES DE TOUTE LA TRIPOLITAINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



DANS LES RUINES DE GHIRZA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mais vu. C'est une sorte d'obélisque qui fuse à 15 mètres de hauteur, sur une base dont le côté ne dépasse pas 1m50. Deux corniches le divisent en trois étages, dont le dernier, en forme de longue pyramide, se termine par un chapiteau. De loin, on dirait une aiguille. Toutes les inscriptions nous apprennent que les personnages enterrés là étaient des Numides.

Ces nécropoles nous apprennent encore d'autres faits que nous ne soupçonnions pas. On les lit, en toute évidence, sur les corniches et les bas-reliefs, où sont représentés les détails de la vie domestique de ce temps (le IVe ou le Ve siècle de notre ère). J'y ai estampé des scènes aussi curieuses qu'amusantes. On y voit, entre autres, des femmes allaitant leurs enfants, ou faisant cuire les repas ; des guerriers luttant avec des armes étranges ; des chasseurs poursuivant les lions, les gazelles et les girafes. Tous ces personnages sont revêtus de costumes dont nous avions perdu le souvenir.

Le chameau, attelé à la charrue, est reproduit plusieurs fois. On sait que la science archéologique ne s'était pas encore prononcée sur la date où le chameau a été introduit en Afrique. On croyait généralement que cet animal, était d'importation arabe. Les fouilles récentes du littoral tunisien ont prouvé que le « vaisseau du désert » rendait déjà ses services à l'époque romaine, sur

le rivage de la Méditerranée. Mais on n'avait constaté sa présence nulle part dans l'intérieur. Ghirza nous apprend qu'il y existait six siècles avant l'arrivée des musulmans, et qu'il servait non seulement, comme aujourd'hui, à parcourir le désert, mais à labourer le sol.

L'élevage d'une élégante race de chevaux occupait aussi les anciens habitants de Ghirza, qui s'adonnaient aux courses, non plus avec le vilain quadrupède berbère actuel, mais avec des animaux dont la svelte silhouette rappelle les plus belles montures syriennes. On ne domestiquait probablement pas l'autruche, comme de nos jours au Cap, mais on se livrait à la chasse de cet oiseau, assurément pour en exploiter le plumage. J'ai même lieu de supposer que les *corridas* n'étaient pas inconnues, puisque les corniches représentent aussi des hommes luttant avec des taureaux. Quelques médaillons représentent des personnages couverts de bijoux et d'ornements de parade, évoquant l'idée de grandes cérémonies.

On reste confondu par le contraste entre le passé de cette ville et la désolation actuelle tout autour des ruines. Les scènes de boulangerie, de vendange, de cueillette, ciselées sur la pierre, disent assez que les champs de blé, les vignes, les fruits, ont recouvert le sol, aujourd'hui aride et désert. A part quelques caroubiers, au fond du ouadi Ghirza,

pas une herbe ne perce la surface de sable et de cailloux. Encore une fois, quelle est donc cette mystérieuse ville ?

J'ai une heure de désespoir, en ces lieux... Lorsque nous nous apprêtons à prendre les premières photographies, les trois appareils, trop secoués par les chameanx, refusent de fonctionner. Ainsi nous allions être privés des documents les plus précieux de tout le voyage ! Par bonheur l'ingénieux Pepino répare les instruments et, chaque soir, sous la tente transformée en chambre noire, nous *révélons*, avec une vive émotion, des clichés excellents.

***

J'avais d'abord l'intention de rentrer à Tripoli en suivant le littoral, au delà de l'ancienne lagune de Taorgha, mais les habitants de Sadé, qui ont fait ce trajet, n'y ont jamais rien remarqué de ce qui nous intéresse, tandis qu'en rejoignant Misrata, par le Nefed et le Merdoum, nous rencontrerons encore d'autres tombeaux, « très grands et très beaux ».

Sous la conduite du caïd, nous nous acheminons donc vers le ouadi Nefed, que nous atteignons au débouché de son tributaire le ouadi Ahmed. Le Nefed creuse, en ces parages, un sillon très profond, un immense cañon, dans le plateau. Les berges sont si verticales, si parallèles entre elles,

qu'elles ressemblent aux façades d'une rue colossale.

Toutes les bourgades anciennes dont nous avons vu les restes étaient édifiées sur la crête des ravins, de manière à échapper aux crues subites. Celle de Ahmed est construite à 5 ou 6 mètres seulement du thalweg. Je ne m'explique pas cette anomalie, je dirai même cette incurie, car il ne s'agissait pas d'un village posté provisoirement, mais d'un centre solidement établi, que sa position exposait aux subites avalanches. Un tombeau, en obélisque, moins luxueux et moins haut que celui de Ghirza, domine la falaise. Sur l'autre rive du Nefed, les mêmes traces de civilisation romaine abondent. Elles existent sur tout le cours du ravin jusqu'à la mer. Les plus belles sont celles de Lakadié.

Au fond même du lit, un temple monumental sert aujourd'hui d'abri aux indigènes de ce dernier site; ils s'y réunissent, le soir, pour prendre le thé. Toute la nuit se passe à boire, dans des verres minuscules, une infusion saturée de sucre.

Une citadelle superbe couronne un éperon de la berge, et j'y admire surtout les procédés de fermeture de la porte : il devait être aussi difficile d'en ébranler les battants, que la muraille elle-même.

Le ouadi Merdoum, ou « fleuve couvert », n'est autre que le Beni-Oullid qui a changé de nom. Je pense que son appellation lui vient de ce que l'eau,

absente à la surface, gît abondamment dans le sous-sol. Aussi, cette vallée est-elle assez fertile. Les berges sont si basses, que le thalweg se trahit au seul ruban de verdure que font les champs d'orge.

C'était là, sans doute, l'endroit le plus productif du vilayet oriental, car les castella et les fermes fortifiées y sont plus nombreuses, plus rapprochées que partout ailleurs. J'en ai compté douze sur un parcours de 6 kilomètres.

La porte de l'une d'elles est couronnée par une inscription en caractères latins, mais en langue inconnue. Les tombeaux en forme d'aiguille s'y répètent souvent, quelquefois accouplés.

Notre caïd nous quitte au Merdoum. Nous perdons aussi le vieil Hammer, que je chasse. Cet obséquieux personnage m'avait fait, à différentes reprises, suspecter son honnêteté et son dévouement. A Orfella, il avait... égaré, c'est-à-dire volé, ma canne-épée, que je jugeais utile en un pays où il fait toujours bon être armé, mais où les convenances ne permettent pas toujours de le paraître. A Tala, il avait contribué à nous égarer, en nous affirmant ce qu'il ignorait. Ce soir-là, enfin, il s'était chargé de la veille de nuit, indispensable à cause des rôdeurs très dangereux. M'étant réveillé, je ne le trouve pas au camp, et personne ne faisait sentinelle à sa place. Je mets aussitôt tout le monde sur pied.

Hammer rentre au petit jour; je n'ai jamais pu savoir d'où. Je le paie, et il disparaît avec son fils.

Cela prouve une fois de plus qu'on ne doit jamais se fier aux Arabes, même les meilleurs. En voilà un qui a été pendant vingt ans le serviteur du consul anglais dans ses chasses; qui m'a accompagné pendant tout le voyage de **1901**; que j'ai toujours traité en ami, et à qui j'ai donné tout ce qu'il a voulu. Cette fois, sans raison, par un regain de haine, peut-être, contre les chrétiens, il compromet volontairement notre existence. Je ne puis m'empêcher de hausser les épaules quand j'entends dire à des critiques fantaisistes : « Nous ne savons pas prendre les Arabes. » On ne prend pas l'Arabe : il nous déteste, parce que nous sommes *Roumis*. Traitez-le par la fermeté, il vous obéira, quitte à se venger tôt ou tard. Traitez-le par la douceur, il croira que vous avez peur de lui, et vous n'obtiendrez rien. C'est encore la fermeté qui réussit le moins mal.

Entre le Merdoum et Misrata, la route est facile. On parcourt des plaines, où le Mimoum de Misrata, le Sassou et son tributaire l'Aougeran tracent de beaux rubans verts; où les ruines romaines, les campements nomades et les troupeaux abondent.

La population y est exceptionnellement douce et hospitalière. Chaque soir, elle apporte à mes hommes un immense plat de basine, baignée de

sauce horriblement pimentée, qu'un gosier européen ne peut supporter.

Les notables s'accroupissent à l'entrée de ma tente, durant des heures entières. Comme tout Roumi est médecin aux yeux des Africains, ils m'amènent leur malades, et ma pharmacie se vide entre leurs mains. L'un d'eux pousse la naïveté jusqu'à me demander un secret pour avoir des enfants du sexe masculin, le seul qui compte dans le monde de l'Islam. Un autre me confie le moyen de guérir subitement les plus violentes rages de dents, en promenant sur la partie douloureuse un peu d'eau tiédie par une pierre à fusil, chauffée à blanc.

Quelques-uns de ces notables possèdent des fusils Gras. Ils les ont achetés à des contrebandiers qui se sont fournis eux-mêmes en Grèce où notre ministère de la Guerre a écoulé ses vieux stocks. Mais ces fusils ne servent guère qu'à parader, parce que chaque cartouche se vend environ trois francs, c'est-à-dire une somme énorme pour le pays.

Notre dernière étape, pour arriver à Misrata, a duré dix-sept heures. Il est minuit lorsque nous entrons enfin dans la ville, au clair de lune, par une longue descente en lacet sous les palmiers.

Avertis de notre arrivée, les fonctionnaires turcs nous attendaient avec un excellent repas. Et tout d'abord un verre d'eau fraiche et une cigarette, dont nous étions sevrés depuis longtemps, me font

un plaisir que rien autre ne m'aurait procuré. Et quelle joie de retrouver un lit avec des draps blancs ! Ma chambre est le plus bizarre musée qu'on puisse voir. Le riche Arabe à qui elle appartient y a rassemblé tous les objets européens qu'il a pu trouver à Tripoli : boîtes à musique, lampes, phonographes, stéréoscopes, s'entassent sur les meubles avec les casseroles, les réchauds et les bottes. Les crédences et les commodes sont recouvertes de gravures coloriées, extraites du *Petit Journal* et des revues de modes. Aux murs, les décorations font pendant aux lacets de souliers. C'est une chambre unique dans la Tripolitaine ; aussi la réserve-t-on aux étrangers de distinction. Le propriétaire lui-même ne l'habite jamais.

J'y prends mes repas avec le kaïmakan, jeune fonctionnaire turc qui parle bien le français. Nous buvons du champagne abominable fabriqué en Allemagne, et expédié en Afrique sous les meilleures étiquettes françaises.

Le chef-lieu de Misrata n'est malheureusement pas construit sur la mer, de sorte qu'il profite peu des nouvelles escales organisées par la Compagnie de navigation italienne, sur le littoral avoisinant. L'oasis dont il est le centre mesure environ 10 kilomètres sur chaque côté, et renferme une population d'environ 30 000 habitants, qui entasse des provisions d'orge dans des silos, et qui occupe ses loisirs



L'OASIS DONT MISRATA EST LE CENTRE MESURE 10 KILOMÈTRES SUR CHAQUE COTÉ ET RENFERME 30 000 HABITANTS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE VILLAGE DE DJENDOUBA OU NOUS SÉJOURNAMES POUR VISITER LES RUINES AVOISINANTES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

à confectionner des tapis de laine assez estimés. D'après Barth, la ville serait l'ancienne Thebunte, de l'itinéraire d'Antonin.

Au dire de l'écrivain arabe Marmol, elle trafiquait beaucoup au Moyen âge avec les marins chrétiens, et leur servait d'intermédiaire avec les nègres du Soudan. Les Vénitiens y venaient chercher une précieuse qualité de laine, et l'on parlait couramment de « l'huile de Misrata », comme on dit aujourd'hui « huile de Nice ». Venise y prenait aussi le musc, l'ivoire, les plumes d'autruche des caravanes, et y laissait ses verroteries. C'est à Misrata que les pèlerins marocains et algériens de la Mecque s'approvisionnaient en chevaux, dont l'exportation se dirigeait aussi sur Alexandrie. Aujourd'hui, le marché est presque réduit à la consommation locale et au ravitaillement des caravanes entre Tripoli et Benghasi. Un de ces convois part le vendredi, et emporte des étoffes de laine rayées (appelées margoum), dont on fait usage dans le vilayet.

La plupart des négociants appartiennent à la race juive ; quelques-uns jouissent de la qualité de Français, parce qu'ils sont originaires d'Algérie ou de Tunisie. Le voyageur arabe Hachaïchi prétend qu'il n'y a pas de sécurité pour les biens et pour les personnes : « Pendant mon séjour, raconte-t-il [1],

1. *Voyage au pays des Senoussis*, traduit par Serres et Lasram, 1903.

des malfaiteurs pénétrèrent de nuit dans la synagogue ; ils enlevèrent un exemplaire de la Thora, des lampes d'argent et la caisse des pauvres, renfermant 14 000 kerch, et déchirèrent les livres sacrés. On m'a volé une marmite en cuivre, une cuiller et une tasse également en cuivre. Il convient, quand on s'y arrête, de prendre des précautions particulières pour sa sauvegarde personnelle, et pour celle de ses marchandises. » Voilà une appréciation qui me surprend, car la réputation des Misratiens est au contraire excellente, et je n'ai eu pour ma part qu'à me louer d'eux.

Les cultivateurs de l'oasis soignent leurs jardinets avec des précautions de maniaques. Ils triturent la terre jusqu'à ce qu'elle devienne « fine comme de la soie ». Citadins ou campagnards sont dans une honnête aisance, qui atteint le maximum de leurs désirs.

Zlitten, à 50 kilomètres ouest, est bâti au milieu d'une oasis immense, et renferme une population plus nombreuse encore ; mais celle-ci jouit d'une réputation détestable. Querelleurs et perfides, les Zlittiens sont si redoutés de leurs voisins, qu'on appréhende de s'aventurer sur leur territoire. Ils jouent du couteau avec une grande facilité, et s'y exercent principalement sur la peau des juifs.

A 5 kilomètres de Zlitten, après avoir dépassé la belle tour ancienne de Gouspat, nous traversons le



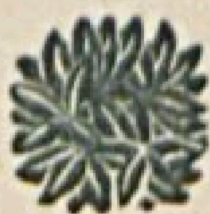
LE GOUFFRE DU CYNIPS REMPLI D'EAU MESURE 30 MÈTRES DE DIAMÈTRE ET AURAIT, DIT-ON, 100 MÈTRES DE PROFONDEUR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

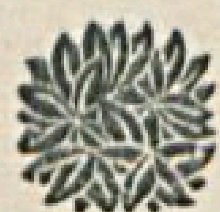


ZLITTEN EST BATI AU MILIEU D'UNE OASIS IMMENSE; IL JOUIT MORALEMENT D'UNE RÉPUTATION DÉTESTABLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ouadi Cynips, la *rivière des hérissons*, suivant l'expression des géographes grecs. Il reste peu de chose du port hellénique, détruit par la jalouse Carthage. Nous y reconnaissons cependant les traces de travaux puissants pour capter les eaux et les conduire à Leptis Magna. Au milieu du thalweg s'ouvrent brusquement des gouffres profonds, probablement ceux qu'Hérodote signalait déjà. L'un d'eux, mesurant 30 mètres de diamètre, est rempli d'eau et aurait, dit-on, 100 mètres de profondeur. Ces trous énormes sont dus à ce que les eaux ont autrefois usé, par endroits, la mince couche de roche qui repose sur une énorme épaisseur de terrains friables, puis ont ouvert des entonnoirs dans le sous-sol.

De Zlitten, une marche de trois journées nous ramène à Tripoli. Il était temps. Mon personnel et les animanx n'en pouvaient plus. Et, la durée du voyage ayant dépassé mes prévisions, les bruits les plus sinistres sur notre sort arrivaient en France.





CHAPITRE IV

LA MISSION DE 1904

Le littoral tripolitain. — Sylphium et Lotophages. — Msellata et ses troupeaux. — Ksar Tarhouna. — La pierre de Saïlat. — Le m'rabout d'Anessa. — Ascension du Msid. — Panorama du Tarhouna. — Les Oulled Ferjane. — Kouléba. — El Edjab. — Tesché. — L'ivoire au Soudan. — Peaux tannées. — Misda. — Kalafaïdji. — Les Senoussis. — Touareg français. — Les oasis de Rabta. — Les puits de Kedoua. — Conclusions.

COMME les précédentes, la troisième et dernière campagne de la mission a, pour point de départ, Tripoli. Le 20 avril 1904, ma nouvelle caravane est sur pied. Je m'adjoins l'israélite Mouni, photographe de profession qui remplace Pepino. Le *mouchir* me donne une escorte de cinq cavaliers de l'armée turque, commandés par le lieutenant Mehemet-Ali. J'ai préféré cette fois les serviteurs fezzanais aux Arabes : les nègres sont plus fidèles et la parenté de ceux-ci avec les cawas du consulat général français augmente encore les garanties.

Nous coupons le pénible trajet de Tripoli à Khoms par une halte de dix heures à Kasr Karabouli. Sur le développement maritime de la Tripolitaine, l'absence de sinuosités est à peu près com-

plète. Interrompu par le seul havre de Tripoli, il n'offre aux navires qu'un seul autre mouillage, celui de Khoms. A part ces deux points, la plage de sable est partout déserte.

Grâce aux documents romains et grecs, aux livres arabes et aux portulans du Moyen âge, nous savons qu'autrefois les trois ports de *Sabratha, Oea, Leptis Magna*, étaient reliés entre eux par des stations. Fisida, El Mina, Gypsaria, Taberna, Ad Ammonem, Assaria, Turris ad Algam, Amareas, Gaphara, Simnvana, établissaient une chaîne continue de caravansérails et de *marines* le long de la mer.

La population riveraine de la Méditerranée, entre les deux Syrtes, nous est même signalée bien avant l'arrivée des premiers étrangers qui s'y établirent, les Phéniciens. Nous avons vu que Homère nous a laissé le souvenir des Lotophages, cette tribu douce et hospitalière qui accueillit si bien les compagnons d'Ulysse. Nous savons également qu'il y avait, au temps de Strabon, des pêcheurs uniques en leur genre : dédaigneux du filet et du harpon, ils se vantaient d'attendre le moment où la mer baisse pour s'élancer à la poursuite du flot, et attraper à la volée les poissons surpris sur le sable découvert, tandis que ceux-ci s'évertuaient à rejoindre l'eau. Quant aux Syrtes, elles jouissaient d'une réputation déplorable. Les pilleurs d'épaves, les

Nasamons, opéraient exclusivement là où les récifs coralligènes bordent la côte de Zafran et de Moktar, au débouché du désert libyque sur la Méditerranée. Aux aguets, derrière ces rochers, ils attendaient que les navires désemparés s'y brisassent, et massacraient les naufragés. Le symbolisme des vieux âges a personnifié ces prédécesseurs des Néo-Guinéens dans le monstre Lamia qui sortait de ses cavernes pour dévorer les sinistrés. Et ce nom jetait une telle terreur, qu'au siècle du plus profond scepticisme, Horace a pu en faire un Croquemitaine pour les petits Romains.

Le chapelet des oasis maritimes que nous avions déjà visitées en 1901 et en 1903 s'égrène à deux ou trois kilomètres du rivage. Sa population arabe constitue l'élément civilisé de la Tripolitaine, dont le chiffre est relativement faible. On cultive dans ces oasis cinq à six espèces de dattiers, très productives. Le palmier *doum*, si fréquent en Égypte, élève le meilleur rempart contre les trombes de sable des déserts environnants, et protège de ses belles palmes les cultures à ses pieds. Le latanier nain ne donne que des fruits médiocres, dont on alimente le bétail. Le phœnix dépasse 25 mètres de hauteur et fuse en une cinquantaine de panaches bleuâtres que les « régimes » noirs font ployer.

Au-dessous des palmiers, le tamarix mêle sa

charpie verte aux orangers et citronniers. Toute cette frondaison luxuriante n'est obtenue qu'à force d'irrigation. L'eau monte par d'innombrables puits dans le réseau serré des rigoles, et s'étale en un ingénieux damier de compartiments où les céréales et les plantes potagères forment un épais tapis de végétation rampante.

*
* *

Mon itinéraire, dicté par le désir de voir tout ce qui nous a échappé en 1901 et en 1903, m'amène à remonter d'abord le ouadi Lebda, ce ravin desséché qui descend du Tarhouna et qui alimentait autrefois le port intérieur de Leptis Magna. En nous éloignant de la mer nous suivons l'ornière profonde et sinueuse, à travers la plaine où surgissent mille preuves matérielles d'une prospérité disparue.

Quatre heures après le départ de Khoms, nous faisons halte à Hamout, colline isolée, surmontée d'un castellum très délabré. Une odeur infecte s'échappe des gourbis, autour de la ruine. Elle nous prend à la gorge, au point que nous sommes obligés de déjeuner à 500 mètres du campement nomade. Mais avant de m'éloigner, je veux connaître la cause de cette puanteur horrible et je découvre, entre deux cabanes, le cadavre putréfié d'un chien. Les indigènes ne se sentaient aucunement gênés par l'empoisonnement dangereux de l'air, et per-



LE VILLAGE ARABE DE BOUZAIAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA MOSQUÉE DE CHEMSA S'ÉLÈVE DANS UN FRAIS VALLON DU GARIANA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

sonne n'avait eu l'idée de porter la charogne un peu plus loin. Il n'y a rien de plus stupéfiant que l'incurie des Arabes et leur dédain de l'hygiène. La plus élémentaire propreté est pour eux lettre morte. Dix mouches viennent-elles à se poser sur leur visage, ils les laisseront se promener autour des yeux, sur la bouche et dans les narines, sans les écarter.

Msellata, où nous arrivons le même soir, est le centre principal d'une région de collines qui borde le Tarhouna au nord-est. Elle se distingue par sa fertilité et par sa population sédentaire. C'est la seule contrée, entre la mer et les Djebels, où l'on rencontre des habitations en pierre. Les vallées, très ouvertes et peu profondes, se couvrent de champs d'orge et d'oliviers, que les indigènes cultivent avec soin.

La ville, résidence d'un kaïmakan turc et d'une garnison, contient un millier de maisons bien construites, au pied d'un mamelon que termine une ancienne forteresse byzantine.

Durant toute notre traversée des collines du Msellata, nous ne cessons de rencontrer des troupeaux de moutons et de chèvres. La race en est fort belle. Les moutons à grosse queue, si mauvais en Tunisie, à cause du goût fort de la viande, fournissent toutes les boucheries de Malte, de Sousse et de Sfax. Ils se vendent en moyenne

12 francs sur les marchés tripolitains, qui les expédient jusqu'en Angleterre. L'excellent lait de chèvre sert à la confection de fromages blancs qui constituent l'inévitable dessert de tout repas tarhounien. Les indigènes boivent ce qui reste du lait de mouton après qu'on en a extrait le beurre, et ils attribuent à cette boisson acide, surnommée *vin arabe*, les qualités d'un puissant cordial.

Aujourd'hui, ces oasis parviennent à nourrir leur population, mais elles n'exportent rien. Autrefois, elles produisaient deux plantes que les indigènes expédiaient dans le monde entier, je veux dire dans l'empire romain : c'étaient le *sylphium* et le *lotos*.

Des lois sévères réglementaient la culture du sylphium et punissaient les indigènes lorsque des incisions maladroites tuaient le végétal. Il était enjoint de mêler le suc à la farine, pour en composer une pâte blanche qui se conservait longtemps. Le sylphium existe peut-être encore dans quelques coins inconnus de l'Afrique septentrionale comme il a existé à Ghirza et en Cyrénaïque.

Quant au lotos, d'après l'Anglais Shaw (le premier explorateur de l'Afrique septentrionale), les savants se sont généralement accordés à supposer que le fruit célèbre n'était autre que le *Zizyphus lotus*, ou jujubier sauvage, dont on rencontre encore des spécimens dans les oasis de la Tripolitaine. C'est un arbuste d'un mètre de hauteur environ,

une sorte de buisson aux rameaux blanchâtres, épineux et embrouillés; sous ses petites feuilles dentées et dures, pousse un fruit globuleux, roussâtre, dont la chair pulpeuse a un goût acide assez agréable. Les contemporains d'Homère, altérés par d'interminables semaines de navigation en des coques minuscules, sous un soleil de plomb, devaient naturellement s'exagérer les délices d'une pareille consommation; et les poètes ont plus tard renchéri sur ces pittoresques souvenirs.

Au sud-ouest de Msellata, les arbres disparaissent complètement, nous ne rencontrons plus que de rares campements nomades, isolés dans les sables, ou les déserts herbeux. C'est, par excellence, la région de l'alfa.

Le kasr Daou, à 10 kilomètres de Msellata, ne me semble pas de construction romaine. Il devait commander, au Moyen âge, la large vallée de son ouadi et servir de résidence aux roitelets arabes, attirés en ces lieux par un reste de prospérité agricole dont témoignent de nombreux vestiges.

A Kasr Tarhouna je retrouve l'excellent Ahmed bey, qui m'avait accueilli à Abou-Adjelat, l'année précédente. Il commande maintenant le kaimakanat du plateau et réside dans un des fondouks primitifs qui entourent en carré une esplanade rocheuse.

Ahmed bey vient de joindre une nouvelle épouse à son ménage. Elle est arrivée hier, sur un chameau

bâté d'un superbe palanquin, dont les rideaux étaient soigneusement fermés. Nous avons le loisir d'admirer l'échafaudage de boiseries et de tentures dont ce véhicule était orné, car le chameau erre sur l'esplanade avec tout son attirail sur le dos.

On se chuchote que la nouvelle mariée est très belle. La première épouse a, paraît-il, beaucoup pleuré en apprenant l'arrivée d'une rivale. Mais il faut bien qu'elle s'habitue à d'autres mésaventures du même genre, car l'époux est fort jeune, et les Arabes renouvellent fréquemment leur foyer par des incorporations supplémentaires. Trop heureuses sont celles que leurs maîtres ne répudient pas, à l'arrivée d'une nouvelle épousée.

Parmi les nombreux convives que mon hôte rassemble en mon honneur autour de sa table, je me trouve voisin d'un officier d'infanterie comme il n'en existe nulle part en Europe. Il a soixante-dix-sept ans, et ses camarades s'accordent à dire que personne ne fait son service aussi bien que lui. Cet honorable vétéran me parle avec émotion du passage de nos troupes dans le Bosphore, en 1854. Il était alors sous-lieutenant..., et il l'est encore!

Une des journées passées à Kasr-Tarhouna est particulièrement fructueuse. En rôdant aux alentours, je découvre une inscription néo-punique. La pierre de Saïlat renferme un document historique



UN AMAS CONSIDÉRABLE DE DÉBRIS DE CONSTRUCTIONS INDIQUE L'EMPLACEMENT D'UN VILLAGE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



IL N'EXISTE PAS, DANS TOUTE LA TRIPOLITAINE, UN ENDROIT AUSSI VERDOYANT QUE CERTAINES VALLÉES DU GARIANA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de la plus haute importance. C'est la première inscription de ce genre qui porte une date précise, de sorte qu'elle constitue des renseignements qui réservent d'heureuses conséquences pour la science philologique.

Nous employons six jours à franchir la distance entre Kasr-Tarhouna et Gariana, parce que nous faisons plusieurs détours à la recherche du dernier tronçon du *limes tripolitanus*, que nous trouvons à Anessa (ancienne Thenadassa). Là, nous campons auprès d'une rangée de gourbis habités par un m'rabout et sa nombreuse famille. L'auguste vieillard se met complaisamment à notre disposition et double le service de surveillance nocturne, à cause des rôdeurs que notre matériel pourrait attirer. Possesseur d'un grand troupeau de moutons et de plusieurs chameaux, ce patriarche nous montre ses filles qui vont et viennent autour des cabanes, en se couvrant la face de leurs châles rouges.

« Elles sont à marier, dit-il à l'officier de l'escorte; prends-les toutes les deux!

— Et moi? objectai-je en manière de plaisanterie.

— Fais-toi musulman », répliqua-t-il très sérieusement.

Le 10 mai, dans une région très tourmentée, nous faisons l'ascension du *Msid de Tarhouna*, dont l'altitude atteint 550 mètres et dont les versants descendent en pentes fort raides. De ce sommet,

complètement isolé, on découvre un vaste panorama d'aspect lunaire, des chaînons enchevêtrés et arides qui moutonnent et courent à perte de vue jusqu'à l'horizon. La structure générale du plateau s'y révèle d'un seul coup d'œil. Le Tarhouna, terrasse intermédiaire entre les Djebels et la mer, n'est en somme qu'une reproduction très réduite du grand plateau intérieur. Comme lui, il s'incline vers l'orient, où descendent ses deux artères principales : le *Tem siouan* et l'*Oukirré*.

La profonde vallée du *Rhane* sépare, comme une cassure, le Tarhouna du Gariana. Nous y descendons par des ravins abrupts dans lesquels nous rencontrons les premières demeures de troglodytes.

La population du Gariana, entièrement arabe, se divise en quatre tribus : les *Beni-Daoud*, les *Koïssimé*, les *Beni-Haliffa*, et les *Beni-Nser*, en tout 45 000 individus. Les villages principaux : *Tebadout*, *Bou-Zaïan*, *Meharba*, *Djihécha*, *Guéba*, *Chatan*, *Msofim*, *Chemsa*, *Kouleba*, *Tegrima*, sont creusés dans la partie supérieure des collines et toutes les habitations sont souterraines. Quelques-uns cependant, comme *Lamech* et *Ben-Ouazzir*, s'élèvent au-dessus du sol, en cases très mal construites.

Tout le massif, nettement délimité au sud et à l'est par le ouadi Rhane, à l'ouest par la dépression de Kikla, au nord par la grande falaise, est assez riche en céréales. Quelques vallées sont couvertes

d'oliviers superbes, si vastes que leurs branchages se touchent et forment une ombre ininterrompue sur de grands espaces. Il n'existe pas, dans toute la Tripolitaine, un endroit aussi frais, aussi verdoyant.

Au sud de Gariana, j'ai rencontré plusieurs chefs-caravaniers qui revenaient du Soudan après trois années d'absence. Ces braves directeurs du trafic transsaharien m'ont procuré une des joies les plus vives que j'aie jamais ressenties : du fond du cœur, ils bénissent le nom de la France. « Comme ils sont bons, les Français! me disent-ils. Non seulement ils protègent les musulmans, mais ils ne leur demandent pas d'argent. » Ces caravaniers font allusion aux compagnies d'infanterie de marine qui escortent les convois entre Zinder et l'Aïr, et les protègent contre les Touareg. Aussi, le plus grand désir des trafiquants arabes est-il que des postes français soient établis à Agadès et sur tout le reste de la route jusqu'à Gabès.

De Gariana, nous prenons la direction de Misda qui se trouve dans le T'ahar, en plein lit du Soff-ed-Djinn. Notre première étape nous fait passer par Tigrima, Ben Ouazir et Ousadin. Nous la terminons à Kouléba, qui est le dernier centre du Gariana, dans le sud.

Au moment où nous allons planter nos tentes au pied du village, qui couvre une haute colline, un homme accourt. C'est un négociant arabe de Tri-

poli, grand ami de l'officier turc. Il trafique d'orge et de moutons, avec un grand succès. Comme il est riche, il veut nous héberger et nous fêter. Ses instances sont telles qu'il est impossible de refuser, malgré notre horreur des bâtisses indigènes, où le repos est toujours compromis par l'abondance de vermine. Nous sommes reçus très cordialement; mais le gars est marié; il a même deux femmes, de sorte qu'une mauvaise petite pièce, en forme de grotte, est tout l'abri dont il peut disposer pour nous. Et nous avons beaucoup de peine à y trouver place avec nos gens et nos bagages.

Les dernières plantations que nous traversons, avant d'affronter le désert, sont des champs de henné et de safran, que le Gariana produit en abondance. Le Rhane franchi, nous nous retrouvons dans le T'ahar comme l'année précédente. Mais le grand plateau intérieur ne s'étale pas ici en surface aussi horizontale qu'au sud d'Yffren et de Nalout. Il est strié de chaînons qui courent, parallèlement les uns aux autres, vers le sud-est. Ces chaînons sont les restes de l'ancien niveau; les plaines intermédiaires dans lesquelles nous cheminons ont été creusées par les eaux anciennes des tributaires septentrionaux du Soff-ed-Djinn.

Au pied du mont Kouléba, je me sépare de notre caravane, qui suit la route directe et facile, et je franchis les chaînons du Djebel Margel, toujours



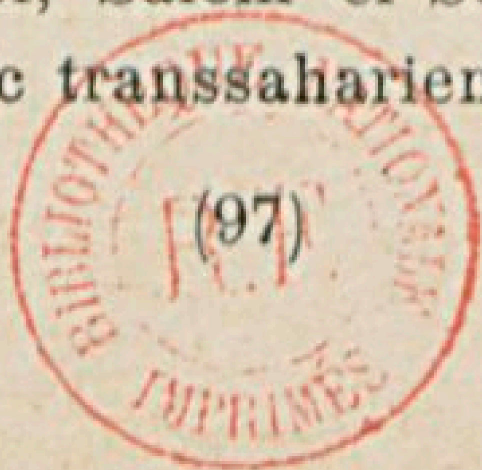
A TESCHÉ NOUS NOUS CROISONS AVEC UNE NOUVELLE CARAVANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

accompagné de Mehemet Ali. Cet écart vers l'est est nécessité par la recherche des ruines d'El Edjab, que nous découvrons sans difficulté. Un mausolée énorme reste seul debout, au milieu de décombres considérables; mais nous ne trouvons pas le moindre fragment des statues qui ornaient les niches, pas la moindre inscription indicatrice. L'emplacement d'El Edjab correspond à la station du *limes* nommée Talalati dans l'itinéraire d'Antonin.

Nous rejoignons le campement à Tesché, petite montagne qui offre un aspect bizarre, avec ses alternances de calcaires très blancs et de laves très noires. De loin, elle rappelle un sorbet panaché. Dans toute cette région du reste, comme dans le Tarhouna, les affleurements volcaniques ont percé la croûte calcaire et se sont étalés en petits lacs.

Le lit du ouadi Lilla, où nous marchons pendant notre dernière étape sur Misda, est le thalweg le plus bariolé qu'on puisse voir. Aux affleurements calcaires, blancs ou jaunes, succèdent des coulées de lave dont la couleur noire est devenue presque rouge au contact de l'air, et rappelle l'apparence du porphyre. Puis, on foule des étendues de cailloux micacés, si brillants au soleil, qu'on croirait un immense détritus de débris de verre.

A Tesché, nous nous croisons avec une nouvelle caravane. Le chef, Salem el-Souhlé, se lamente parce que le trafic transsaharien ne se relève pas



vite du coup que lui a porté l'aventurier Rabah en dévastant le Soudan. Des trois articles d'exportation, deux lui ont échappé complètement cette fois : les plumes d'autruche et l'ivoire.

Les plumes soudanaises ne sont plus guère demandées sur le marché de Paris, qui, jusqu'à ce jour, les recevait de Tripoli. On leur préfère celles du Cap. Au Soudan, quelques tribus se sont bien mises à domestiquer l'autruche, comme dans l'Afrique méridionale; mais, au lieu d'apprendre à couper le plumage sur l'animal, ils l'arrachent cruellement et le détériorent. Aussi, pour les fournitures de luxe, Paris s'approvisionne maintenant sur les marchés de Londres, et les entrepositaires tripolitains de notre capitale voient baisser considérablement le chiffre de leurs affaires.

L'ivoire, provenant surtout du Ouadaï, aboutissait plus spécialement à Benghasi, jusqu'à ces temps derniers. Depuis l'établissement de la voie ferrée à Khartoum, il descend le Nil en chemin de fer et aboutit à Alexandrie. Ce nouveau sillon de drainage commercial est d'ailleurs adopté aussi par les pèlerins du Ouadaï, du Darfour et du Khordofan, qui préfèrent l'immense détour de l'Égypte aux dangers du Sahara.

Le caravanier Salem se console avec l'exportation des peaux tannées, qui augmente notablement à cause des achats considérables des États-Unis.

Cette excellente marchandise soudanaise se dirige tout entière sur New-York, de sorte que les protégés français du Niger et du Tchad ne fournissent rien à notre pays.

Misda, que nous connaissons déjà, se compose de deux villages séparés par une distance de 150 mètres, dans le lit du Soff-ed-Djinn dont le ravin mesure, en cet endroit, un kilomètre de largeur. Le groupement principal, nommé El Fog, c'est-à-dire « la haute ville », situé au pied d'une colline, range ses habitations près d'une oasis de deux cents palmiers; l'autre, nommé El Outah, ou « la ville basse », n'a que quelques cases misérables et une cinquantaine de palmiers. Le plateau tripolitain s'est considérablement abaissé depuis le Djebel, puisque l'altitude de ces centres ne dépasse pas 410 mètres.

D'après Barth, Misda serait l'ancien Mousti Komé de Ptolémée, et ce qui expliquerait cette hypothèse, c'est la situation des oasis, les seules de tout le T'ahar, à l'endroit où bifurquaient les routes du Fezzan et de Rhadamès. Aujourd'hui les caravanes préfèrent d'autres chemins : les convois de Tripoli au Fezzan passent généralement par Orfella; ceux de Tripoli à Rhadamès emploient exclusivement l'ancien tracé par Djado. Il en résulte que Misda est à peu près abandonné. Les militaires et les fonctionnaires redoutent cette garnison où aucun service

postal régulier n'est assuré, où les provisions et les lettres parviennent au hasard des petites caravanes particulières. On reste quelquefois un semestre tout entier sans la moindre communication avec la Méditerranée. Les années de sécheresse ajoutent encore à la misère habituelle, et c'est précisément le cas du moment où nous arrivons. Depuis le mois de février, les habitants meurent littéralement de faim. Nous ne trouvons pas d'orge à acheter pour nos bêtes. Les puits sont taris aux environs. Les moins pauvres parmi les indigènes se nourrissent avec de mauvaises dattes que viennent leur vendre les Fezzanais. Nous achetons pour 40 sous un panier de ce fruit, pesant 40 kilogrammes. On juge par là de ce que vaut l'argent au Fezzan, d'où les nègres franchissent des distances de 800 kilomètres pour vendre leurs produits à raison de un sou le kilo. Nous voyons, autour de nos tentes, des malheureux qui mangent les os de mouton, et une vieille femme qui glane, un à un, les grains d'orge tombés d'un de nos sacs. Nous secourons de notre mieux ces infortunés, mais ils mettent nos dons dans les plis de leurs baracans, et continuent leur rongerie et leur triage, tant ils se sentent effrayés par la détresse et poussés par la nécessité d'économiser les aliments. La population, qui n'est même pas de 500 habitants, se compose d'un fond berbère venu des Djebels depuis longtemps, et d'Arabes installés beaucoup plus



DANS LE HAUT SOFF-ED-DJINN : UNE FAMILLE EN DÉPLACEMENT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA MUNICIPALITÉ (BELEDIJA) DE MISDA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

récemment. Les deux races se sont fondues, puis ce mélange s'est divisé en deux groupes ennemis. Avant l'arrivée des Turcs, les luttes sanglantes se répétaient continuellement entre les Fogs et les Outahs. Aussi, chaque parti avait-il entouré ses habitations d'une enceinte qui se voit encore. Les vaincus se retiraient dans les tours, trop massives et trop bien défendues pour être jamais prises par la partie adverse.

A 15 kilomètres est de Misda, la colline de Kalafaïdji, sur le ouadi Rhane, contient d'intéressantes ruines. Une basilique chrétienne couronne la terrasse terminale et laisse tomber, une à une, ses pierres au bas du ravin, où les chapiteaux et les troncs de colonnes se trouvent éparpillés. Le bâtiment principal, rectangle de 8 et 13 mètres de côté, se subdivise en trois nefs, dont une, celle du centre, se termine en abside. C'était sans doute l'église qu'entouraient d'autres bâtisses où la communauté pouvait aisément se défendre, car l'escalade est des plus difficiles.

Toutes les cartes européennes dotent le Soff-ed-Djinn d'un immense tributaire qui part de Nalout et aboutit, sur la rive méridionale, en amont de Misda, sous le nom de ouadi Segher. Ce ouadi n'existe pas.

Je m'étais d'abord proposé de gagner Nalout; mais, constatant que le Segher était imaginaire, et que la région du Chéref ne renfermait que des

déserts insignifiants, je me décide à remonter le cours même du Soff-ed-Djinn, chemin qui n'avait jamais été suivi par aucun Européen.

L'influence des Senoussis, dans toute la région de Misda, est prépondérante. Les Arabes obéissent extérieurement aux fonctionnaires turcs, mais intérieurement aux « frères ».

Les puits du Chdida, sur le ouadi Lhermara, sont les seuls points d'eau du haut Soff-ed-Djinn. Tout autour le sable s'étable à perte de vue, soit en plaines unies, soit en chaînons parallèles. Je me demande de quoi se nourrissent les dix ou douze Arabes que nous voyons remplir leurs outres de peau et se disperser dans les lointains arides.

Si la Tripolitaine est en général la patrie des vipères à cornes, je crois que l'emplacement de Chdida est leur capitale. Ces reptiles sont si nombreux que mes gens et les cavaliers turcs en tuent plusieurs dizaines pendant l'installation du campement. La situation est dangereuse pour ceux qui n'ont pas de lit de camp, car le céraste gît dans le sable, et monte volontiers à la surface dès qu'il y sent de la chaleur.

A peine quittons-nous Chdida, qu'un émissaire de Misda nous rejoint, apportant des bruits fâcheux : depuis quelques jours les Touareg se seraient établis sur notre route, principalement aux puits d'Ogla.

Dans la Tripolitaine septentrionale, la race targuie, qui appartient à la classe des Asgers, ne se livre pas souvent à des méfaits parce qu'elle a fait consentir des péages énormes par les caravaniers avec lesquels elle collabore au transport des marchandises. Elle ne commet guère d'assassinats, parce qu'il ne passe jamais de chrétiens sur ses domaines. Mais les Touareg, dont nous nous rapprochons, n'appartiennent pas aux tribus tripolitaines. Ce sont des fugitifs du Sahara français, qu'ils ont dû quitter après les admirables raids de nos officiers, entre autres le capitaine Pein et le lieutenant Bessek. Depuis longtemps, ces pillards éhontés opéraient au détriment de nos caravanes pendant les mois d'été, où ils se croyaient intangibles, les Arabes eux-mêmes n'osant affronter le Sahara pendant la saison torride. En juillet et août 1903, ils ont eu la preuve que les Français ne reculaient pas devant l'ardeur terrible du climat et les dangers du désert; ils les ont vu accourir avec des goums de Chaambas, ces ennemis mortels des Touareg de toute provenance.

Le lieutenant Mehemet Ali devient songeur, et finit par dire qu'il lui est impossible de passer à Ogla avec sa poignée de soldats, et qu'il nous faut rebrousser chemin. L'idée de reculer devant des ennemis déclarés de notre pays, qui connaissent parfaitement ma qualité de Français, et qui se

vanteraient de m'avoir forcé à replier le pavillon tricolore de ma tente, était inacceptable, et je prends l'officier turc par la persuasion. Je n'ai d'ailleurs aucune peine à triompher de sa prudence, en flattant les réelles qualités militaires de ce courageux et énergique jeune homme. Au bout d'une conversation de quelques minutes, il se sent convaincu et s'écrie : « Eh bien, oui ! nous passerons, fussent-ils trois mille ! »

Aussitôt nous resserrons l'ordre du convoi, et les hommes armés marchent en tête : d'abord Mehemet et moi, avec nos revolvers ; puis les cinq cavaliers avec leurs fusils Remington. Nous campons à Ouamès, près d'un castellum romain, la seule trace d'occupation ancienne dans toute la région du T'ahar comprise entre Nalout, Zentan et Misda. Cette ferme fortifiée, en petit appareil soigné, était dominée par une tour carrée, qui défendait les approches de l'entrée. Un amas considérable de débris de constructions indique près de là l'emplacement d'un village. Ce devait être un centre agricole isolé sur le plateau, à 150 kilomètres environ au sud du *limes*.

Pendant la nuit j'exige que tout le monde veille, et ne quitte pas son arme un seul instant. Mais le soleil se lève sans que nous ayons eu la moindre alerte, et nous arrivons tranquillement aux puits d'Ogla. Les Touareg n'y sont pas ; ils ont planté



MOISSONNEURS DANS LA CAMPAGNE DU HAUT SOFF-ED-DJINN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE MASSIF DU GARIANA CULTIVE LES CÉRÉALES.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

leurs tentes à huit ou dix heures de là, au pied du Djebel Chéa. Trois d'entre eux étaient venus chercher de l'eau avec des méhari, et se sont enfuis à notre approche. Les Arabes que nous trouvons autour des puits nous disent que ces étrangers ne les rançonnent aucunement, et se contentent de leurs maigres provisions de dattes. Sans doute ces transfuges ne pourront pas tenir longtemps dans une contrée si pauvre, où ils ont dû se résigner aux parages les moins hospitaliers, le reste étant occupé par quelques familles indigènes. Nons continuons notre route sans rencontrer un seul Targui. J'ai appris, à Tripoli, que les fugitifs de Chéa m'avaient envoyé une ambassade avec un présent de côtelettes de chameau, et la prière de proposer leur soumission à la France. Ces envoyés, connaissant mal les chemins, n'avaient pu me rejoindre.

Nous atteignons la bordure montagneuse du plateau à l'échancrure de Kikla, et ses sentiers de chèvre nous font descendre aux oasis de Rabta, non loin du mont Manterousse, la cime la plus élevée de tous les Djebels (900 mètres).

Après la zone pierreuse, nous franchissons la zone assez fertile où les ouadis des Djebels achèvent de se perdre dans la plaine. Entre Rabta et Tripoli, la principale de ces plaines herbeuses est Kedoua, où j'avais fait en 1901 la première étape de mon voyage. Nous y arrivons en pleine nuit, car la chaleur est

devenue si véhémente que mon personnel et les animaux ne sont plus capables de cheminer pendant la journée. Je ne sais vraiment ce qui vaut mieux, de la marche nocturne ou de la marche diurne. Sans doute la fraîcheur rend les membres plus vigoureux entre le coucher et le lever du soleil, mais alors il faut se reposer durant le jour, et c'est à peu près impossible avec la suffocation sous la tente, ou l'horrible harcèlement des mouches dans les cases.

De Rabta à Tripoli, nous avons voyagé à la belle étoile, et je n'ai pu fermer l'œil durant les deux haltes de jour.

A Kedoua j'avais, il est vrai, une belle occasion de mettre à profit notre séjour; un puits, creusé dans la roche dure, grâce à quatre années d'efforts continus, offre une trop précieuse coupe géologique, pour que je n'en entreprisse pas la descente. C'est le premier document sur le sous-sol de la Djeffara tripolitaine.

Les plantations sporadiques de cette plaine appartiennent aux tribus Ourchefanas, les mêmes nomades arabes qui désolent par leurs déprédations la frontière tunisienne. Le vol est un usage consacré parmi ces astucieux habitants des gourbis, qui se soutiennent entre eux, et font main basse sur les caravanes et les troupeaux malgré la police ottomane.

L'étroite solidarité qui unit les diverses familles

Ourchefanas ne les empêche pas de se montrer intransigeantes sur la fidélité conjugale. Deux jours avant mon passage, un indigène avait été assassiné parce qu'il courtisait l'épouse d'un voisin. Soupçonnant le rendez-vous, tous les hommes du campement insulté s'étaient postés en embuscade, et avaient assailli le délinquant, jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

La route entre Kedoua et Tripoli, durant notre dernière marche de nuit, est sillonnée de nombreux fonctionnaires turcs et arabes, qui se rendent dans la capitale à l'occasion d'une grande fête. Les uns à cheval ou à âne, les autres à pied, défilent dans l'obscurité, nous dépassant ou dépassés par nous. Nous entendons bêler les troupeaux qui longent la piste et broutent en se rendant aux boucheries du port, dont la population va se trouver momentanément doublée. Quelques-uns de ces promeneurs nous sont connus parce que nous avons été leurs hôtes dans l'intérieur, et nous nous arrêtons avec eux dans l'oasis des Beni-Souani. Ces compagnons, habitués au trajet que nous faisons de concert avec eux, s'étonnent de trouver sous une cabane du jardin, un groupe d'indigènes qui y veillent en buvant du thé. Ils les interrogent et n'obtiennent que des réponses embarrassées, d'où il est aisé de déduire le mystère : nous avons affaire à des rôdeurs, qui guettent les voyageurs en route pour

la solennité de la ville. Comme nous sommes en nombre, et escortés par des représentants de l'autotorité, ces voleurs de grandes pistes cherchent à nous tromper par des récits équivoques. Ils trahissent mal leur impatience de nous voir reprendre le large.

Le soleil plane déjà haut quand nous faisons notre apparition dans Tripoli. Les rues sont houleuses et s'emplissent du même vacarme qu'au moment de notre départ, mais ce n'est plus une fête religieuse, et les processions manquent.

Le but que nous nous étions proposé en entreprenant ces trois explorations successives est maintenant atteint : nous avons recueilli la documentation nécessaire à la connaissance générale de la Tripolitaine, au triple point de vue géographique, historique et économique. Nous pouvons nous résumer ainsi :

Les parties habitées de ce vaste territoire se réduisent à trois zones. C'est d'abord le rideau d'oasis maritimes entre Adjilat et Misrata, avec leurs dattiers et leurs cultures potagères ; puis les vallées des Djebels avec leurs oliviers et leurs figuiers ; enfin les thalwegs des ouadis du T'ahar avec leurs champs d'orge. Les deux premiers habitats produisent aussi quelques céréales. En dehors de ces trois zones, on rencontre rarement un peu de verdure et des êtres vivants.



ARMÉE TURQUE. OFFICIER DE CAVALERIE.

Les oasis méditerranéennes ont une population exclusivement arabe et sédentaire, avec d'infimes colonies israélites; les Djebels sont la patrie à peu près exclusive des Berbères de race pure. Les ouadis des hautes terres sont occupés par des nomades arabes, assez différents des sédentaires, par les mœurs et le caractère.

Notre inventaire des antiquités romaines nous a convaincu que l'emplacement des exploitations agricoles actuelles coïncide exactement avec celui des Africains soumis au joug de Rome. Comme les indigènes modernes, les Anciens n'ont travaillé le sol qu'au bord de la mer, dans les sillons du T'ahar, y compris l'appendice du Tarhouna, et dans la bordure septentrionale du grand plateau. Mais ils l'ont travaillé avec ardeur, et les établissements de nos jours font triste mine à côté des anciens, tels qu'on les reconstitue aisément d'après les vestiges les plus probants.

Les innombrables barrages, citernes, puits, castella, villes, bourgades, fermes fortifiées et mausolées, que j'ai découverts, démontrent l'importance et le succès de l'occupation latine. C'est l'occupation arabe qui a mis fin à cette prospérité. La destruction des forêts, pour les convertir en pâturages, n'est pas le seul moyen dont les nomades se soient imprudemment servis dans leur œuvre désolante. Il leur a suffi de cesser tout effort. En

Tripolitaine, plus peut-être qu'en Tunisie et en Algérie, la terre ne produit que grâce à un labeur acharné, consistant à tirer du sous-sol l'eau qui manque à la surface. Elle exige non seulement un travail immense, mais la continuité rigoureuse de ce travail. Les puits, dont la plupart coûtent des années de perforation, se tarissent et se comblent vite, dès qu'ils ne sont plus entretenus. Les digues protectrices, les barrages de réserve, se brisent aussitôt qu'on cesse de les renforcer après chaque avalanche. Or, l'Arabe aime mieux rêver aux étoiles en surveillant ses troupeaux que se donner la peine de creuser ou de bâtir; et, l'humidité souterraine ne montant plus aux racines végétales, l'aridité la plus lamentable a fait place à l'ancien grenier d'abondance.

Le mal est-il irréparable? Avec l'Arabe, oui. Du moins, pour longtemps encore. Nous croyons qu'aucune puissance humaine ne secouera inopinément la léthargie de ces enfants prodigues et qu'il faudrait une transformation complète de la race, et plusieurs siècles y seraient probablement nécessaires. Mais une colonisation d'élément étranger, savamment réglementée, patiemment soutenue, ramènerait la richesse dans les trois zones habitables, où le sol a conservé sa valeur productive.

CHAPITRE V

LE LITTORAL DE LA CYRÉNAÏQUE

Isolement de la Cyrénaïque. — Grande Syrte. — Le port de Benghazi. — Incendie des souks. — Causes multiples de mortalité. — Dangers du tir à blanc. — Montagne de sel. — Les meurtriers de Redvan Pacha. — Marchands d'antiquités. — Évasion d'une captive. — Une mariée en pleurs. — De Benghazi à Derna. — Mon naufrage. — La ville de Derna. — Religieux italiens.

Après trois explorations de la Tripolitaine proprement dite (1901-1903-1904), il me restait à entreprendre la visite du littoral qui a conservé le glorieux nom de Cyrénaïque, et je tentai ce voyage au printemps de 1906.

Il n'est pas aisé d'atteindre le merveilleux plateau où les Grecs préhistoriques avaient établi leur célèbre colonie agricole, alors que les Phéniciens se contentaient d'égrener des comptoirs commerciaux sur le reste des côtes libyennes. Plus jalousement encore que dans le vilayet occidental, les Turcs interdisent aux Européens l'accès de cet Éden aérien, où l'on passe brusquement des sables suffocants de la Berbérie à la plus luxuriante végétation méditerranéenne. D'autre part, la difficulté

des communications achève d'isoler le massif. D'Égypte ou de Tripoli, les caravanes n'y parviennent qu'après un mois de trajet pénible à travers des déserts dangereux, et les escales des paquebots sur le littoral sont aussi espacées qu'incertaines.

De Tripoli à Benghazi, notre bateau file en ligne droite et perd de vue la côte très basse qui s'enfonce vers le sud pour décrire le golfe de la grande Syrte. Seuls les voiliers de la contrebande affrontent ce vaste hémicycle de plages, entre les bancs sous-marins et les écueils à fleur d'eau, pour livrer leurs clandestines cargaisons d'armes et de poudres aux farouches riverains de ces solitudes. En longeant ce golfe, Barth et Rolhfs n'ont retrouvé aucun des nombreux caravansérails énumérés par les itinéraires grecs et latins. Des fouilles aux environs de Mouktar découvriront peut-être un jour le fameux *autel des Philènes*, élevé par les Grecs de Cyrène à ces deux héroïques compatriotes qui se laissèrent ensevelir vivants pour triompher dans un concours avec les rivaux de Carthage.

Après trente-huit heures de navigation, Benghazi, la capitale actuelle de la Cyrénaïque, nous apparaît au bord de sa plage avec sa rangée de maisons cubiques et ses rares palmiers. Le commandant de l'*Etruria* cherche laborieusement un endroit pour jeter l'ancre, dans la rade ouverte à tous les vents, et se place entre deux bâtiments coulés à fond dont



LES HABITATIONS ONT POUR COUVERTURE UN TOIT PLAT FAIT DE NATTES, D'ALGUES ET DE TERRE GLAISE.



BENGHAZI : NOUS ASSISTONS A UN GRAND EXODE DE PÈLERINS POUR LA MECQUE.

les cheminées émergent seulement par leur extrémité.

Est-il assez dégénéré ce port que l'Antiquité a tant célébré sous le nom de Bérénice, alors que les nombreuses flottilles des Grecs, puis des Romains, venaient y troquer les marchandises de l'ancien monde contre les céréales du plateau voisin et les produits de l'Afrique centrale! Sur l'emplacement du *Jardin des Hespérides*, les sables nus scintillent à perte de vue et le lac *Triton* s'est réduit à quelques salines.

Nous débarquons devant une agglomération sans remparts et dénuée de tout caractère pittoresque, étalée à l'aise dans le sable jaune où nos pieds disparaissent entièrement.

A l'exception de quelques maisons maltaises, aux façades prétentieuses, toutes les habitations ont pour couverture un toit plat, fait de nattes, d'algues et de terre glaise, qui craque sous les pattes du moindre chat en maraude. Ces échoppes sordides s'effondrent sous la pluie et leurs décombres restent perpétuellement amoncelées à côté des nouveaux abris que les habitants se hâtent d'édifier à la diable.

Cependant, Benghazi s'est beaucoup amélioré depuis quelques années. Il y a un demi-siècle, on ne comptait plus que trois mille habitants sur l'espace où se groupent actuellement trente mille

Arabes, Berbères, nègres et juifs. Autrefois, les ruelles se transformaient en rivières dès qu'il pleuvait, si bien que les animaux périssaient quand les inondations des rues empêchaient qu'on leur apportât les approvisionnements du dehors.

Toutes ces vexations de la misère, je ne les éprouve nullement pendant mon séjour dans la ville, grâce à l'hospitalité que m'offre notre consul, M. Vernazza. Dans son aimable famille, je goûte, au contraire, tout le bien-être que sait réaliser l'expérience en exil. Bien qu'il ait perdu une jambe durant l'exercice de ses fonctions en Crète, notre représentant conserve la vivacité et le zèle dont il a donné tant de fructueuses preuves, et il manie ses béquilles dans le sable et les décombres plus lestement que ne font mes deux pieds mal aguerris.

On a vite visité les quartiers forains de la Berka et de la Guiliana, noyés dans la réverbération des sables, puis le phare élevé par la Société française des Phares ottomans, enfin l'intérieur de la ville commerçante, encombrée de boutiques minuscules où les mouches innombrables noircissent tous les étalages de denrées.

Au débouché de l'artère principale, un spectacle poignant m'arrête tout à coup... Les souks, détruits récemment par un formidable incendie, se sont effondrés et leurs poutres calcinées fument dans une atmosphère lourde qui saisit à la gorge. En

quelques heures, les cotonnades, les soies, les peaux, les denrées, tous les produits qui alimentent et habillent les Arabes ont été réduits en cendres; la bruyante population qui courait et gesticulait dans les couloirs de ce marché pleure ses biens perdus. La plupart n'ont plus la moindre monnaie en poche; il ne leur reste que les dettes contractées chez les fabricants d'Europe.

Ce désastre se complique à l'infini. Les sinistrés accusent les soldats turcs d'avoir pillé les marchandises pendant le désarroi général et les consuls reçoivent des monceaux de paperasses qu'ont rédigées les incendiés, protégés de la France, de l'Angleterre ou de l'Italie, pour énumérer d'interminables listes d'objets volés. De son côté, l'Administration ottomane s'indigne de ces accusations et proteste.

Entre des affirmations si contraires, où est la vérité? A quelque degré qu'elle soit parvenue, notre humanité renferme une réserve de malfaiteurs pour lesquels les grandes calamités publiques deviennent une proie. Récemment, à San Francisco, la plus diligente police n'a pu empêcher les effractions à main armée, même en fusillant séance tenante les criminels pris sur le fait. A Benghazi, les choses ont dû se passer comme partout ailleurs, mais la répression y sera plus difficile à cause de l'antagonisme entre l'autorité musulmane et les infidèles

lésés. Cependant elle serait d'autant plus nécessaire que les sinistrés, encore rebelles au système des assurances, attendent tout d'une indemnisation administrative.

Malgré ces tristes événements, l'anniversaire du prophète se célèbre avec autant de pompe que les autres années. D'ailleurs la population islamique n'a guère été atteinte et sa ferveur se manifeste par un tumultueux déploiement de processions, par une houle compacte de burnous, sous les bannières multicolores. Les confréries serpentent dans les rues, à la suite de néophytes qui avalent les clous rougis au feu, les débris de verre et les scorpions vivants. Un bon nombre en meurent, mais c'est leur faute s'ils succombent à ces épreuves, funestes à ceux dont la foi est tiède et qui pèchent contre le Koran. Les Turcs ont essayé d'abolir ces coutumes affreuses : leurs tentatives échouent devant le fanatisme grossier des Arabes.

Après la fête religieuse, nous assistons à un grand exode de pèlerins pour la Mecque. Sédentaires de la côte et nomades de l'intérieur, métis des ports et nègres des plus lointaines oasis du Sahara, s'embarquent ici pour Djedda avec les quelques pièces d'or qui constituent toute leur richesse. Un grand nombre de ces voyageurs jalonneront de leurs cadavres le fond de la mer Rouge ou le désert d'Arabie. Depuis dix siècles, la famine et la peste



LE PHARE ÉLEVÉ A BENGHAZI PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PHARES OTTOMANS.



LA MOSQUÉE DE BENGHAZI.

concourent ainsi à ces hécatombes annuelles et introduisent des germes parmi les survivants qui reviennent, de sorte que le fléau remonte parfois au point de départ. En 1902, le typhus s'est déchaîné sur Benghazi avec une telle violence que 8 000 personnes ont péri en quelques jours. Les malades tombaient foudroyés dans les rues et leurs cadavres y pourrissaient. Des êtres convulsés s'abattaient sur les tas d'immondices pour manger des bêtes mortes et parfois expiraient pendant ces horribles repas.

Le mouteçarref, fier d'administrer une colonie qui relève directement de Constantinople, a probablement voulu surpasser son collègue de Tripoli, car les vieux canons du *château* ont tonné durant toute la fête. A chaque solennité, cette artillerie archaïque apporte son concours, mais les salves à blanc ne sont pas toujours inoffensives. Un soir, la famille Vernazza prenait le frais, lorsqu'un choc violent frappa la terrasse et éparpilla des débris de muraille. Immédiatement le mouteçarref fit cesser le feu et ouvrit une enquête. Les recherches révélèrent qu'un artilleur avait extrait une partie de la poudre des gargousses pour la vendre aux Arabes et qu'il l'avait remplacée par des pierres. Les larcins et la bêtise d'un soldat avaient failli produire un irréparable accident.

Assez imposant par sa masse, quand on le voit

du dehors, le château n'est qu'un triste entassement de masures puantes. Aussi le gouverneur s'empresse-t-il de rejoindre sa résidence personnelle de la Berka, dès qu'il a terminé son service dans la forteresse. On le voit alors déboucher de la sombre voûte, dans le seul véhicule de la contrée, qui roule entouré d'une escorte d'honneur. Les cavaliers galopent devant la victoria, sabre au clair, et leurs chevaux se contorsionnent pour courir dans le sol mou, en soulevant des nuages de poussière.

Le cortège défile ainsi devant une montagnette qui remplit à moitié l'esplanade de la plage. Cette butte aux flancs grisâtres est le produit annuel des salines environnantes. J'y contemple une équipe de beaux nègres qui taillent des parois verticales, éclatantes de blancheur, et en débitent les blocs dans des couffins qu'une autre équipe va déverser dans les barques du port. Exportée en Turquie, cette provision de sel rapporte chaque année 700 000 francs à la régie que nos compatriotes administrent à Constantinople. C'est tout un labeur d'enfoncer la pioche dans ces cristaux coagulés, dont la croûte durcie oppose la résistance du marbre.

Chaque soir, devant cette colline artificielle, j'échange un salut avec le mouteçarref qui s'en retourne à la banlieue et je remarque que sa physionomie trahit des inquiétudes. On serait soucieux

à moins. A la révolte des nomades, qui se propage dans l'intérieur, vient se greffer une autre affaire, très embarrassante pour un gouverneur ottoman. Il y a quelques mois, Redvan pacha, préfet général de la police, a été assassiné devant la gare de Constantinople, par un membre d'une famille rivale, les Dahira. Cette famille est très influente dans le pays le plus insoumis, le Kurdistan. Pour sévir, la Sublime Porte n'avait pas seulement à frapper le coupable, mais à mettre sa parenté dans l'impossibilité de se venger du châtiment en soulevant les tribus kurdes. La question a été résolue en faisant une razzia totale de cette parenté, jusqu'aux alliés les plus éloignés. Spécialement affrété, un paquebot a réparti les prisonniers entre l'Hedjaz, Benghazi et Tripoli, pour y être jugés séparément. Sans doute, la famille Dahira a perdu une partie de son prestige chez les Kurdes en servant les maîtres du Bosphore, mais elle compte encore de très puissants amis et les condamnés peuvent revenir en faveur d'un jour à l'autre. Alors, gare aux juges qui les auront exilés dans les oasis du Fezzan ou de Koufra! Le fait d'une réhabilitation suivie de représailles, si fréquent dans l'empire, donne à réfléchir aux fonctionnaires chargés de la justice.

Au consulat, les soirées se prolongent en longues veillées, où sont conviés les notabilités.

Parfois un marchand d'antiquités vient étaler, à la dérobée, des débris de vases, des tronçons de statuettes, des monnaies frustes, dont il demande des prix exagérés. En les acquérant à tort et à travers, quelques amateurs de passage ont rendu onéreux les achats de ces bibelots. L'interdiction d'entreprendre la moindre fouille, l'étroite surveillance contre ce trafic prohibé, réduisent d'ailleurs les offres des contrebandiers à des échantillons sans intérêt, à des morceaux insignifiants que le hasard a laissé traîner sur les emplacements des anciennes villes.

Un soir, le marteau de la porte retentit en coups brusquement répétés... C'est un cawas, qui arrive essouflé et rend compte qu'une fournée d'esclaves a été embarquée sur un voilier, déjà disparu à l'horizon. Le renseignement lui est parvenu trop tard pour qu'on y puisse remédier, mais une fillette d'une dizaine d'années a réussi à s'échapper. Mignonne à croquer, la pauvre petite négresse sourit tristement, en découvrant ses dents blanches. Elle vient du Ouadaï. Elle a cheminé pendant six mois, à pied derrière les chameaux de ses ravisseurs, elle n'en peut plus. Les agents européens vont la libérer, mais, comme tant d'autres, elle retombera tôt ou tard au pouvoir des traitants, sans qu'on en sache rien. Pour la soustraire à son inévitable sort, il faudrait que les consuls eussent



CETTE BUTTE AUX FLANCS GRISATRES EST LE PRODUIT ANNUEL DES SALINES ENVIRONNANT BENGHAZI.

la possibilité de créer des asiles et de les surveiller.

« Emmenez-la en France! » me dit une des personnes présentes.

Malheureusement, ces actes-là ne se peuvent jamais accomplir en pays barbaresque. Le fanatisme religieux y est tel que les musulmans s'irritent jusqu'au paroxysme lorsqu'une âme de croyant est en danger de tourner au christianisme. Pour eux, les jeunes mahométans qui s'établiraient en Europe deviendraient apostats, et ce serait un malheur plus grand que la mort de toute une tribu. Chaque fois qu'on a tenté d'emmener un nègre ou un Arabe en pays infidèle, il a dû revenir promptement. L'hiver dernier, un riche négociant s'était fait accompagner en Italie par un superbe nègre de Mourzouk. Le serviteur se plaisait tant à Milan, qu'il voulait y rester. Ses coreligionnaires furieux tuèrent un de ses frères et firent savoir au déserteur qu'on exterminerait toute sa famille s'il ne rentrait aussitôt. Il dut s'embarquer sur le plus prochain paquebot. Si j'avais pris la petite captive, qui sait si le consul lui-même n'aurait pas été victime d'un obscur fanatique, d'autant plus hardi qu'il eût risqué de n'être jamais découvert?

J'ai suffisamment parcouru la Tripolitaine proprement dite pour être en mesure d'affirmer que l'esclavage n'y existe plus. Mais il n'en est pas de même en Cyrénaïque. La traite soudanaise, empê-

chée de tous côtés par les nouveaux établissements français et anglais, n'a plus que ce débouché vers la mer, pour écouler ses produits en Orient. Ici, les moyens de surveillance font complètement défaut, parce que l'occupation turque se réduit à une partie de la zone littorale. Les caravanes de marchandise humaine arrivent sans encombre jusqu'aux environs de Benghazi, attendent le moment favorable pour se rapprocher pendant la nuit et embarquent leurs prisonniers avant qu'on ait pu intervenir. Qui sait où se trouve à cette heure notre petite Zorah! Peut-être à fond de cale, en route pour servir dans un harem de l'Arabie!

Les fonctionnaires turcs s'associent en général à la lutte contre l'esclavage avec une loyauté que je me plais à reconnaître, mais, soit par maladresse, soit par incurie, la douane impériale laisse pénétrer dans Constantinople un assez grand nombre d'esclaves et la complicité s'en mêle quelquefois. On a vu mieux. Un notable Osmanli ayant expédié de Benghazi deux négresses à sa femme, le chef douanier de service au quai de Péra surprit la fraude, la jugea condamnable et mit l'embargo sur le couple... mais ce fut pour se l'adjuger à lui-même, sans bourse délier.

Entre les drames de l'esclavage et les scènes religieuses, il y a place pour des événements pai-

sibles et agréables. C'est ainsi que j'assiste à un brillant mariage israélite, auquel toute la colonie européenne est conviée et que préside notre consul parce que les mariés sont protégés français. Le jeune homme appartient à la première famille juive de la ville et la jeune fille apporte la plus grosse dot du pays, une dizaine de mille francs qui en rapporte annuellement autant dans le commerce benghazien.

En ce pays, les cérémonies privées, mariages ou funérailles, ne sont jamais célébrées dans les synagogues, à moins qu'il ne s'agisse d'un rabbin. Nous nous réunissons donc, à trois heures, sur la terrasse du futur époux, pêle-mêle avec un grand nombre de femmes épaisses, lourdes, chamarrées de bijoux d'or et couvertes de vêtements superposés.

A l'observation stricte des rites tamuldiques, les Israélites de Cyrénaïque ont ajouté celles des coutumes musulmanes. Les femmes de qualité sortent toujours voilées et les conjoints ne se sont jamais vus avant l'heure du mariage. Quand la jeune Rachel a fait son apparition parmi nous, Assal ne la connaissait pas plus que le dernier des assistants, mais il n'aura certes pas eu de surprise désagréable, car sa femme, âgée de 13 ans, est d'une remarquable beauté. Cependant, une étiquette rigoureuse oblige celle-ci à garder les yeux baissés

et à ne pas prononcer un mot jusqu'au quinzième jour après la noce.

Le rabbin unit le couple en lui faisant boire du vin dans un même verre, qu'il brise ensuite. Tout est dit. Il ne reste plus qu'à défiler devant Assal et Rachel pour les féliciter. Chacun des invités soulève lui-même le voile transparent de la mariée et celle-ci tend discrètement une main un peu grosse et rougie intentionnellement à outrance par le henné.

Le lendemain, je m'assois à la table du nouveau ménage pour le repas du sabbat. Mme Assal a revêtu ses plus beaux atours, pantalons de soie si bouffants qu'il y faut des pièces d'étoffes tout entières, gilets brodés en fil d'or, dont le moindre coûte 400 francs, écharpes de dentelles, bijoux massifs. Gracieusement, elle me tend les plats, sans rompre le silence obligatoire. Toutes les viandes ont été tranchées par un rabbin spécial et contrôlées par un autre rabbin. A la plus petite échancrure du couteau, l'aliment est déclaré impur, indigne d'un enfant d'Israël et jeté à la rue. Le menu se compose d'un grand nombre de mets où prédominent la tomate et l'oignon. Le mouton et le bœuf ne sont jamais cuits au beurre parce que c'est un péché de *mettre l'enfant dans la sauce de la mère.* Je constate une fois de plus que l'huile d'olive, quand elle est bien traitée, ne donne aucun

LA CAVALERIE ARABE DE L'ARMÉE TURQUE.

goût aux plats et que les plus fins gourmets ne sauraient l'y reconnaître dans un rôti.

La cuisinière de ce repas est nécessairement une musulmane ou une chrétienne, car les bons observateurs de la Thora ne touchent pas le feu le samedi, pas plus qu'ils n'iraient en voiture ou n'écriraient un seul mot. Mon hôte insiste pour que je fume après le café et je lui cède à contre-cœur parce que je crains de choquer ces ferventes âmes.

Malheureusement, j'allais provoquer pire encore. S'oubliant dans sa politesse empressée, le jeune marié fait craquer lui-même l'allumette avant de me la tendre. La jeune femme pousse un cri et fond en larmes... Son époux venait de commettre un péché grave et de s'exposer ainsi au courroux du ciel. Nous essayons de la consoler et nous n'y parvenons pas. Elle se retire parmi les femmes qui dînaient dans la cour et communique si bien son chagrin à ses compagnes que toutes font chorus avec elle. Pauvre petite Madame Assal, combien je me reproche d'avoir fait pleurer vos admirables yeux noirs!

C'est à la noce de ce sympathique ménage que j'ai rencontré pour la première fois notre compatriote, M[lle] Terrier. Jeune encore et très alerte, cette vaillante exploratrice poursuit avec opiniâtreté le projet d'un voyage au Ouadaï, à travers le Sahara. C'est courir à une mort à peu près certaine et le

consul, aussi bien que les autorités turques, le lui interdisent. N'importe, depuis un an elle attend un moment favorable, vivant seule dans une modeste chambre où son lit est un mauvais canapé et sa table une planche. On pensera peut-être qu'il y a de la folie à poursuivre un dessein aussi irréalisable, mais je m'incline avec respect et admiration devant une intrépidité que beaucoup d'hommes peuvent envier.

On sait que la partie la plus intéressante du plateau cyrénéen est celle de la région où s'élevait la ville même de Cyrène, parce qu'on y trouve les plus belles ruines et qu'elle est encore aujourd'hui la plus fertile. Comme ce plateau se déroule le long de la mer, entre Benghazi et Derna, on peut facilement y accéder de n'importe quel point du littoral. Mais la route la plus courte, celle que les vestiges de l'Antiquité jalonnent en plus grande quantité, se trouve à l'extrémité orientale, c'est-à-dire aux environs de Derna. C'est elle que je vais prendre pour poursuivre mon voyage. Il me faudra donc naviguer d'abord devant les ports de la Pentapole, ou pour mieux dire devant les quelques ruines qui en marquent encore l'emplacement.

Le talus maritime s'abaisse en pentes abruptes, aujourd'hui complètement arides, qui s'entr'ouvrent parfois en profonds ravins. La plupart de ces échancrures n'ont guère dans leur thalweg assom-

bri qu'un ruisseau, souvent à sec. Dans ses chutes, démesurées, l'eau s'effile en un imperceptible lacet qui se casse aux aspérités et éclate en gouttelettes. Mais, vienne un orage et le paisible ravin se transforme en cataractes qui arrachent tout sur leur passage. Après une averse, à ne plus rien voir devant soi, une de ces étroites vallées entre Tokra et Tolmeïta s'est inopinément transformée devant nos yeux en un fleuve effrayant qui se ruait à la mer, entrainant des arbres entiers, des troupeaux et même des cadavres humains, dans un tintamarre assourdissant. Cela dura à peine une heure. Le calme rétabli, il ne resta plus que des flaques dont le fond disparaissait sous des monceaux de reptiles, de rats, d'oiseaux, victimes de l'inondation subite. Sur un arbre à demi couché, un chameau pendait par les pieds de derrière. Tout avait été surpris, emporté et assommé par la tourmente.

Le hasard des brusques dépressions atmosphériques, entre le foyer d'appel du Sahara et la nappe méditerranéenne, est l'auteur de ces ouragans qui crèvent inopinément les nuages, amenés du large. Une pareille chute d'eau sur une région où rien ne la retient pour lui donner le temps de se tamiser et de s'infiltrer dans le sol, ne peut que courir à la surface, de sorte que sa masse produit les pires catastrophes. Je sais une contrée du Soff-ed-Djinn, où il n'était pas tombé une goutte de

pluie depuis 25 ans et qui a été balayée récemment par une inondation, où plusieurs centaines d'habitants et des milliers de moutons ont péri. La ville même de Tripoli a été gravement endommagée par les suites d'une courte averse et les habitants des faubourgs auraient été entraînés à la mer sans la présence d'esprit du gouverneur Redjeb pacha, qui fit drainer les nappes courantes par ses soldats.

L'ancienne Arsinoë, aujourd'hui Tokra, se dressait sur un mamelon du littoral, à proximité de Benghazi. On distingue encore son enceinte quadrangulaire avec ses tours et sa porte principale. L'intérieur n'est plus qu'un monceau de pierres détachées, parmi lesquelles on reconnaît cependant la base d'un temple en marbre. Au Moyen âge, les Vénitiens venaient encore trafiquer à Tokra, mais ce dut toujours être avec beaucoup de difficultés, faute d'abri.

Plus heureuse, Ptolémaïs (Tolmeita) offrait un ilot protecteur, où les barques se réfugiaient en toute sécurité. On voit encore, sur le rocher de Myrmer, les restes de constructions qui évoquent le souvenir d'un mont Saint-Michel en miniature. De l'Antiquité, il reste peu de traces, à peine quelques tronçons d'un aqueduc célèbre. Ce port servait de débouché à une exportation importante, celle des dattes de l'oasis d'Audjila, si estimées depuis la plus haute Antiquité jusqu'à nos jours. Du temps



L'AGGLOMÉRATION DE DERNA NE DÉPASSE PAS LES PROPORTIONS D'UN BOURG.



LA PLAGE DE DERNA.



DERNA EST LE SECOND CENTRE MARITIME DE LA CYRÉNAÏQUE.

d'El-Bekri le sol était si rouge que cette couleur s'imprégnait sur les façades des maisons et sur les costumes des habitants. Ces derniers qui appartenaient presque tous à la religion juive, descendaient sans doute des captifs arrachés de Syrie par les Ptolémées et transportés en Afrique.

Plaute a placé une de ses meilleures pièces, *le Câble*, dans le port d'Apollonie, que les indigènes désignent actuellement sous le nom de Marsa Soussa. C'était le principal débouché de Cyrène. Sans l'histoire, qui nous a conservé quelques renseignements, on ne se douterait guère de son ancienne importance. Quelques pans de l'enceinte en grosses pierres de taille, des tronçons de colonnes en marbre cipolin et des chapiteaux où se mélangent bizarrement plusieurs styles, voilà ce qui subsiste de la ville, suspendue à un rocher. Le port a laissé un peu plus de traces, mais il faut un grand effort d'imagination pour se le représenter avec ses quais circulaires, en gradins, qui s'enfonçaient dans une onde bleue, toute striée de blanc par les reflets des colonnes du temple de Vénus.

Les riches habitants de Cyrène possédaient un entrepôt commercial à Apollonie. Les Égyptiens y apportaient les plus fines toiles de lin, les plus riches tapis, les plus précieuses pierres, la myrrhe et l'encens. Ils en remportaient d'énormes cargaisons de laine, de cuir, d'amphores remplies de la

première huile du monde ou d'un miel incomparable. Ils y trouvaient aussi l'essence de rose, qui servait à guérir les blessures et à empêcher la putréfaction des cadavres. Encore aujourd'hui, les ravins de ce district produisent à foison des bosquets de rosiers qui feraient la fortune des industriels de Damas ou de Roumanie et que les Bédouins bâtonnent avec mépris sur leur passage. Probablement aussi, on prenait dans cette région les bois de citrus que nous connaissons sous le nom de *tigrine* et dont les Romains confectionnaient des meubles précieux. Une seule table de cette matière, au dire de Pline, se vendait 1 400 000 sesterces (environ 300 000 fr.).

Le ravin qui conduit de Marsa Soussa à Cyrène n'est pas le plus accessible. Les Grecs l'avaient choisi parce qu'il débouche sur le point du rivage le plus voisin de la capitale. Il ne reste plus aucune trace de la route pavée qui reliait le port à la métropole, sur un parcours de 12 kilomètres. Mais aux flancs du ravin s'ouvrent des cavernes artificielles, régulièrement cubiques, dont les ornements attestent une haute antiquité. Sans doute, elles servirent d'abord de magasins pour abriter les marchandises, pendant les nuits d'arrêt, car le transport devait être long et pénible à cause des montées fort raides. Plus tard, les chrétiens s'y réfugièrent, élevèrent des autels et creusèrent des tombeaux.

Les trois ports d'Arsinoé, de Ptolémaïs et d'Apollonie ne sont plus habités aujourd'hui que par une poignée d'Arabes, recrutés parmi les tribus nomades du reste du littoral. Ces familles se livrent à la pêche et cultivent l'orge dans quelques coins de l'étroite plaine sablonneuse, entre la montagne et les flots toujours agités par les courants contraires.

*
* *

Ce n'est pas seulement le choc entre les courants venus de Gibraltar et ceux du fond de la Méditerranée, qui rendent la navigation si dangereuse en ces parages. Les écueils sous-marins pullulent et, la nuit, ce péril s'augmente de l'absence de tout feu indicateur. Entre le phare de Benghazi et celui de Derna, dus à l'influence française, on gouverne à tâtons et le seul moyen d'en sortir sain et sauf consiste à naviguer au large. C'est pour avoir négligé cette précaution que le commandant du *Drepano* nous fit faire naufrage, dans la nuit du 17 au 18 juin.

Brusquement je me sens jeté hors de la couchette où je dormais à poings fermés, et je reste quelques secondes ahuri par des secousses violentes comme des détonations. Tout craque dans la boiserie de la cabine. Le battement de la machine a cessé. Je m'élance au dehors, en chemise, et je me heurte à un médecin turc, qui cherchait vainement à nouer

une ceinture de sauvetage avec ses mains tremblantes et qui me regarde muet, les yeux hors de la tête.

Aussitôt le pont se couvre d'Arabes qui appellent Allah, de juives qui poussent des cris stridents... Les serviteurs siciliens du bord pleurent et invoquent lamentablement la Madone en leur patois. Un jeune officier passe en s'écriant : « Dio mio, siamo rovinati ! » Ensuite c'est le commandant qui court, les cheveux au vent. Plus de doute ! Le *Drepano* vient de s'ouvrir sur un écueil. L'obscurité, déjà si profonde au dehors qu'on ne voit même pas l'écume des flots contre le navire, se répand sur le pont à cause de l'extinction des lumières électriques.

Au milieu du tumulte d'hommes et de femmes affolés, je reconnais tout à coup la voix grave et tranquille du seul autre passager européen, l'inspecteur Boutineau, que la Société des Phares a chargé d'une enquête sur les côtes tripolitaines. Ce brave Poitevin, grand, solide, étonnamment calme, me communique son sang-froid et nous en prenons notre parti.

Ce n'était pas aisé. A ce moment personne ne savait où nous étions et le bateau pouvait s'engloutir d'une seconde à l'autre, dans une mer si agitée que personne n'en sortirait à la nage. Pour ceux qui ont risqué plusieurs fois leur vie, l'approche de la mort n'est pas effrayante, elle est déchirante.

On n'a pas peur, mais on se sent cruellement torturé par l'adieu mental aux êtres chers. Je crois bien que mes yeux se sont mouillés, mais aucun des indigènes ne l'a vu. Tout ce que ces gens-là savent de Boutineau et de son compatriote, c'est que nous avons asséné force coups de poing sur les Arabes qui bousculaient leurs femmes pour prendre les premières places dans les canots mis à la mer. Nous en étions réduits à protéger ces malheureuses contre leurs maris, qui les auraient toutes sacrifiées pour se tirer d'affaire.

Le chavirement d'une barque prouva la nécessité d'attendre l'accalmie habituelle du matin pour gagner la côte. Par bonheur, le *Drepano*, solidement encastré sur l'écueil, nous laissait peu à peu l'espoir qu'il se tiendrait à flot jusque-là. Aux premières lueurs du jour, le sauvetage s'effectua sans autre incident qu'une baignade matinale sur le rivage, où les barques se brisaient. Passagers et équipage, tout fut sauvé à bord de ce pauvre paquebot qui devait résister encore quinze jours avant de couler le long de l'écueil où il se soutenait à deux milles du littoral.

A terre, la joie déborde. Les musulmanes ne songent plus à voiler leur face. Les Arabes ont vite fait de ramasser quelques broussailles et d'allumer des feux bien nécessaires, car nous grelottons dans nos chemises collées au corps.

Nous sommes déjà secs lorsque le soleil transforme en fournaise la glacière des heures précédentes. Les matelots se risquent sur la seule barque en bon état et vont chercher nos effets dans les cabines. Ils rapportent aussi, dans le campement improvisé, les vivres trempés d'eau salée.

Dès notre atterrissement quelques indigènes s'étaient montrés dans la brousse. Leur nombre augmente à chaque instant. D'abord timides, ils s'enhardissent, s'approchent et cherchent à voler dans le monceau des valises. A midi, ils sont devenus très nombreux et commencent à proférer des menaces : « Allah Kérib, Dieu généreux, disent-ils, nous a donné ces biens et si vous ne nous les laissez pas prendre, nous vous tuerons ! »

La situation devient critique. Les indigènes sont armés de fusils Gras et nous n'avons que des fourchettes pour nous défendre. La nuit tombe et tout semblait perdu lorsqu'une compagnie de fantassins turcs accourt juste à temps pour nous délivrer. Et le lendemain, le navire de guerre *Flavio Gioia*, commandant marquis Albenga, vient de Benghazi chercher Boutineau et moi pour nous ramener dans cette ville. C'est avec une reconnaissance émue que je renouvelle ici aux aimables officiers italiens tous nos remerciements pour l'hospitalité dont nous avons largement profité.

Derna, le point terminus de la navigation côtière

dans les provinces barbaresques, est le second centre maritime de la Cyrénaïque. Mais cette agglomération ne dépasse pas les proportions d'un bourg. Lorsqu'on pénètre dans sa rade trop ouverte, on n'aperçoit que trois maisons au bord de la plage. Le reste, situé à un kilomètre dans l'intérieur, disparaît sous la frondaison d'une belle oasis.

Cette étonnante verdure, au pied de versants arides, tient à ce que le site est abrité des vents desséchants, de manière à produire tous les arbres fruitiers et tous les légumes d'Europe, en même temps que la flore africaine. Abricotiers, pêchers, citronniers, orangers, poiriers, pommiers, oliviers, caroubiers se mêlent aux dattiers de toutes sortes. Alimenté par une puissante source, le sol disparaît sous un tapis de légumes. Le plus difficile des végétariens y trouverait à satisfaire ses goûts, pendant la bonne saison, aussi bien que dans nos halles parisiennes.

Dans le bourg, où résident quatre ou cinq Européens africanisés, les Arabes sédentaires se distinguent par un fanatisme farouche. Malheur au chrétien ou au juif, qui passerait durant le Ramadan sur le marché avec une cigarette aux lèvres! Il serait écharpé. Je sais quelqu'un qui l'a échappé belle...

Je crois qu'en un siècle il n'est pas descendu dix Européens à Derna, où il n'existe d'ailleurs aucun

hôtel. L'hospitalité m'est offerte par une famille d'origine dauphinoise.

Le jour même de notre débarquement, je rends visite au kaïmakan, colonel en activité de service malgré ses 92 ans. Dans la garnison ottomane, on est encore sous le coup d'une vive émotion. Un véritable drame s'est déroulé la semaine précédente : un lieutenant turc s'étant pris de querelle avec un de ses camarades a tué celui-ci, puis s'est réfugié sur la terrasse de sa maison en refusant de se rendre. Il a fallu entreprendre un assaut en règle contre ce forcené qui déchargeait son revolver dans toutes les directions, et on n'est parvenu à le maîtriser qu'en l'abattant d'un coup de fusil.

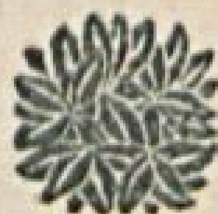
Au retour vers la plage où s'élève la demeure qui m'abrite, je passe devant le couvent des Sœurs italiennes sans m'y arrêter. En terre d'Islam, les religieux et les religieuses catholiques, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont des compatriotes pour les Européens. Si je ne rends pas visite aux Dominicaines de Derna, c'est à cause de l'hostilité ridicule dont elles font continuellement preuve pour tout ce qui est français. Il a fallu la croix et la bannière pour les décider, au bout d'un an, à recevoir les enfants de mes hôtes dans leur école. Lorsque l'exploratrice dont j'ai parlé plus haut entreprit une excursion jusqu'ici, elle demanda asile aux Sœurs. Comme elle parle la langue du Dante avec le plus

pur accent romain, les religieuses la prirent d'abord pour une de leurs compatriotes et l'accueillirent avec transport. Quelques minutes après, s'étant aperçu qu'elles avaient affaire à une Française, elles lui signifièrent de quitter les lieux, alléguant qu'elles n'avaient aucune place disponible dans leur maison. Elles sont cinq à habiter ce petit palais, qui a coûté 80 000 francs.

La mission des Franciscains italiens entretient un *padre*, qui ne se montre pas moins intransigeant et s'occupe plus de politique que de son sacerdoce. En maniant un revolver, il a tué un nègre. Il a fallu la plus vigilante protection des Turcs pour sauver le religieux, que les autres nègres voulaient mettre en pièces. Sans doute, ce n'était là qu'un accident, mais pourquoi posséder un revolver lorsqu'on a charge d'évangéliser et qu'on réside en un lieu tranquille? Nous voilà loin de nos Pères Blancs qui traversent toute l'Afrique avec un simple bâton à la main!

Au delà de Derna, vers l'Orient, c'est la Marmarique, qui soude les territoires cyrénéens à ceux de l'Égypte. L'absence de bateau m'a empêché de visiter le littoral de cette région, qu'on ne pourrait affronter par terre sans une véritable armée tant les indigènes sont féroces. Sans l'interdiction des Turcs, j'aurais cependant tout risqué pour voir cette fameuse rade de Tobrouk, dans le golfe de Bomba,

et constater l'exactitude de renseignements politiques qu'on m'avait fournis les années précédentes. Mais je ne veux pas rouvrir la polémique qui s'engagea, en Italie et en Angleterre, sur mes affirmations de 1901. Et puis, cela n'intéresse en rien notre pays et le lecteur trouvera beaucoup plus d'attrait à escalader le versant qui domine Derna pour arriver au charmant plateau de Cyrène.



CHAPITRE VI

LA TERRASSE CYRÉNÉENNE

Télégraphie sans fil. — Insuffisance de l'histoire. — Le versant maritime. — L'ouadi Ferg. — Sur la terrasse cyrénéenne. — Les fauves nocturnes. — Les douars. — L'anarchie. — Découverte des Théréens. — Fondation de Cyrène. — Les ruines actuelles, la nécropole, l'Acropole. — L'École cyrénaïque. — Splendeur et décadence de Cyrène.

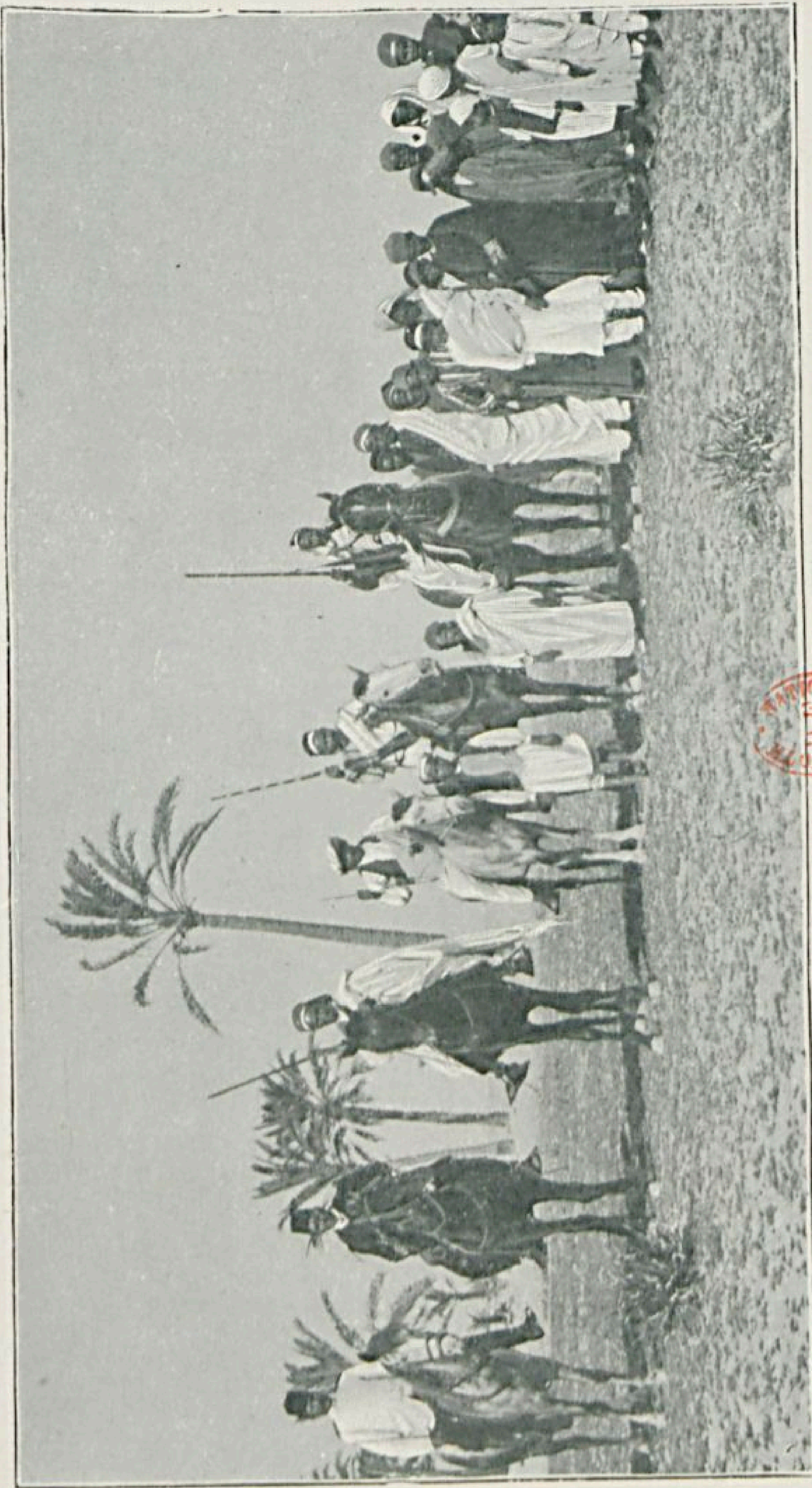
Derna, sur la côte septentrionale de la Cyrénaïque, n'offre aucun vestige de l'Antiquité païenne, car l'ancienne Darnis est de fondation byzantine. Les cinq quartiers du bourg sont dominés par les ruines d'un fort moderne, construit par les Américains vers 1805. Sous prétexte d'intervenir dans la lutte antiesclavagiste, les Yankees ont tenu garnison pendant plusieurs années sur ce littoral, qui ne les intéressait pourtant en aucune manière, à moins qu'ils ne prétendissent déjà à cette amplification de la doctrine de Monroë : « Le monde aux Américains. »

Sur les falaises verticales, qui plongent en accore dans la rade, s'ouvre une grotte artificielle dont les chrétiens avaient fait une église. On n'y peut accéder par terre et les barques courent un réel danger

lorsque la mer n'est pas absolument calme. C'est le long de ces murailles que les pêcheurs indigènes, si ignorants de toute civilisation, se livrent à la pêche à la dynamite, comme nos plus policés riverains d'Europe.

Le grand fléau de Derna consiste en une abondance extraordinaire de mouches. Certes, ces horripilants diptères foisonnent partout en Afrique, mais ici ils emplissent l'espace jusqu'à l'assombrir. Les fermetures les plus minutieuses, l'obscurité la plus intense n'en viennent pas à bout et c'est partout un bourdonnement infernal, à devenir fou...

Depuis un an, quatre énormes piliers dominent l'embouchure du Ouadi. C'est un poste de télégraphie sans fil construit par une maison allemande pour relier le port cyrénéen à l'île de Rhodes, par-dessus sept cents kilomètres de mer. Ainsi, le sultan n'est plus tributaire du câble anglais de Malte à Tripoli et peut communiquer directement avec sa colonie africaine. De Derna, une ligne télégraphique court sur le rivage de la grande Syrte et aboutit à Tripoli. Mais les constructeurs n'ont pas pris, comme leurs prédécesseurs du Djebel et du Fezzan, la précaution de dresser des poteaux en fonte, et les nomades abattent les poteaux en bois pour chauffer leurs marmites, de sorte que les communications sont souvent interrompues. C'est ainsi qu'après notre naufrage, nous sommes restés



UN ÉPISODE DE LA RÉVOLTE DES BÉDOUINS. OTAGES PRIS CHEZ LES REBELLES.

quinze jours à Benghazi sans pouvoir donner des nouvelles à personne.

Comparé aux immenses déserts qui l'entourent, le plateau cyrénéen n'est qu'un étroit jardin. Seule, la bordure septentrionale porte la luxuriante végétation spontanée qui prouve son ancienne fertilité : le reste, recouvert de sables jaunes, se confond avec le désert libyque. Il en résulte que le territoire de Cyrène se réduit à une étroite bande maritime dont la largeur atteint à peine 15 kilomètres. A cette zone, qui se déroule en 200 kilomètres sur le bord de la Méditerranée, on peut accéder de n'importe quel point de la côte, en quelques heures.

Aussi, les explorateurs ont-ils seulement entrepris là des excursions, dans lesquelles ils ne se sont attardés que pour étudier les ruines de la célèbre colonie grecque. Au XVIIIe siècle, les Anglais Bruce et Shaw, le Français Granger ; au XIXe siècle, les Italiens Cervelli et Della Cella, les Allemands Barth et Rolhfs, les Anglais Beechy et Porcher, ont attiré l'attention par quelques trouvailles curieuses. Mais c'est à notre compatriote Pacho que revient l'honneur de la découverte véritable du théâtre où s'est déroulé le plus brillant épanouissement de la civilisation antique[1].

1. Depuis notre passage, une mission archéologique américaine a obtenu de faire des fouilles à Cyrène, où un de ses membres a été assassiné par un indigène.

L'insuffisance des textes anciens présente une réelle difficulté dans la reconstitution de cette histoire. Les auteurs grecs ou latins, qui en ont parlé le moins succinctement, Hérodote, Strabon, Ptolémée, Diodore, ajoutent peu de renseignements topographiques aux rares données du périple de Scylax et de l'itinéraire d'Antonin; Mela, Polyhistor, Orose, Procope, sont encore moins instructifs. Des fouilles méthodiques et complètes seront donc indispensables pour reconstituer cette page si attachante des plus vieilles annales du monde. Cependant on va voir qu'en s'aidant simultanément des traces encore reconnaissables et des documents historiques, il est possible de dégager l'ensemble et d'en tirer des conclusions pour l'avenir.

En apercevant le seul socle qui se dresse sur la Méditerranée, entre Tunis et la Palestine, on conçoit aisément l'empressement avec lequel les Grecs de la préhistoire s'y sont rués. A vrai dire, le premier aspect n'est plus tentateur. De la mer, on n'aperçoit que les versants de la terrasse et ceux-ci se déploient abruptement dans la plus complète aridité. Mais nous sommes assurés qu'il n'en était pas de même, il y a vingt-cinq siècles. « Les côtes, affirme Hérodote, abondent en fruits qui, les premiers, arrivent à maturité; on moissonne et on vendange; à peine les récoltes sont-elles rentrées, *qu'au milieu, au-dessus des côtes*, dans ce qu'on appelle les col-

lines, les fruits sont assez mûrs pour qu'on puisse les cueillir. Ces produits de la région intermédiaire rentrés, ceux de la région culminante sont à leur maturité, de sorte que la première récolte est bue et mangée quand vient la dernière. Ainsi pendant huit mois les Cyrénéens sont toujours à récolter. »

Les agents atmosphériques ont sans doute dépouillé ces talus où les stratifications horizontales se superposent avec la régularité du papier à musique et c'est à peine si l'on trouve un avant-goût de la verdure désaltérante des hautes terres dans les débouchés de quelques ravins au bord de la plage.

L'agréable surprise qu'offre ainsi l'oasis de Derna se continue dans le tortueux couloir du ouadi Ferg jusqu'à son origine sur le plateau. Les hautes parois du torrent, étagées en étroites corniches, portent des jardinets touffus, qui dominent parallèlement le plat thalweg encombré de cailloux blancs. L'accès devient de plus en plus difficile, à mesure qu'on s'élève et nous finissons par hisser à la force du poignet nos petits ânes à travers d'énormes blocs erratiques, jusqu'à la cascade d'Alaïn. Là jaillit, à vingt mètres de hauteur, une belle source qui fuse en arrosoir et s'irise dans les broussailles suspendues à la falaise. En grimpant sur les roches glissantes du versant opposé, le piéton évite cette douche violente, mais les animaux n'ont d'autre ressource

que de passer sous l'avalanche. On jette une bâche imperméable sur les paquetages et les bêtes passent aussi vite que possible, à moitié étouffées.

Cinq heures après Alaïn, le plateau apparaît avec ses gracieuses ondulations de collines, veloutées d'herbes et empanachées de bosquets. On peut évaluer à 300 mètres l'altitude moyenne de cette riante esplanade. En arrière de la bordure, d'autres terrasses s'élèvent à une hauteur double.

La brise vivifiante, l'atmosphère limpide, la végétation, tout fait oublier l'Afrique aride. Sémiramis a employé des trésors incalculables et des peuples d'esclaves pour édifier les jardins suspendus de Babylone ; ici, longtemps avant la grande reine, la nature avait accompli cette merveille en créant au milieu des plus affreux déserts un Éden dix fois plus élevé et mille fois plus étendu.

Ce que dut être dans l'Antiquité cette terre bénie, on le devine au premier coup d'œil. Les gras pâturages, çà et là tachés de champs d'orge, alternent avec les bosquets de cyprès colossaux, de chênes verts et de thuyas, auxquels s'attachent les lauriers, les lentisques, les églantiers, les myrtes et les arbousiers. Contrairement à ce que j'ai constaté en Tripolitaine, où il faut creuser profondément le sol pour atteindre les nappes d'eau, les sources abondent ici et leur nombre augmente à mesure que le liquide interne réussit à crever la surface de



LA FAMILLE D'UN MOUDIR : SON PERSONNEL ET SON HABITATION.

ce bloc de calcaires blanchâtres, criblé de nummulites de l'époque éocène.

Les douars clairsemés sont séparés par de vastes solitudes que parfois anime le passage rapide d'un troupeau de gazelles, ou la fuite inopinée des lièvres et des lapins. Dans les bosquets, le silence est souvent interrompu par un fracas de lianes : c'est un sanglier surpris qui détale à l'horizon. Il me souvient surtout d'une nuit dans les impénétrables jardins de Bétha. A peine la lune s'était-elle couchée, qu'un strident concert de chacals s'éleva de tous côtés. Aussitôt. les moutons d'un troupeau voisin se réveillèrent et se tassèrent les uns sur les autres comme un monceau. Il fut impossible de séparer ces bêtes immobilisées par la terreur, qui s'étouffaient les unes contre les autres. Sans doute les avides nomades font bonne garde avec leurs chiens féroces, mais les fauves nocturnes poussent des hurlements si rauques, ou si lamentablement aigus, que l'homme lui-même frissonne, en ces veillées, où les hyènes et les loups viennent aussi jeter leur note lugubre.

Partout, à côté des forces protectrices, la surface terrestre est infestée d'éléments dévastateurs. Près des fissures de rochers où les abeilles déposent un miel exquis, s'étale un champ qu'une nuée de sauterelles a rasé d'un bout à l'autre. Par contre, il semble que la laideur n'ait pas osé s'aventurer au

milieu de tant de charmes et les reptiles fréquentent peu ces bois où tous les oiseaux d'Afrique se sont donné rendez-vous.

Avant l'arrivée des colons grecs, la Cyrénaïque était le domaine exclusif des tribus libyennes (Gilimanes, Asbytes, Auchises et Nasamons) qui poussaient l'hospitalité au delà de ce qu'exigent les bonnes mœurs. Les étranges faveurs que les époux consentaient aux voyageurs se sont perpétuées jusqu'au siècle dernier et c'est l'apostolat des Senoussis qui a mis fin aux derniers restes des coutumes païennes. On ne rencontre plus aucun type pur de ces autochtones, si ce n'est dans les oasis du Sahara, à trente journées au sud du plateau. Dans leur terrible invasion du XI[e] siècle, les Arabes ont anéanti une partie des habitants tandis que le reste a fusionné avec eux. La population, physiquement homogène, ne présente plus de distinction que celle des classes : les sédentaires, dans les ports du littoral ; les nomades, sur les hautes terres.

Tous ces campements qui pointillent en noir les légers soulèvements du plateau, n'ont entre eux qu'un faible lien social. Les tribus, nettement séparées par des intérêts locaux, vivent en fort mauvaise intelligence et les contestations se terminent fréquemment par des luttes sanglantes. Au sommet des ravins, sur la bordure de la grande

terrasse, les *Zaouias* jalousent les *Hassas*, les *Eths* et les *Dorsas* du luxuriant Djebel Akdar. Les *Aouaghirs*, le clan le plus puissant, imposent leur volonté avec 10 000 guerriers qui règnent au sud de Benghazi.

Pourtant, ces groupements se ressemblent en tous points par les mœurs, les superstitions, les traditions. Quand, à la tombée de la nuit, vous approchez de leurs tentes noires pour demander un abri, ce sont toujours les mêmes chiens blancs qui vous sautent aux mollets ; les mêmes gourbis sordides, recouverts de toile en loques, où la pluie et le vent pénètrent à l'aise ; les mêmes hommes en burnous bruns qui apprêtent votre couchette toute remuante de vermine ; les mêmes femmes en châle bleu, qui cuisent la *basine* d'orge et le bouilli de mouton. Du khol autour des yeux, un léger tatouage au menton, du henné sur les ongles, quelques lourds bijoux d'argent, servent d'ornements au beau sexe, auquel incombent les plus pénibles tâches. A vingt-cinq ans, ces esclaves sont fanées, de sorte que l'élément féminin semble presque exclusivement composé de vieilles.

Dans ces douars, on ne voit ni les nègres, ni les juifs, si nombreux sur la côte, où les premiers sont venus récemment avec les caravanes soudanaises, tandis que les seconds font remonter leurs établissements à la captivité de Babylone. Les Israélites,

comme les Maltais, se contentent de commercer avec les Bédouins nomades par l'intermédiaire des Arabes sédentaires. Il serait trop périlleux pour eux de s'aventurer parmi des indigènes aussi hostiles aux infidèles. L'influence des Senoussis n'en doit pas être rendue responsable car le fanatisme existe, tout aussi ardent, dans les districts où les confréries n'ont pas pénétré. Il m'a semblé d'ailleurs que cette influence diminue à mesure que le grand pontife s'enfonce davantage vers le sud pour rester indépendant des Turcs. Quand Senoussi résidait dans l'oasis de Djerboub, ses khouans possédaient la majeure partie du territoire cyrénéen, où ils se répartissaient en plus de trente couvents : à Benghazi, Derna, Tokra, Grennah, Istat, Ghabet, Tereth, Soussa, Reïda, etc. Depuis quelques années, une grande partie des couvents s'est dépeuplée ; l'autre s'adonne surtout aux soins de l'hospitalité auxquels elle est astreinte par les subventions spéciales qu'elle touche à cet effet.

Jamais l'anarchie n'a été aussi profonde qu'en 1906 parmi les rares habitants de la Cyrénaïque. Tandis qu'en Europe aucun écho n'arrivait de cette région, tout y était à feu et à sang. Après de vives dissensions intestines, les tribus ont fini par s'unir contre l'autorité turque pour résister à des augmentations d'impôts. Une erreur ayant provoqué de la part des soldats du Sultan une fusillade meur-



ASPECT D'UNE ROUTE DANS LES PARTIES ROCHEUSES
DE LA CYRÉNAÏQUE. LE RAVIN DE RACKUM.



UNE FAMILLE DE LABOUREURS EN CYRÉNAÏQUE.

trière sur un camp où se trouvaient seulement des femmes et des enfants, la fureur a aveuglé les vindicatifs Bédouins d'un bout du plateau à l'autre. La révolte battait son plein pendant mon séjour et une colonne turque de 600 hommes, avec cavalerie et artillerie, avait dû rebrousser chemin. La victoire est restée définitivement aux Turcs qui entretiennent dans le sandjak une garnison de 2 000 hommes, bien aguerris et soigneusement exercés tous les jours dans leurs casernes. Comme il s'agit d'une zone fort étroite, que l'on peut atteindre en tous points, pour en couper et en tourner les divers tronçons, ce fut même une opération facile.

Au VIe siècle avant notre ère, les Grecs ne soupçonnaient même pas l'existence de l'Afrique. Lorsque l'oracle de Delphes leur conseilla d'aller coloniser la Libye, pour remédier à l'insuffisance du sol hellénique, les interrogateurs se regardèrent étonnés et se demandèrent où pouvait bien se trouver le pays désigné par la Pythie. En désespoir de cause, ils envoyèrent un voilier chez leurs compatriotes de Crète, plus hardis navigateurs et mieux renseignés sur les contrées lointaines. Les caboteurs, après avoir fait le tour de la grande île, découvrirent dans un village maritime un teinturier nommé Corobios, qu'un naufrage avait naguère jeté sur les côtes de Libye et qui consentit à quitter ses bassins de pourpre pour guider les futurs colons. L'expédition partit

de l'île de Théra, aujourd'hui Santorin, celle où l'on a retrouvé les restes les plus anciens de nos ancêtres, ensevelis sous la lave, un bon nombre de siècles avant l'événement dont nous parlons. Il paraît que les sentiers de chèvre de cette île avaient pour les Théréens le même charme que nos boulevards pour les Parisiens, car les jeunes gens désignés pour l'exploration africaine ne se résignèrent à un départ définitif qu'après une tentative de retour, où ils furent accueillis à coups de flèches par leurs parents.

Poussés par les vents de Borée, ils atterrirent à l'îlot de Platéa, non loin de la frontière actuelle de l'Égypte. Comme leur mission consistait surtout à préparer les voies à une émigration plus générale, ils laissèrent Corobios en cette solitude et s'en retournèrent à Théra rendre compte de leur découverte. Mais, à cette époque reculée, c'était toute une histoire qu'un pareil trajet; le malheureux Crétois, ayant achevé ses vivres, faillit périr de faim. Un bateau égyptien fit escale juste à temps pour le sauver et s'éloigna à son tour en lui laissant des provisions alimentaires pour une année. Lorsque les explorateurs revinrent enfin, avec d'autres bateaux et de nombreux compagnons, ils passèrent sur le continent et cherchèrent à s'y établir. Cela ne faisait aucunement les affaires des tribus Asbytes. Ces indigènes les dissuadèrent

d'occuper une contrée aussi pauvre et les engagèrent à s'aventurer plus à l'ouest, en un site plus favorable à leurs desseins, où le « ciel était percé de trous pour laisser tomber la pluie bienfaisante ». Ils les conduisirent eux-mêmes en un territoire du plateau cyrénéen, alimenté par une belle source, mais qui ne leur appartenait pas, et ce fut là que les Grecs fondèrent leur premier établissement, qui devait devenir la célèbre Cyrène.

En cherchant à se débarrasser d'eux, les Asbytes avaient rendu un grand service aux colons hellènes : terres grasses, eaux abondantes, climat excellent, tout concourut si bien à favoriser l'entreprise que bientôt d'autres Grecs accoururent des plus hauts villages de l'Épire et des plus lointaines rades de l'Hellespont. En quelques années, les gourbis se transformèrent en palais et l'enceinte de la capitale abrita des temples, des hippodromes, des monuments de marbre et des statues d'airain; ce lieu solitaire s'était subitement transformé en un centre opulent, l'un des plus somptueux du monde, où l'or et l'ivoire des caravanes Garamantes s'entassaient en quantités énormes à côté des plus belles récoltes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Notre imagination peut aisément se représenter la prospérité brillante de la nouvelle colonie, en se rappelant les villas, les casinos et les beaux hôtels

de notre Côte d'azur, avec cette différence que les blanches agglomérations cyrénéennes émaillaient un sol beaucoup plus luxuriant.

Les ruines actuelles de la capitale occupent une terrasse dominante, haute d'une centaine de mètres au-dessus d'une plaine qui descend au versant septentrional. Les pentes raides de ce talus portaient la nécropole. Ainsi on arrivait à la cité la plus voluptueuse par le quartier des morts. Mais, de ses étagements funéraires les vivants avaient fait une banlieue d'aspect joyeux. Le voyageur montait à la ville par des routes en lacets, ombragées de bosquets et bordées d'hypogées fraiches, ouvrant leurs vastes salles en mosaïque sur des péristyles de marbre.

Le temps et la fureur des Bédouins contre tout ce qui vient des infidèles se sont cruellement acharnés sur cette incomparable nécropole qui s'étendait sur plus d'une lieue. Mais il reste parmi les innombrables décombres assez de façades pour reconnaître les rangées horizontales, huit ou dix fois superposées, de ces élégants tombeaux. Des milliers de parents défunts se trouvaient ainsi très spacieusement logés avec autant de luxe qu'au Campo Santo de Gênes, mais avec plus d'intimité et un meilleur goût.

Le versant funéraire est échancré par trois profondes vallées qui la subdivisent en autant de quar-



LA BELLE CASCADE DE RAZ-AL-AÏN JAILLIT A 20 MÈTRES DE HAUTEUR ET FUSE EN ARROSOIR.

tiers. Les rangées de tombes se courbent de la manière la plus ingénieuse, pour épouser les rentrées et les saillants. Il en est dont les façades sont entièrement creusées à même le roc, jusqu'aux plus fluettes colonnes ; d'autres qui sont plaquées artificiellement sur les ouvertures. Tous ces monuments souterrains s'ouvrent en rectangles noirs sur le versant gris. On reconnaît trois sortes d'hypogées : celles à simple ouverture carrée, celles à façade sculptée et celles à portiques. La plupart appartiennent au style dorique. Le style corinthien s'y rencontre aussi, mêlé comme le premier à des fantaisies d'un genre local. Depuis le passage de Pacho, la destruction de ces vestiges s'est accélérée avec une intensité déplorable. On ne voit plus aujourd'hui aucune des longues enfilades de portiques, aux frontons triangulaires, telles que les dessina cet artiste consciencieux. Les peintures intérieures n'existent plus, à moins qu'elles ne gisent dans les souterrains dont l'ouverture est actuellement recouverte par les éboulements. Dans ce cas, il faudrait presque bénir ces éboulements, qui conservent un abri aux restes précieux de Cyrène, car la pierre se pourrit vite au contact de l'air, témoin les colonnes et les débris de sarcophages, réduits à l'état spongieux.

Au sommet de ce versant hellénique, la ville apparait en un vaste champ de décombres, coupée en

deux par la plus grande des vallées qui sectionnent la nécropole. On passe alors brusquement à une autre période de l'histoire, car, là-haut, Rome s'est superposée à l'Athènes de Libye.

On s'imagine l'émotion de ceux qui parvenaient pour la première fois à cette capitale incomparable, d'où les habitants, nonchalamment accoudés, voyaient verdir à leurs pieds leurs riches domaines, à perte de vue. Aux regards émerveillés scintillaient les blanches et lointaines agglomérations dont il ne reste plus que d'informes amas, Koubbé, Chédiré, Lamoudié, Guernès, Guegueb et d'autres sites aujourd'hui sans nom. L'altière Barka, cette terrible rivale de Cyrène, n'est plus qu'une plaine de sable, au bord de la terrasse occidentale : autrefois les murs de ses remparts s'élevaient si haut que l'ennemi n'en fût venu jamais venu à bout sans les plus déloyables ruses. Lorsque la vindicative Phérétine y recouvra le pouvoir, elle fit tapisser ces murailles avec les seins coupés à toutes les femmes.

Au-dessus des champs mortuaires de Cyrène se dressait d'abord l'Acropole, avec son enceinte en forme de trapèze, ses temples de Bacchus, d'Esculape et de Saturne. Il n'en reste rien qu'une esplanade encombrée de pierres et quelques pans de murs. On y distingue une route, jadis pavée, que le premier roi, Battos, traça pour les processions religieuses. Du centre de la ville, les théories de canéphores et les

prêtres descendaient vers la fontaine sacrée, qui sourd encore à mi-côte. Les dévots d'Apollon se pressaient dans le temple qui décorait l'entrée de la puissante source. Ce temple se réduit aujourd'hui à une modeste grotte, au ras d'une falaise verticale. D'après la légende, c'était là que Pallas avait plongé sa virginale nudité. Dans cette vasque, où la source se précipite avec un joyeux murmure, Euphème avait bu à longs traits l'onde cristalline. Malheur à qui eût osé violer les secrets de l'antre en couloir d'où venait le ruisseau divin! Des dragons, des spectres terrifiants peuplaient la grotte mystérieuse, prêts à exterminer l'audacieux sacrilège. De là, sans doute, la superstition actuelle des Bédouins qui n'osent jamais s'y aventurer.

On a cru reconnaître un amphithéâtre et un hippodrome dans le dédale des pierres amoncelées. Si les recherches de l'avenir donnent raison à cette hypothèse, on retrouvera les richesses architecturales de ces monuments sur la rue de Battos, non loin des Thermes où la foule lavait sa poussière en sortant d'une représentation de Ménandre ou d'une course de chevaux.

L'Acropole mesurait environ un kilomètre du nord au sud et le double de l'est à l'ouest. Ces vastes dimensions laissent supposer qu'elle avait d'abord constitué la ville entière; puis, Cyrène ayant pris des proportions considérables en dehors de l'en-

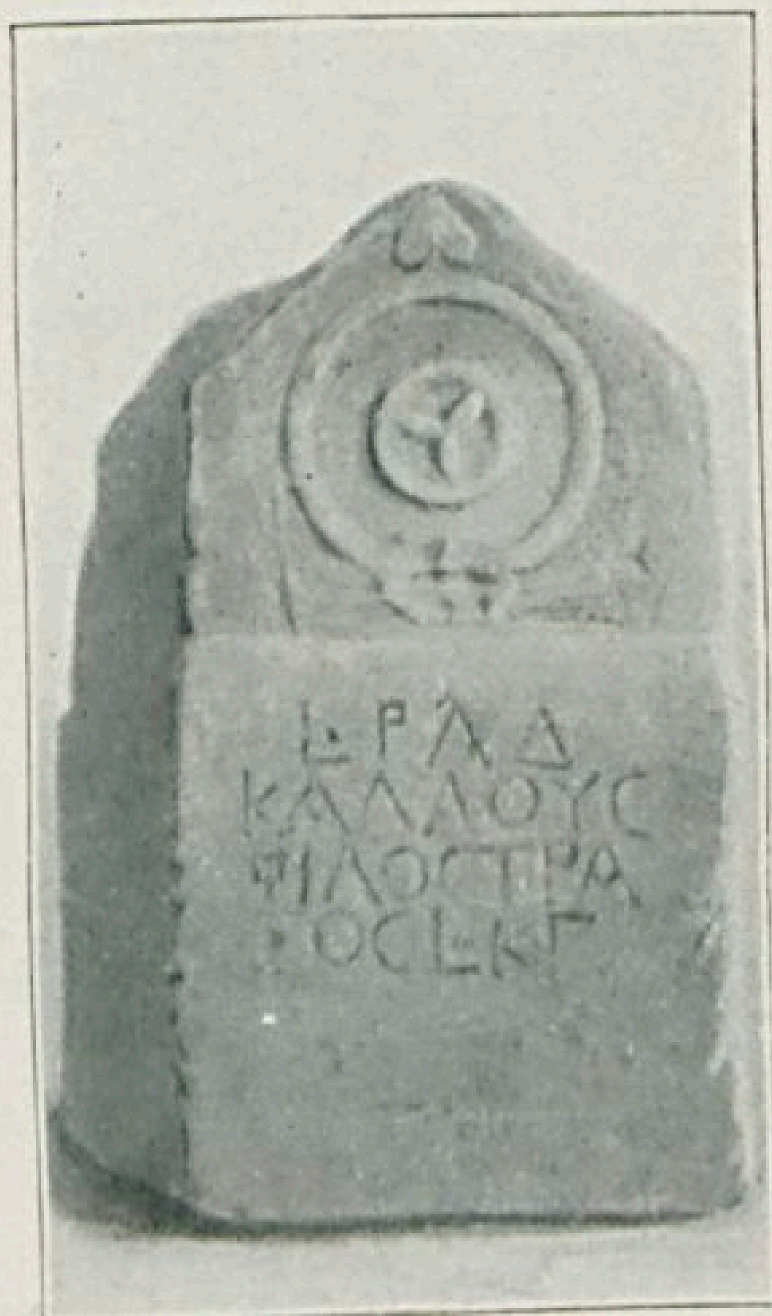
ceinte, celle-ci n'a plus renfermé que les édifices publics. C'est du moins ce qui ressort de l'aspect général.

La rue de Battos traversait l'Acropole, puis l'agglomération urbaine, et se perdait au sud dans les sables. Seule, elle était pavée. Aucune de ses larges dalles n'y est restée. Les autres artères, parallèles ou perpendiculaires, avaient la roche nue pour chaussée et l'on y reconnaît encore les ornières des chars.

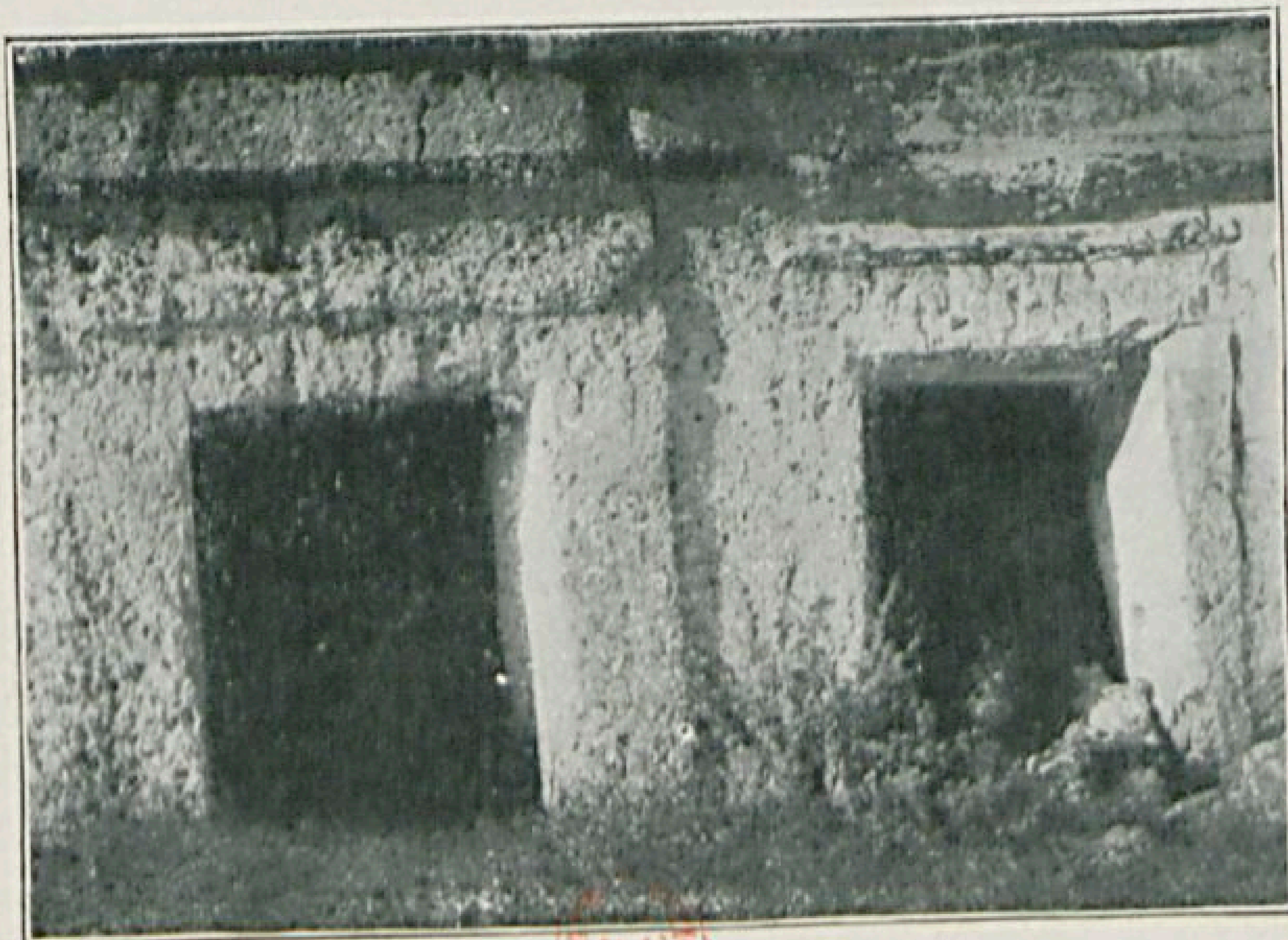
Le Cæsareum, dont il ne subsiste qu'un pan de muraille, se dressait sur un mamelon d'où l'on domine tout l'emplacement de Cyrène. L'inscription « Porticus Cæsaris » détermine nettement l'identité de ces vestiges. Quelques-unes des pierres de taille encore alignées portent des traces de sculptures étrangères à l'ensemble ainsi que des inscriptions à l'envers : ce qui prouve que les matériaux dont Rome s'est servie là provenaient de monuments plus anciens. Non loin de ce temple gisait, au commencement du XIXe siècle, le torse d'une immense statue, fort curieuse par les ornementations de la cuirasse. Il n'en reste pas la moindre trace. Comment ce Cæsareum, dont une grande partie avait résisté aux intempéries de quinze siècles, s'est-il effondré en si peu de temps ? Faut-il en accuser les fouilles de Shmidt et Porcher en 1860 ? Ces deux Anglais, qui avait obtenu le plus zélé concours de leur gou-



CYRÈNE :
DIVINITÉ PRÉHISTORIQUE.



UNE STÈLE TRÈS ANCIENNE.



CYRÈNE : HYPOGÉE A OUVERTURES CARRÉES.

vernement, à une époque où la Turquie fermait les yeux, creusèrent à droite et à gauche, dans le but unique de déblayer des statues pour le British Museum. Un vaisseau de Malte, ancré devant Marsa Soussa, emporta ainsi huit ou dix chefs-d'œuvre de premier ordre, au plus grand détriment des monuments qui les avaient abrités. Shmidt et Porcher semblent avoir détruit ce qui restait debout, sans prendre même la peine d'en rapporter une documentation sérieuse.

A vrai dire les débris de l'Acropole ne recouvrent qu'une partie de son étendue. L'autre moitié, celle de l'est, paraît n'avoir pas été occupée. Ce vide intérieur est très explicable. En effet, comme à Leptis Magna, comme à Sabratha, cette ville, qui commerçait avec les tribus Garamantes, devait avoir dans son enceinte une esplanade réservée aux envois sahariens, autant pour les protéger durant la période des marchés que pour en surveiller les propriétaires, toujours disposés à un coup de main.

Pour rencontrer des traces d'habitations particulières, il faut dépasser l'Acropole et s'avancer vers le sud. Le sol y est encombré de petites pierres ressemblant à des débris de moellons. Ces pierres ne sauraient provenir de l'effritement de la roche sous-jacente, car il y en aurait aussi sur les espaces environnants. Elles sont les décombres d'anciennes

maisons modestes. Nous nous trouvons donc là dans la véritable agglomération urbaine, probablement celle des Romains, tandis que les Grecs s'étaient peut-être limités à ce que nous appelons l'Acropole.

Sous ce dédale de pierres éparses, concassées, évidées, que de richesses découvriront les archéologues de l'avenir, quand ils mettront à jour la Cyrène « au trône d'or », la ville opulente que les poètes ont chantée, la capitale d'un peuple qui ne vivait que pour la jouissance! Les guerres les plus meurtrières ne parvenaient pas à assombrir ces riches voluptueux. D'ailleurs le poète thébain ne leur affirmait-il pas que les dieux avaient à cœur d'en réparer hâtivement les conséquences. On l'en croyait si bien que tout le monde y professait une philosophie optimiste qui est restée en exemple. Cela s'est appelée l'*École Cyrénaïque*. Elle consistait à repousser toute recherche abstraite et à acquérir le bonheur par le bien-être matériel, seul digne de l'existence.

D'après Aristippe et ses successeurs, ce genre de bonheur s'obtenait en imposant à tous les actes de la vie, aux moindres mouvements de la journée, une parfaite unité d'allure, un calme inébranlable. La complète félicité était la récompense assurée des observateurs de cette doctrine, sous forme de bonne chère quotidienne et de vêtements luxueux. Aucune

concession aux satisfactions de l'orgueil, à moins qu'elles ne se présentassent d'elles-mêmes! Le principal axiome des théories cyrénéennes se formulait ainsi : « Posséder la jouissance, mais ne jamais se laisser posséder par elle. »

Nous avons dit qu'en dehors de l'Acropole, la ville s'étendait vers le sud à une distance qu'on ne saurait préciser d'après l'état actuel, car ses faubourgs semblent se confondre avec d'autres quartiers de nécropole. Ce ne sont plus alors des hypogées, mais des monuments funéraires en pierre de taille, bordant deux routes qui se prolongeaient jusqu'aux premiers sables du désert. Là commencent les étendues arides et jaunâtres qui se perdent à l'horizon vers l'immense désolation saharienne. A l'extrême limite des vestiges anciens, se dressait naguère une bâtisse épaisse, mausolée ou fortin, seul survivant des constructions helléniques. Peut-être remontait-il au fondateur qui gouverna son peuple jusqu'à l'extrême vieillesse et y établit sa dynastie. Ses fils lui succédèrent tantôt sous son propre nom de Battos, tantôt sous celui d'Arcésilas. Mais la concorde ne devait pas durer longtemps dans cette famille, dont une branche fonda la rivale Barka qui mit la métropole à deux doigts de sa perte. C'est alors que Demonax arriva de Mantinée pour donner une constitution au royaume qu'il divisa entre les divers camps, séparant les Thé-

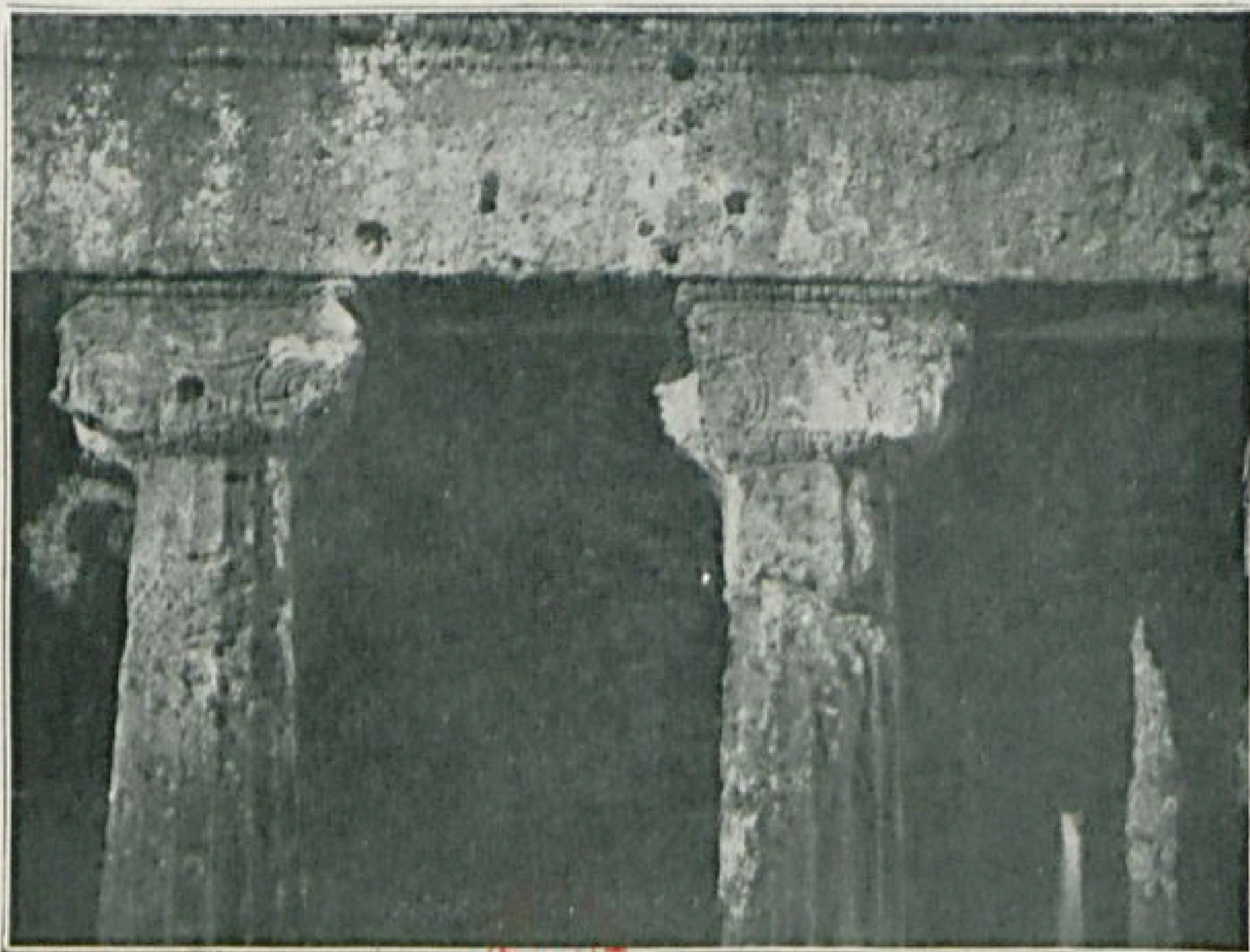
réens et les autres premiers occupants des Péloponésiens et des Crétois. En même temps, il réduisait la royauté à de simples fonctions sacerdotales et instituait une sorte de république. Les Battides résistèrent avec un acharnement qui maintint longtemps la guerre civile et aboutit au bannissement de la famille royale. La mère d'un Arcésilas ameuta contre sa patrie les rois de Samos, de Chypre, de Crète, d'Égypte et souilla ses triomphes par l'horrible carnage de Barka.

Comme l'affirmaient les poètes, ces sombres drames n'arrêtaient pas le développement de la colonie qui croissait sans cesse en richesse et en étendue. Les Asbytes d'abord, puis les Gilimanes, les Adyrmachides, cédaient pacifiquement leur patrimoine à l'envahisseur, se courbaient sous ses lois et se transformaient en esclaves pour lui dresser des chevaux. Lorsque Alexandre le Grand soumit la Cyrénaïque, la domination de celle-ci s'étendait jusqu'à l'Égypte et comprenait ces tribus sauvages, voisines du Delta, où « les femmes écrasaient les poux avec leurs dents ».

La période d'indépendance avait duré environ deux cents ans. La prospérité ne subit aucune atteinte durant la période de soumission aux Grecs d'Égypte, sous les Ptolémées. Rome hérita du dernier de ces monarques et exploita durant six siècles cette riche proie, mais l'invasion des Vandales



NÉCROPOLE DE CYRÈNE : UNE FAÇADE IONIQUE.



CYRÈNE : HYPOGÉE À FAÇADE CONSTRUITE.

d'abord, puis celle des Arabes transforma en solitudes le plus riche théâtre où se soit exercée l'activité humaine.

Pour peu que l'on réfléchisse sur les événements historiques d'une part et sur l'état actuel du pays, il se dégage un précieux enseignement pour l'avenir. Nous avons vu que les luttes intestines, les guerres meurtrières ne sont jamais parvenues à entraver l'essor de ces établissements, où une agriculture intense et un commerce considérable réparaient à mesure les plaies des heures mauvaises. Tant que les Cyrénéens ont su défendre leurs frontières, tant qu'ils ont eu des maîtres qui les faisaient aussi respecter, la colonie est restée le plus riche pays du monde. C'est seulement lorsque le génie colonisateur des Hellènes et des Italiotes a disparu dans les massacres et la dévastation des hordes guerrières, que le plus étonnant épanouissement de prospérité s'est éteint.

Telle qu'on la voit aujourd'hui, la Cyrénaïque ne ressemble évidemment pas à ce qu'elle était dans l'Antiquité païenne. Mais elle diffère aussi du reste des pays barbaresques. Son ancienne fertilité gît à l'état latent, ne demandant que des charrues et des pioches pour reprendre sa couverture de céréales et de jardins. Nous en avons la preuve partout où les indigènes se donnent la peine de cultiver pour l'entretien de leurs familles. Les pâturages offrent

leurs herbes grasses aux troupeaux de moutons qui pourraient augmenter au centuple. Tous les nomades épars dans les tristes déserts de la Tripolitaine vivraient à l'aise sur cette terrasse privilégiée où une poignée d'indigènes très paresseux parvient à exporter annuellement, sans le moindre effort, de l'orge pour 4 millions de francs et du bétail pour 5 millions, avec 200 000 francs de peaux, 700 000 de beurre et 500 000 de laine. C'est à peine s'ils savent gratter la terre avec des charrues antédiluviennes, et le sol se transforme en superbes moissons. Tandis qu'ils vivent accroupis au bord des pâturages, leurs troupeaux s'engraissent pour l'exportation en Égypte. Malpropres et négligents ces pâtres vendent à très haut prix un beurre mal fait, dont l'Orient est très friand.

Le fond même de la mer rivalise de richesse avec ce littoral privilégié : il produit d'excellentes éponges. Cependant, cette industrie, faute d'abris pour les barques, prospère moins que dans le reste des rivages barbaresques. Elle est tout entière entre les mains des Grecs qui préfèrent opérer dans les eaux turques, où chaque équipe ne paye qu'un impôt annuel de 750 francs, tandis que le protectorat tunisien exige 1 000 francs. Les éponges se recueillent, soit avec des filets, soit avec des harpons, soit avec des scaphandres, selon la profondeur. Le harpon n'est utilisable que sur le rivage

même. On emploie les filets à quinze mètres d'eau et les scaphandres à quarante. C'est le procédé du filet qui détériore le moins les cœlentérés et fournit, par conséquent, les résultats les plus rémunérateurs. Rasant le fond, grâce aux plombs qui les bordent, ils coupent l'animal-plante à sa racine, tandis que les scaphandriers, gênés dans leurs mouvements et pressés de remonter à la surface, à cause des suffocations, arrachent maladroitement l'éponge et n'en emportent souvent que la moitié. La qualité supérieure de ces produits marins, le *mélat*, se trouve précisément sur la côte cyrénéenne, depuis Benghazi jusqu'à Derna. Très légère, cette éponge prime sur les marchés d'Europe. Les pêcheurs la vendent environ 250 francs le kilogramme, après qu'ils l'ont lavée et convenablement apprêtée pendant les escales de repos sur les îlots ioniens. Depuis quelques années, on constate une légère diminution de la pêche spongiaire dans ces parages. Je crois qu'il faut l'attribuer à l'accident qui a causé la mort d'un scaphandrier, car, depuis ce jour, les patrons des barques trouvent difficilement des plongeurs.

Une autre cause s'ajoute aux précédentes pour maintenir cette région dans son état actuel. Non seulement les Arabes ont détruit les denses populations qu'ils y trouvèrent, non seulement ils se sont implantés en remplaçants trop peu nombreux, mais

alors même qu'ils secouent leur léthargie pour entreprendre des travaux agricoles, ils le font dans des conditions déplorables. Restés nomades au fond de l'âme, ils ne se résolvent nulle part à un établissement stable. A peine sont-ils depuis quelques mois sur un emplacement avantageux qu'ils plient bagage et se transportent en un autre. On ne voit pas un seul de leurs îlots de culture avec des arbres plantés.

Sur tout le plateau, on rencontre à peine trois à quatre habitations en maçonnerie : ce sont les demeures des moudirs turcs. Les plus riches Bédouins n'ont pas un abri sérieux pour leurs familles et s'opiniâtrent à dormir sous des guenilles de toile. Ignorance et inconstance, voilà les deux fléaux de ces cultivateurs.

Les Turcs ont bien compris que leur colonie peut revenir à son antique splendeur, mais leurs administrateurs manquent d'argent pour entreprendre cette rénovation.



CHAPITRE VII

LA TRIPOLITAINE DE DEMAIN

Les deux vrais ports de l'Afrique ottomane. — Valeur agricole : la région maritime, la Djeffara, le grand plateau et la Cyrénaïque. — Cultivateurs arabes et Berbères. — Tripoli, débouché commercial du Soudan. — Les caravanes. — Notre Gabès. — Turcs contre Italiens.

Nous avons fait précéder ces notes d'exploration à travers la Tripolitaine et la Cyrénaïque d'un chapitre où nous nous sommes efforcé d'établir ce qu'ont été les ressources de ces pays dans l'Antiquité, d'après les traces que nos missions y ont découvertes. Nous terminerons le volume en déduisant de ces notes ce que le vilayet turc est présentement et ce qu'il est susceptible de devenir sous une domination éclairée.

Le littoral, occupé aujourd'hui par les Italiens, n'offre, depuis notre frontière tunisienne jusqu'à celle de l'Égypte, que deux abris véritables aux navires, celui de Tripoli, à l'ouest du golfe des Syrtes, celui de Tobrouk (ou Bomba) à l'est. Il s'en faut que ces deux ports aient la même valeur. A Bomba, la

nature seule a fait merveille en creusant une rade que les marins comparent à Bizerte. Les plus gros cuirassés y peuvent évoluer à l'aise en tous sens et en grand nombre, parfaitement abrités des vents du large et de l'intérieur.

Qu'il nous soit permis, à propos de Bomba, de rappeler un fait personnel qui a son intérêt aujourd'hui plus jamais. Les Turcs ne m'ont pas permis de pousser nos itinéraires jusqu'à cette rade, proches des confins de l'Égypte, mais j'avais recueilli en cours de route deux confidences qui provenaient de personnes étrangères les unes aux autres. Ces indigènes, qui ne se sont jamais connus et n'ont par conséquent pas pu subir l'influence l'un de l'autre, m'ont fourni des renseignements absolument identiques. Ils m'ont affirmé que les navires anglais faisaient souvent escale à Tobruk, que leurs matelots descendaient à terre pour y faire des exercices militaires et même que parfois ils y déposaient des provisions de charbon.

En 1903, j'ai relaté ces confidences dans mon premier volume et aussitôt la presse et le parlement italiens ont poussé les hauts cris, si bien que le Gouvernement du Quirinal a été obligé de demander des explications à Londres. L'Angleterre a nié. Il est bien difficile de prévoir ce que nous réserve un prochain avenir, dans la réglementation du protectorat italien, mais nous demeurons convaincu que

le Foreing-Office ne renoncera qu'avec dépit à un port de cette valeur stratégique, si voisin de l'Égypte.

Quant à Tripoli, il ne peut être qu'une escale commerciale. La rade actuelle est tout à fait insuffisante puisque, dans les mauvais temps, les bateaux d'Europe n'y peuvent débarquer leurs marchandises et s'en retournent sans que les passagers eux-mêmes aient réussi à descendre à terre. Mais il serait aisé de faire sauter les roches qui encombrent le fond et de construire des digues sur les récifs qui entourent la baie. Plusieurs commissions techniques ont déjà étudié la question et il y a longtemps, dit-on, que les travaux seraient exécutés, sans la torpeur et l'incurie de l'administration ottomane. Je crois plutôt que Constantinople faisait la sourde oreille et opposait la force d'inertie contre des projets qui lui importaient peu et donnaient un regain d'importance au négoce européen. Les Turcs ont évité tout ce qui appelait l'attention sur leur colonie.

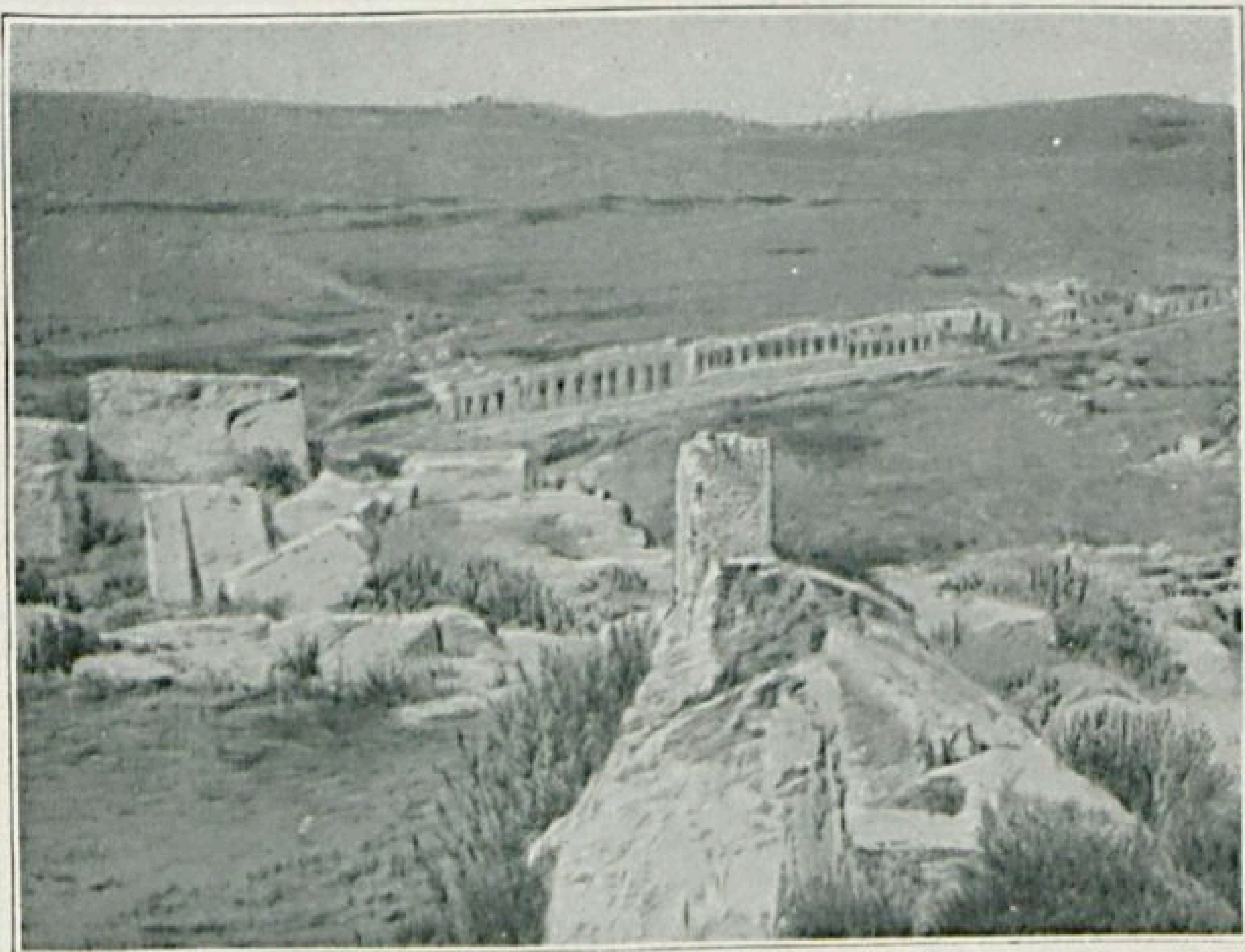
Il est indubitable que Tripoli décuplera d'importance quand les chargements et déchargements s'y effectueront à l'aise et quand le port sera relié par une route avec les Djebels de l'intérieur, à travers la sablonneuse Djeffara. Ce sera un jeu d'enfant pour le nouveau protectorat.

Dans tous nos écrits, nous n'avons cessé de

prophétiser que l'occupation du littoral ne présenterait pas la moindre difficulté pour des envahisseurs. Ces côtes ne sont en effet défendues nulle part, ni par la nature, ni par de sérieuses fortifications. Basses et plates en tous points, elles n'offrent un semblant de résistance qu'à Tripoli où les forts et leur armement suffiraient à peine à lutter contre une flotte du temps de Louis XIV. Le camp militaire, aux portes de la ville, a été maladroitement établi sur la plage, où les obus du large peuvent pleuvoir dès l'apparition des navires ennemis à l'horizon.

Entre Tripoli et la Cyrénaïque, le commerce italien a voulu créer une escale, devant Misrata; les paquebots de la compagnie Florio et Rubattino sont obligés de s'arrêter à deux mille au large. Là, comme sur tout le reste de la côte, il faudra créer un abri de toute pièce, dont le jeu ne vaudra certainement pas la chandelle.

An point de vue agricole, la région maritime ne permet que des espérances fort modestes. Quelques optimistes ignorants, pour avoir entrevu l'oasis qui entoure Tripoli ont exagéré l'importance de ces îlots de verdure, sur le bord de la mer. Je les ai tous visités, depuis Zouara jusqu'à Misrata. Ces jardins constituent, il est vrai, de délicieux abris pour le voyageur qui chemine sous les rayons accablants de la plage. Là, les yeux, reposés par la caresse de



CYRÈNE : VUE GÉNÉRALE DE LA NÉCROPOLE.



CYRÈNE : UNE HYPOGÉE.

l'ombre verte, se promènent avec volupté sur le retroussis des champs d'orge et sur la frondaison des arbres fruitiers, recouverts à leur tour par les parasols élégants des palmiers. Dans cette ombre moite s'agitent les silhouettes des femmes, drapées comme des madones en leurs longs voiles bleus; elles se penchent sur les rigoles pour recueillir dans les urnes de grès l'eau qui monte des norias et rien n'est plus gracieux que de voir emporter sur leurs épaules les récipients ternis par la buée de fraîcheur. Ces apparitions charment encore davantage lorsque l'une d'elles néglige de cacher son visage, où la noirceur luisante des yeux contraste avec l'éclatante blancheur des dents.

A l'abri du soleil, les plantes et les arbrisseaux se revêtent d'une couleur si verte qu'on la croirait factice. C'est par centaines que les puits déversent, dans les damiers d'herbes potagères, l'eau souterraine que montent les outres de peau. Le travail incessant y produit l'abondance et groupe quelques familles arabes en noyaux sédentaires. Zouara, Adjila, Zavia, Zenzour, Menchya, Tadjourah, Zlitten, Misrata, sont les plus belles oasis que j'aie jamais vues. Mais leur superficie totale ne couvre pas la millième partie du littoral. Si fertiles qu'elles soient, elles ne peuvent produire que pour leur faible population.

En arrière du rivage, les plaines de la Djeffara,

qui s'étendent au sud jusqu'à la base du grand plateau, sont plus arides encore. E la preuve que la Djeffara n'est pas susceptible de produire grand'-chose, c'est qu'on n'y trouve aucune trace de l'exploitation romaine, si intense partout où il y avait la possibilité de réussir.

Nous avons expliqué que le grand plateau intérieur se dresse à pic sur cette Djeffara et que sa falaise verticale est souvent échancrée par de profonds ravins qui déversent des filets d'eau dans le sable de la plaine. Vite bues par l'aridité des terres basses, ces eaux ont donné naissance à une ligne d'oasis, au pied de la gigantesque muraille, mais ce sont encore là des bouquets sporadiques, fort éloignés les uns des autres et beaucoup moins verdoyants que ceux de la mer. Il n'y croît guère que des palmiers, espacés sur le sable très blanc.

Les échancrures du haut plateau constituent une série de ravins profonds, étroits, longs à peine de 4 à 5 kilomètres, mais toujours alimentés d'eau. Paresseux à l'excès, l'Arabe n'aurait jamais réussi à irriguer les flancs de ces ravins et à en maintenir les pincées de terre par des murs de soutènement. Mais le Berbère, qui les habite exclusivement, y fait merveille. Gariana, Nalout, Djado, Yffren sont en effet restés le refuge d'une population autochtone, de race pure, dont on ne retrouve plus les tribus qu'à Rhadamès et dans l'île de Djerba. Ce sont les

proches parents de nos Kabyles d'Algérie et de nos M'zabites.

Durant sept siècles ces « montagnards » se sont retranchés dans ces repaires pour repousser victorieusement l'envahisseur, dont le flot se brisait contre la grande falaise. Lorsque les vallées ont cessé de répercuter les coups de feu des guérillas arabes, les partisans ont résisté avec plus d'opiniâtreté encore à l'invasion pacifique et jamais aucun mariage n'a rapproché les deux races. Sans doute la foi de l'Islam est parvenue à monter jusqu'à ces farouches solitaires, mais si péniblement qu'on y retrouve une foule de traditions primitives. D'abord païens, puis chrétiens, les Berbères sont devenus musulmans à leur manière, aussi fidèles à leur secte particulière qu'hostiles à l'Islam officiel. Ils obéissent à un pontife mystérieux dont la résidence est dans l'Oman. Austères, travailleurs, ils excellent à la culture, mais farouches et méfiants, ils regardaient déjà les Turcs d'un fort mauvais œil. Ils ne feront pas vite bon ménage avec les Roumis qu'ils exècrent.

Bien plus faciles à capter, les Arabes des basses terres ne vaudront guère mieux pour les colons italiens, parce qu'ils sont réfractaires à tout effort. Ils végètent dans une affreuse misère qui les laisse indifférents. Comme clients, ils préfèrent les marchandises et les denrées européennes les plus mé-

diocres. Ils achèteront deux burnous très mauvais plutôt qu'un seul de bonne qualité. On ne parvient à leur vendre que les pâtes les plus grossières. Comme les lazzaroni de Naples, ils se refuseront à tout travail s'ils ont leur repas assuré pour le lendemain.

Dans la Djeffara, ainsi que dans certaines oasis, comme à Zlitten, les Arabes sont sournois, vindicatifs, ennemis même de leurs voisins. Ceux qui vivent en nomades se transforment en pillards dès qu'une occasion se présente. Du côté de la Tunisie et sur le golfe des Syrtes, il est très dangereux de s'aventurer sans une forte escorte.

Sur une zone très étroite qui borde le haut plateau à 300 mètres au-dessus de la plaine, l'état actuel des plantations d'oliviers, de figuiers et d'orge autorise les meilleures prophéties pour l'avenir. C'était la région du *limes tripolitanus*, si intelligemment exploité par les Romains, alors qu'ils faisaient bon ménage avec leurs coreligionnaires païens, les Libyens. Mais, au sud, le reste de cet immense plateau pierreux n'a jamais été — et ne sera jamais — cultivable que dans le fond des ouadis qui le creusent. On chemine à perte de vue sans rencontrer un être humain, sans apercevoir un lopin de terre.

Nous avons vu également que, dans la partie orientale, le district d'Orfella possède en grand



UN CHEIK ET SON FILS.



BERBÈRES DE DJALO (GRANDE OASIS).

nombre des plantations indigènes, succédant aux établissements agricoles, bien supérieurs, des colons romains. L'Italie trouvera là, ainsi que dans le Tarhouna, un théâtre propice à sa colonisation.

Bref, la bordure de tout le haut plateau, ses cañons de l'intérieur et le district oriental du vilayet, avec l'îlot de la Cyrénaïque, voilà à quoi nous semble se borner l'avenir agricole du nouveau protectorat.

Reste la question commerciale, c'est-à-dire le débouché des caravanes du Soudan sur la Méditerranée. Tripoli, au bord d'une profonde échancrure du littoral africain, a toujours été le port de ces convoyeurs transsahariens, parce que la route est écourtée de 400 kilomètres. Actuellement les caravanes sont infiniment moins nombreuses que par le passé et le chiffre des importations, sensiblement égal à celui des exportations, ne dépasse guère 2 millions de francs par année. La cause de cette médiocrité est dans l'état de misère où les razzias des marchands d'esclaves ont mis le Soudan depuis cent ans. L'aventurier Rabat, en particulier, a porté un coup terrible aux populations du Darfour, du Kordofan, du Ouadaï. L'insécurité des routes, à travers le Sahara, où les Touareg se tenaient à l'affût des caravanes pour les piller, a fait le reste. Mais l'occupation des territoires soudanais par les Français et les Anglais ne tardera pas à donner aux

indigènes le moyen de fournir les produits lucratifs tels que les peaux tannées, l'ivoire, la plume d'autruche. Et les postes échelonnés depuis le Tchad jusqu'au Sud tunisien permettront bientôt aux caravaniers de colporter sans risques leurs chargements. On ne se hasarde donc pas trop en prévoyant que Tripoli va accroître assez considérablement son importance commerciale.

Les Italiens trouveront, chez les chefs caravaniers, des intermédiaires habitués aux rapports avec les Européens et d'un tout autre esprit que leurs compatriotes sédentaires ou nomades. Ces entrepreneurs de longs voyages se distinguent par des qualités indispensables à leur métier. Intelligents et courageux, ils savent user, selon les cas, de diplomatie ou d'énergie avec les Touareg. J'ai cité plusieurs cas qui démontrent leur parfaite probité et leur entière fidélité, avec tous ceux qui leur confient la marchandise.

Actuellement, ils emploient six mois pour franchir la distance entre Tripoli et le Tchad parce que les territoires intermédiaires, très appauvris et plongés dans un état anarchique, ne peuvent fournir à volonté les milliers de chameaux nécessaires. Les colporteurs doivent attendre parfois des mois entiers que les animaux aient été réunis en nombre suffisant à Rhat, au Fezzan, dans l'Aïr ou à Bilma.

Ce ne sont pas en effet les mêmes chameaux qui portent les colis depuis la mer jusqu'au Soudan. Les bêtes habituées au plateau tripolitain ne supporteraient pas le climat du Fezzanais et celles du Sahara ne résisteraient pas dans les contrées plus méridionales. L'endurance de ces quadrupèdes mous et paresseux est une légende, une croyance erronée qu'on s'explique difficilement. On les emploie, faute de mieux, mais ils souffrent comme tout autre des privations et dépérissent rapidement dans les longs trajets, ou quand leurs charges excèdent 150 kilogrammes.

Avec une route purgée de ses pillards séculaires et échelonnée d'oasis pacifiées, la durée des trajets sera écourtée de plus de moitié. Le placement des produits européens à travers le Soudan et l'acquisition des marchandises indigènes ne seront pas non plus aussi longs qu'aujourd'hui, où il faut compter trois ans entre le départ de Tripoli et le retour de chaque chef caravanier.

Ainsi, les Italiens seront dans d'excellentes conditions pour leur commerce. Nos futurs voisins ne perdront donc pas leur temps après avoir occupé la Tripolitaine, et cela au grand avantage de la civilisation. Mais leurs succès commerciaux ne seront-ils pas au détriment de nos intérêts?

Ces denrées, ces étoffes, qu'ils importeront dans le Sud, ces produits qu'ils en extraieront, à qui les

vendront-ils, les achèteront-ils? Leur clientèle sera nos propres administrés du Ouadaï. Ce seront les marchandises italiennes qui se répandront chez nous, tandis que les produits de nos nègres enrichiront nos voisins. Dès lors, un devoir s'impose à la France, celui de faire une concurrence loyale, mais active, au trafic italien.

Il est même urgent d'accomplir ce devoir, car lorsque les caravaniers auront repris l'habitude de Tripoli, dans des conditions tout à fait favorables, il ne sera plus facile de les attirer chez nous. Or, nous avons un port en Tunisie, qui a exactement les mêmes avantages que Tripoli sous le rapport de la distance et des pistes. Gabès peut être relié au Soudan par des routes exactement semblables à celles de la Tripolitaine, qui se *dérouleront entièrement sur territoire français*, par l'Aïr et Dehibat. Seulement Gabès n'est pas un port naturel et on n'y a encore construit qu'une insignifiante petite digue. Il faudrait là une rade artificielle qui exigerait une dépense sérieuse mais utile au premier degré.

Si nous savons en profiter nous aurons la partie belle. Les chefs caravaniers nous ont en grande estime parce que nos postes avancés du Tchad les protègent, les escortent, sans prélever les lourdes impositions qu'on exige d'eux sur les territoires anglais. Secondés par le Gouvernement, nos indus-

triels et nos commerçants pourront réaliser des bénéfices considérables par le débouché de Gabès, tandis que livrés à leurs seules forces ils ne réussiraient à rien. Il faut souhaiter de tout cœur que nos dirigeants, trop absorbés par la politique intérieure, portent leur attention sur les changements qui vont s'opérer à la suite des événements auxquels nous assistons et qui peuvent nous devenir fort préjudiciables, ou très avantageux, selon que nous aurons su nous y prendre.

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Italie débarque ses troupes sur le littoral de la colonie turque. Elle a nettement déclaré l'intention très ferme d'occuper le vilayet définitivement. Comment se fera cette occupation? Il est toujours osé de prédire ce qui va se passer entre deux belligérants, tant la diplomatie de nos jours réserve de choses inattendues. Mais il y a tout lieu de croire que l'occupation de l'intérieur ne se fera pas sans coup férir, comme celle du littoral.

Les Turcs attachent une grosse importance à la Tripolitaine parce qu'elle est le seul accès qui leur reste pour maintenir leur hégémonie religieuse sur le monde musulman de l'Afrique. Or, on sait que cette hégémonie religieuse de Constantinople remplace l'influence politique et crée des liens beaucoup plus solides. Les Arabes africains, quand ils ont à débattre la moindre affaire avec les infidèles, reven-

diquent orgueilleusement la tutelle du Père des Croyants, alors même qu'ils n'aiment pas ses soldats.

Et ces troupes ottomanes elles-mêmes sont-elles tant à dédaigner qu'on puisse espérer faire de cette conquête une simple promenade militaire? Sans doute la garnison ottomane d'Afrique n'est pas la mieux équipée et la mieux armée des troupes du sultan. Nous avons raconté ailleurs dans quel état de délabrement on l'a laissée : uniformes rapiécés, fusils en triste état, instruction insuffisante, sans parler des soldes qui sont payées avec beaucoup de retards, ce qui oblige les soldats à des razzias ou à des mutineries. D'autre part le Gouvernement de Constantinople a toujours considéré la Tripolitaine comme un lieu de déportation où il envoyait ses fonctionnaires et ses militaires en disgrâce, de sorte que les régiments y sont composés d'un certain nombre de soldats d'une origine imparfaite.

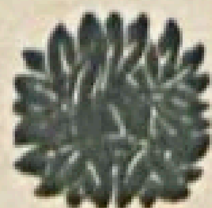
Mais, bons ou mauvais, les militaires turcs sont très braves et merveilleux dans la défensive. Fanatisés par leurs croyances, ils se font tuer sans reculer d'une semelle, dès qu'on leur en donne l'ordre. Mourir en combattant les infidèles est pour eux la fin la plus enviable. On sait que pendant la guerre russo-turque on ne publiait pas la liste des morts au champ d'honneur en défendant leur patrie, mais

celle des élus que Mahomet avait appelés dans son paradis.

En rase campagne la garnison de Tripoli ne saurait résister aux Italiens, beaucoup mieux armés et beaucoup mieux disciplinés, surtout si l'armée d'occupation se monte à 40 000 hommes, comme le bruit en court. Je ne crois pas qu'actuellement les défenseurs pourraient opposer plus d'une douzaine de mille Turcs et 4 000 à 5 000 cavaliers indigènes qu'a formés un commandant prussien. Mais dans les Djebels la résistance est grandement facilitée par la nature du terrain. Postés dans le dédale des ravins tortueux et profonds, sur les cimes isolées et les éperons hardis, Osmanlis, Arabes et Berbères pourront s'unir en des efforts qui coûteront beaucoup de sang à l'assaillant. Je me souviens de certaines forteresses qui me faisaient songer à des résistances très longues et très meurtrières. Et même si la Turquie consentait à livrer sa colonie, nul ne peut affirmer que les farouches Berbères s'inclineront devant une simple prise de possession. Il ne faut pas oublier que le fanatisme musulman, constamment excité par les sectes des Senoussi et autres, fermente dans ces régions, bien plus encore qu'au Maroc.

Dans l'état actuel des choses notre pensée est celle-ci : l'occupation intégrale du pays et sa mise en valeur demanderont plus de temps, de pru-

dence et d'habileté qu'on n'a l'air de le supposer. Quoi qu'il en soit, nous devons fermer ce livre par un souhait cordial à la nation sœur dont les intérêts servent si bien dans ce cas la cause de la civilisation.



APPENDICE

OBSERVATIONS GÉOLOGIQUES

Par M. Vélain, professeur à la Sorbonne.

Les recherches géologiques de la mission, consistant non seulement en une récolte d'échantillons de roches (faite sur demande et dans le but d'enrichir la collection du Muséum), mais dans le relevé de coupes, avec photographies à l'appui, sur des points convenablement choisis aussi bien de la grande falaise tripolitaine (*Djebel Nefoussa*) que dans l'intérieur du grand plateau désertique dont elle trace si vigoureusement la limite dans le Nord, ont cet intérêt de venir fournir sur la composition, jusqu'alors inconnue de cette plate-forme, une première série d'indications capables de diriger les études de détail futures.

Ce plateau marque le brusque relèvement vers le Nord, en face de Tripoli, d'une immense plate-forme crétacée dont sa prolongation en sens inverse, c'est-à-dire vers le Sud, forme le fond du désert libyque. On le savait essentiellement constitué par une puissante formation gréseuse, notamment dans le Sud où ces grès dits de Nubie parviennent à stériliser la grande Hamada el Homra ; or dans le Nord, d'après les observations de la mission, cette condition se trouve réalisée par des calcaires.

Les coupes relevées, aussi bien dans les échan-

crures de la grande falaise tripolitaine que sur les parois des gorges profondes qui entament le plateau vers l'Est, en face de la Grande-Syrte, ont en effet révélé la présence, dans cette direction, d'un grand développement de formations de cette nature qui, d'après leur composition ainsi que leur situation, semblent devoir être considérées comme un facies latéral des grès nubiens.

En voici du reste la description, accompagnée de la détermination des échantillons recueillis, faite par M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum.

DESCRIPTION DES COUPES RELEVÉES EN TRIPOLITAINE, PAR M. DE MATHUISIEULX.

(AVEC DÉTERMINATION DES ROCHES QUI S'Y RAPPORTENT, PAR M. STANISLAS MEUNIER.)

Coupe de la grande falaise tripolitaine, à Djado (Fossato), dans le ravin du ouadi Djinaoun.

(Voir la carte ci-contre.)

D'après les documents recueillis par M. de Mathuisieulx, la grande falaise du Djebel tripolitain, après s'être présentée à la base, près de Djabo, flanquée d'un cône d'éboulis (1), apparait au-dessus de ce talus fait d'un cailloutis calcaire mélangé de parties sableuses, constitué par une épaisse série d'assises sédimentaires dolomitisées ou calcaires et régulièrement superposées dans l'ordre suivant :


MISSION DE MATHUISIEULX
TRIPOLITAINE
proprement dite
Carte indiquant l'emplacement des coupes relevées ainsi que les divers affleurements de roches explorés par la Mission, 1903
0 50 KILOM. 100 150
MÉDITERRANÉE
TUNISIE
DJEFFARA
Zouara
Tripoli
O. Ramez
Khoms
Leptis Magna
Zlitten
Misrata
Tarhouna
Gariana
Cynips
Coupe de la falaise tripolitaine à Djado
Djeda
Baddou
Kabao
Yffren
Djado
Naiout
DJEBEL NEFOUSA
Orfella
O. Merdoum
Affleur.ts
Coupe des parois du Merdoum
Mizda
O. Soffedjin
Affleurements
O. Mimoun
Affleurements
Coupe des parois du O. Akrima
O. Akrima
O. Nefed
O. Zemzem
O. Ghirza
vers Sokna
Bondjem
vers Ghadamès
33
32
31
10
11
13
14

2. Calcaire argilo-sableux d'un jaune clair bariolé de veines blanchâtres	10 m.
3. Argile ferrugineuse durcie d'un rouge ocreux, avec séparations sphéroïdales de calcaire cristallin	8
4. Calcaire argileux très ferrugineux, légèrement sableux, à texture grossière	7
5. Alternance de petits lits marno-calcaires jaunâtres ou rosés	2
6. Calcaires compacts (en grande partie masqués par des éboulis provenant des roches du dessus)	88
7 et 8. Calcaires dolomitiques (fournissant la majeure partie des éléments magnésiens dans l'éboulis précité).	6
9. Calcaire compact d'aspect spathique	3
10. Calcaire à grain fin de coloration claire et disposé en bancs minces à surfaces mamelonnées (très ébouleux, si bien que l'affleurement de cette assise est de nouveau couvert d'éboulis).	81
11. Calcaire blanchâtre, finement sableux et terminé par un petit banc ocreux (*facies d'altération*).	35
12. Calcaire tendre, très blanc, prenant au sommet de la falaise un aspect crayeux	15

En raison de la superposition de cette zone de calcaires blancs crayeux, sur une assise très différenciée et dont le sommet durci présente des traces d'oxydation manifestes, il est vraisemblable d'admettre qu'une interruption dans la sédimentation s'est introduite entre ces deux dépôts; interruption pendant laquelle l'assise de base exposée à l'air y aurait été soumise aux phénomènes de rubéfaction superficielle habituels.

Ce serait l'indice en ce point d'une lacune stratigraphique; mais l'absence de toute trace de corps organisé fossile dans les couches en question ne permet pas d'en fournir la preuve.

Les coupes suivantes relevées plus au sud, sur les flancs des profondes gorges que se sont entaillées, dans la masse même du plateau, les ouadi *Akrima* et *Merdoum* offrent ensuite l'intérêt de montrer les différences qui s'introduisent dans la composition de cette plate-forme près de sa terminaison orientale, en face de la Grande-Syrte.

Ses assises restent encore horizontales, mais elles sont faites de roches calcaires très différentes de celles observées dans la falaise du Nefoussa.

Comme couverture apparaissent aussi, à titre d'élément nouveau, des nappes de lave vraisemblablement issues de cônes volcaniques dont l'existence a, depuis longtemps, été signalée dans cette région.

Coupe des versants abrupts du couloir formé par le ouadi Merdoum à Orfella.

Ainsi se présentent à Orfella les gorges de l'ouadi Merdoum. Au sommet, une nappe de lave noire, épaisse de 17 mètres, et de nature andésitique, avec vacuoles remplies de calcite ou de zéolithes diverses (nº 6), s'y montre superposée à une puissante formation de calcaires disposés par bancs épais, horizontaux, dans l'ordre suivant :

5. **Calcaire noirâtre d'une grande finesse de grains à cassure esquilleuse, et se présentant, au microscope, chargé de foraminifères, tandis qu'une analyse chimique l'indique comme renfermant une forte proportion d'argile très noire** . . . . 7 m.

4. Calcaires blancs ou roses . . . . 8 m.
3. Calcaire blanc à silex noduleux. 3
2. Calcaire cristallin rubanné d'apparence concrétionnée. 5
1. Calcaire cristallin finement saccharoïde. . . 10

Coupe des parois abruptes de la gorge du ouadi Akrima à son confluent avec le ouadi Soff-ed-Djinn.

La coupe relevée au point même où l'ouadi Akrima vient déboucher dans l'ouadi Soff-ed-Djinn offre, dans une nouvelle série d'assises calcaires, n'ayant de commun avec les précédentes que leur allure restée toujours tranquille, c'est-à-dire horizontale, la succession suivante :

1. Calcaire jaunâtre avec traces visibles de polypiers indiquant bien sa nature coralligène . 12
2. Calcaire caverneux offrant l'aspect d'une casgneule cristalline 3
3 et 4. Calcaires tendres, très hétérogènes . . . 25
Uniformément blancs et friables à la base sur une épaisseur d'une dizaine de mètres (n° 3), ils deviennent ensuite jaunâtres ou rougeâtres, géodiques par places, terreux dans d'autres, sans rien gagner en cohérence (n° 4).
5. Couches terminales compactes de calcaires dolomitiques 20

Les collections de M. de Mathuisieulx renferment aussi un grand nombre d'échantillons recueillis à la surface du sol sur divers points de son itinéraire et annonçant, les uns par leur nature calcaire, dolomitique ou siliceuse (calcaires à silex blonds ou noirs) identique à celle des roches mises à jour par les profondes entailles des ouadi, combien est grande l'extension prise dans les plateaux de la

Tripolitaine par ces formations ; les autres, certaines particularités qui ne manquent pas d'intérêt.

Du nombre se présentent, sous le nom de *pierre de Cheikchouk*, une argile blanche compacte calcarifère, employée pour le blanchiment des constructions, et surtout les fragments d'albâtre gypseux recueillis dans le fond d'une des échancrures (*ouadi Kikla*) de la grande falaise de Djebel Nefoussa.

COMPOSITION, TRAJET ET OPÉRATION D'UNE CARAVANE

CARAVANE DU CHEF MOKTAR BEN ZEGLAM

(ARABE DE TRIPOLI)

Partie de Tripoli, en décembre 1899, par Rhat et l'Aïr pour Zinder et Kano. Revenue à Tripoli, en janvier 1903, par le même chemin.

ALLER

De Tripoli à Rhat.	50 jours
Rhat (arrêt).	30
De Rhat à l'Aïr	45
Aïr (arrêt pour de nouveaux chameaux).	270
De l'Aïr à Zinder	20
Zinder (arrêt)	4
De Zinder à Kano	7
Kano (séjour)	730

Dans l'Aïr, la caravane a été attaquée par les Touareg, mais elle s'est défendue victorieusement, grâce aux 40 fusils Martini dont elle était armée. Elle a perdu dix chameaux, mais pas un seul homme,

tandis que les Touareg ont eu un bon nombre de tués.

L'arrêt dans cette région a été motivé par l'impossibilité de trouver de nouveaux chameaux, les anciens devant revenir sur leurs pas, selon les traités passés avec les chameliers tripolitains.

A Zinder, la caravane s'est arrêtée pour vendre aux troupes françaises des mouchoirs et du sucre. Chaque chameau a été taxé 3 francs par le sultan de Zinder.

Depuis Rhat, cette caravane n'était plus seule. En ce point d'abord, elle avait été ralliée par quinze autres caravanes tripolitaines se dirigeant des divers passages du Djebel Nefoussa vers la même destination. Dix autres caravanes se sont jointes encore dans l'Aïr, portant ainsi le chiffre total des chameaux à 30 000 (?). Les caravanes se concentrant des diverses régions de l'Aïr sont beaucoup plus considérables que les autres parce qu'elles portent une grande quantité de sel saharien au Soudan.

Les marchandises européennes exportées au Soudan par la caravane de Moktar ben Zeglam étaient les suivantes, réparties sur 40 chameaux, chargés de 175 kilogrammes :

Soie de Lyon (2 000 kilog.), soie rouge, surtout; un peu de soie verte, achetée à Tripoli 80 francs les 50 kilogrammes, revendue 220 francs;

Pains de sucre de Marseille (3 000 kilog.); achetés 22 francs les 50 kilogrammes, revendus 66 francs;

Papier jaune d'emballage (de Marseille, Trieste et Italie) (200 rames); acheté 4 fr. 50 la rame, revendu 9 francs;

Cotonnades anglaises, de 24 à 30 yards (600 pièces),

achetées 0 fr. 15 à 0 fr. 25 le yard, revendues de 8 à 16 francs la pièce;

Mouchoirs de toutes couleurs, en coton anglais (200 douzaines), achetés 1 fr. 50 la douzaine, revendus 4 fr. 40;

Indiennes de toutes couleurs, anglaises (40 pièces de 15 à 20 yards), achetées de 0 fr. 10 à 0 fr. 20 le yard, revendues de 6 à 12 francs la pièce;

Droguerie : curcuma (drogue jaune servant de piment); essences. Clous de girofle, fleurs de myrtes, poivre; thé; acheté 3 à 4 francs l'*oc* (1 kil. 250 gr.); revendu 4 à 5 francs le rotolo (500 gr.); un peu de café;

Enfin des draps d'Autriche, rouges, bleus, verts, jaunes, pour confection des burnous (100 burnous); acheté 12 francs le burnous, revendu de 20 à 30 francs;

Très peu de verroterie (petites glaces).

Prix total des achats à Tripoli : 33 200 francs.

RETOUR

La caravane s'est reformée à Kano avec 20 chameaux qui arrivaient récemment du Nord avec de nouvelles caravanes.

De Kano à Zinder	8 jours
Zinder (arrêt).	30
De Zinder à Damergou	5
Damergou (arrêt).	8
De Damergou à Gameron	1
De Gamerou à Frak.	1
Frak (arrêt)	3
De Frak à Erjek	1
De Erjek à El Gaouen.	4

De El Gaouen à Tourayet	1 jours
De Tourayet à Lara.	3
Lara (arrêt)	1
De Lara à Blad Ajmoura	5
Ajmoura (arrêt).	20
De Ajmoura à Nazoua.	5
Nazoua (arrêt)	1
De Nazoua à Tadent.	6
Tadent (arrêt)	2
De Tadent à Chiguéri.	5
Chiguéri (arrêt).	2
De Chiguéri à Ghanet.	5
Ghanet (arrêt)	2
De Ghanet à Assakoua	3
Assakoua (arrêt)	1
De Assakoua à Rhat	4
Rhat (arrêt)	60
De Rhat à Tzénoff	1
De Tzénoff à Touella	2
De Touella à Aouénat.	1
De Aouénat-Sud à El-Hessi	12
El-Hessi (arrêt)	1
De El-Hessi à Aouénat-Nord.	1
De Aouénat-Nord à Tabounia	8
De Tabounia à Togba.	1
De Togba à Mizda	5
Mizda (arrêt).	1
De Mizda à Zareth	3
De Zareth à Rabta	1
De Rabta à Azazia	2
De Azazia à Zenzour (Tripoli).	1

La caravane a donc employé dix mois à franchir l'espace entre Kano et Tripoli. Dans d'autres circonstances, où il n'était pas encombré, le même chef de ce convoi n'a mis que 19 jours de Kano à l'Aïr, 40 jours de l'Aïr à Rhat, et 40 jours de Rhat à

Tripoli, c'est-à-dire qu'il est allé trois fois plus vite.

Voici quelques remarques sur certains des points précités.

Zinder. La caravane s'est augmentée en ce point de onze autres groupes tripolitains et dix groupes rhadamésiens, à peu près semblables, qui se réunissaient en forte bande pour assurer leur sécurité. Une escorte de troupes françaises (de Zinder), composée d'une compagnie de tirailleurs sénégalais et de tous ses officiers, a escorté ces chameaux jusqu'à la frontière de l'Aïr, c'est-à-dire jusqu'à Tourayet. De là, les caravanes ont pu se tirer d'affaire avec 60 fusils, dont 10 à cartouches.

Frak. En ce point, attaque nocturne des Touareg; sans conséquences. C'est à Frak qu'une grande caravane tripolitaine a été entièrement massacrée, il y a deux ans.

Erjek. De Erjek à El Gaouen, on traverse un désert aride, sans le moindre puits.

Tourayet. De Tourayet, plusieurs routes, ou postes, divergent dans l'Aïr, sur Bagzom, sur Yemfesset et sur l'oasis de Ghassar.

Lara. Nombreuses oasis.

Ajmoura. Oasis fertile.

Ghanet. Officiellement, poste turc. Mais pas de garnison. Les autorités sont Touareg.

Rhat. L'arrêt a eu lieu pour y vendre quelques-uns des produits rapportés du Soudan. Garnison turque.

Touella. Ce n'est qu'un puits.

Aouénat-Sud. Embranchement sur le Fezzan. De Aouénat à El-Hessi, c'est un désert affreux.

Aouénat-Nord. De ce point à Tabounia, nouveau

désert. Huit jours sans eau. C'est la partie la plus difficile de la route.

Rabta. C'est un léger détour vers l'Ouest, pour éviter la descente pénible et dangereuse de Gariana.

Les marchandises rapportées du Soudan ont été :

Plumes d'autruche (1 100 kilog.). La qualité inférieure, achetée 30 francs le kilogramme, a été revendue 40 francs, c'est-à-dire au prix très faible du moment. La qualité supérieure, achetée de 120 à 150 francs le kilogramme, a été revendue 400 francs le kilogramme. Les prix de vente au Soudan varient suivant les prix d'achat à Tripoli.

Peaux tannées de chèvres, pour New-York. Rouges et jaunes. Marchandise bien plus avantageuse que la plume, qui d'ailleurs diminue rapidement ; cette marchandise occupera bientôt exclusivement les caravaniers, au retour. Moktar en a rapporté 600 charges, formant un total de 7 200 kilogrammes. Les peaux, achetées de 4 à 5 francs la demi-douzaine, ont été revendues 5 fr. 50 le kilogramme. (Échantillons qui méritent d'être proposés en France.)

Ivoire. Il y en a très peu en ce moment parce que les Anglais ont entrepris de l'exporter par le Niger. Ces mêmes Anglais n'accaparent pas les plumes parce qu'ils leur préfèrent celles du Cap ; ni les peaux, parce qu'ils en trouvent dans leurs territoires du Niger. L'ivoire s'achète actuellement 500 francs les 50 kilogrammes (qualité supérieure) et se revend de 600 à 800 francs à Tripoli. Tout cet ivoire va en Angleterre. (En décembre 1902, un négociant français de Tripoli, M. Vadala, a fait une

première importation à Paris de l'ivoire du Ouadaï, par Benghazi, et elle a fort bien réussi.)

Quant au coton, qui abonde dans toute cette région du Soudan, on ne peut songer à l'exporter, parce que le transit reviendrait trop cher.

L'avis de tous les caravaniers est que le trafic transsaharien est susceptible de beaucoup augmenter, si les routes deviennent sûres et ils affirment que la France pourrait imposer cette sécurité à bon compte, en créant quelques postes, surtout entre l'Aïr et Rhat. Ces caravaniers croient savoir que les Français de Zinder vont fonder trois postes (de 100 hommes) à Agadès, Odres (?) et Ghassar.

L'autre route transsaharienne, celle qui aboutit au Bornou par le Kanem, n'est pas plus sûre. Les caravaniers voudraient y voir des postes militaires à Mechrou, à Ouar, à Lahmar, à Zaya et à Yougba, qui sont des points éloignés de 3 jours les uns des autres.

Les étapes de cette route du Bornou sont, en partant de Tripoli :

Ghariana, Ticha, Ras-Zaben, Zemzem (près Ghirza), Tidjmel, Bey, Methel, Ghenaria, Chiali, Sabaa, Ghedoua, Dlem, Morzouck (Fezzan). — De Tripoli au Fezzan : 25 à 26 jours.

El-En, El Gleb, El Mafen, Mastouta, Edeker, Gatroun, Bahi, Madrousa, Djeri, Mekrou. — De En à Mekrou : 10 jours.

Yougba, Anai, Ghassar, Blad Sultan, Blad Manayadam, Derkou, Kenamma Bilma. — De Mekrou à Bilma : 18 jours.

El Zaou, Debla, Agdem, Bikachiafari, Touat, Bir-El-Mam, Eghighem, Barou, Yaou. — De Bilma à Bornou : 30 jours.

GÉOGRAPHIE

Extrait du rapport de M. M. de Mathuisieulx.

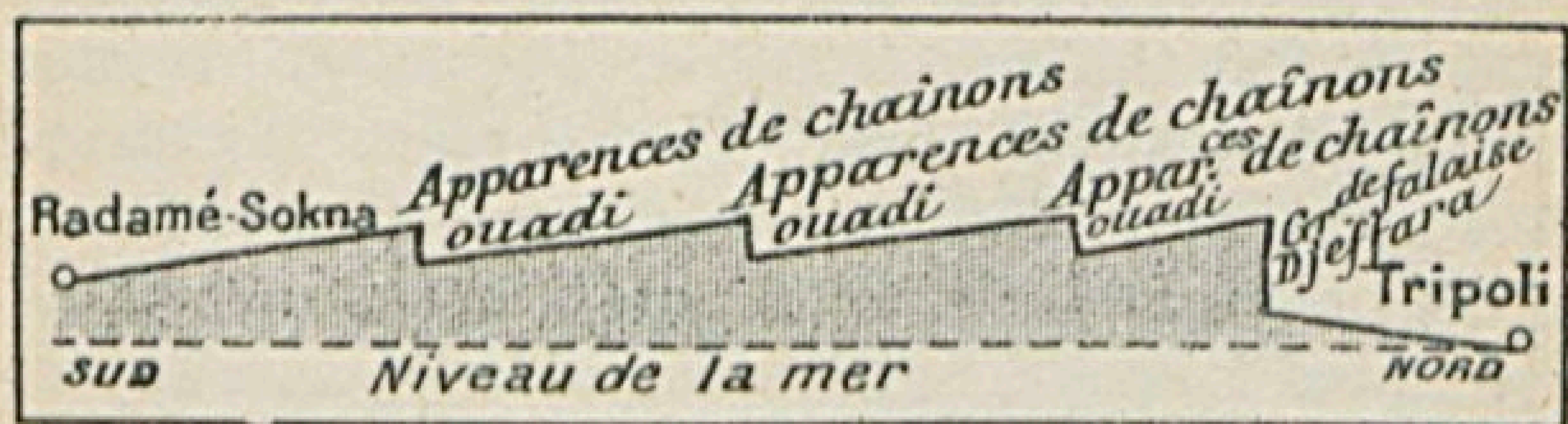
(MISSION 1903.)

Les résultats des recherches géographiques, pendant la mission en Tripolitaine, sont, je crois, les plus importants, après l'archéologie.

Tous les géographes savent que, pour cette partie de l'Afrique, on ne possédait jusqu'ici que des notions de détail, trop rares et trop sporadiques. Quelques-uns de ceux qui ont essayé de reconstituer l'ensemble de la région ont émis des hypothèses erronées. Ils ont été induits en erreur par les voyageurs, dont certains se sont fait une idée fausse de la structure générale du vilayet, c'est-à-dire de l'espace compris entre le littoral, l'Erg et la Hamada. Ce n'est pas la faute de ces voyageurs, qui tous ont laissé des noms retentissants dans l'histoire des explorations (Barth, Nachtigal, Rolhfs, etc.), ce n'est pas leur faute s'ils se sont fait une idée si inexacte des mouvements du sol. Tout autre qu'eux aurait commis les mêmes errements. Cela tient à ce que les grandes lignes directrices de la tectonique de la Tripolitaine sont toutes dans le sens des latitudes, parallèlement au littoral, ce qu'on ne peut constater qu'en parcourant le vilayet de l'Est à l'Ouest, ou inversement. Or les explorateurs qui m'ont devancé ont tous traversé la Tripolitaine du Nord au Sud (ou dans le sens inverse), très rapidement, avec la préoccupation de découvertes beaucoup plus loin-

taines. Ils se sont ainsi heurtés à des saillies qu'ils ont prises pour des montagnes, alors qu'il n'y a pas une seule montagne dans la Tripolitaine proprement dite.

Ce qu'ils prenaient pour telles ne sont que des falaises ininterrompues, courant parallèlement au littoral, depuis la frontière tunisienne jusqu'à la Grande-Syrte. Et ces falaises sont les tranches verticales d'un plateau très uni qui fait de ce vilayet une des contrées les plus simples sous le rapport orographique. La Tripolitaine n'est qu'un plateau uniforme, dominant le palier maritime de la Djeffara par une falaise abrupte. Les chaînons que l'on croit apercevoir dans l'intérieur de ce plateau ne sont aussi que d'autres falaises, parallèles à la première, qui obligent les ouadis transversaux (Soff-ed-Djinn, Zemzem, etc.) à ne pas descendre l'insensible pente vers le Sud et à donner la préférence à une autre pente encore plus insensible, celle qui incline le plateau vers l'Est. Vers le Sud, derrière chacune des falaises, les hautes terres reprennent leur uniformité plane, de sorte qu'une coupe Nord-Sud donnerait à peu près le profil en dents de scie suivant :



Comme je l'ai dit plus haut, pour constater ces faits, il était nécessaire de parcourir le vilayet dans le sens des latitudes, et c'est précisément la chance

que j'ai eue de pouvoir le faire qui m'a rendu plus heureux que des devanciers plus compétents.

Ce rapport comprend quatre paragraphes :

1° Le littoral et ses oasis;

2° La plaine désertique et maritime, ou Djeffara;

3° La grande falaise parallèle au littoral et sa zone étroite d'érosion;

4° Le grand plateau tripolitain.

1° LE LITTORAL ET SES OASIS

Le littoral tripolitain, depuis la frontière de Tunisie jusqu'à la Grande-Syrte, se déroule sans échancrure importante, car on ne peut donner ce nom aux très mauvaises rades ouvertes de Tripoli et de Khoms. Une ligne de dunes basses court tout le long du rivage sablonneux, variant sa hauteur entre 10 mètres et 30 mètres, et sa largeur, de 100 mètres à 200 mètres. Derrière cette étroite barrière, le terrain s'abaisse de nouveau, presque au niveau de la mer.

De Zouara (frontière tunisienne) jusqu'à l'oasis d'Abou Adjila, la ligne des dunes sépare la plage d'une série de sebkas desséchées, autrefois salines célèbres. Ces salines sont recouvertes de touffes d'herbes drues entre lesquelles on chemine comme dans les sentiers d'un parc très soigné. Ces sentiers, en effet, sont la partie apparente d'un sol uni comme une glace. Le pays, entièrement désert, a un aspect fort triste.

A partir d'Abou-Adjila, les dunes gardent les mêmes proportions, mais elles commencent à abriter un chapelet d'oasis qui se suivent jusqu'à Tripoli et

même jusqu'à Tadjourha, avec des interruptions plus ou moins grandes.

De Tadjourha à Khoms[1], c'est de nouveau le désert, sans les sebkas. Les dunes s'élargissent considérablement en ondulations de sable mouvant; derrière elles, le sol s'exhausse et produit un peu d'orge. Rien de plus pénible que la route de Tripoli à Khoms dans ces solitudes de sable très blanc où l'on enfonce jusqu'aux genoux.

A Khoms, le littoral prend un tout autre aspect, durant une dizaine de kilomètres. La plage est immédiatement dominée par des collines de 300 mètres : c'est un contrefort du plateau de Tarhouna qui aboutit là. De Khoms à Misrata, les dunes recommencent. En arrière, elles abritent deux immenses oasis, celle de Zlitten et celle de Misrata. Puis, à Misrata, la côte tourne au Sud pour englober l'ancienne lagune du Taorgha, aujourd'hui desséchée. Un étroit cordon de dunes sépare la mer de cette plaine concave.

Ainsi, rien ne rompt la monotonie du tracé de ce littoral si inhospitalier pour la navigation : partout du sable et des bas-fonds qui obligent les navires à passer au large. La seule rade que cette côte dessine nettement, la petite échancrure de Tripoli, n'est qu'un abri insuffisant, d'où les bateaux sont fréquemment obligés de sortir en hiver sans avoir pu débarquer ni passagers, ni marchandises.

La série d'oasis qui s'échelonnent derrière les dunes n'est qu'un étroit et intermittent rideau de verdure entre la mer et les déserts de la Djeffara.

1. Homsk est une forme populaire. L'orthographe correcte est « Khoms » comme me l'a fait remarquer M. Clermont-Ganneau.

Sans doute, la plupart de ces oasis sont belles et prospères, mais leur superficie est tout à fait négligeable, si on la compare à celle des terrains désertiques, en arrière. Les auteurs, les Italiens surtout, qui vantent la prospérité de ces terres basses, ont été induits en erreur par des excursions trop courtes. De ce qu'on leur permettait de voir aux environs immédiats de Tripoli ou de Misrata, ils ont déduit prématurément que toute la Djeffara était fertile. C'est absolument faux : le total des terrains ombragés par des palmiers ou recouverts d'une végétation quelconque ne constitue pas la millième partie des déserts environnants.

Oasis de Zouara. — Palmiers plantés dans le sable blanc, comme des plumeaux dans de la poudre de riz. Ces plantations, entourées d'autres bosquets dont le total abrite à peine un millier de personnes, mesurent environ 3 kilomètres de l'est à l'ouest et 1 kilomètre d'épaisseur. Les Turcs y entretiennent un kaïmakan, à cause de la frontière.

Oasis d'Abou Adjila. — Série de bosquets et de champs d'orge qui s'étendent sur 7 à 8 kilomètres le long du littoral et qui remontent jusqu'à 5 ou 6 kilomètres dans l'intérieur des terres. Siège d'un kaïmakan, à cause d'une certaine importance en céréales.

Oasis de Zavia. — Très verdoyante. Environ 6 kilomètres de diamètre. Palmiers très beaux. Arbres fruitiers. Champs d'orge et de légumes. La population est estimée à 3 000 individus. C'est un des principaux kaïmakanats du vilayet occidental.

Oasis de Djedjaim. Mayat. Sayat. — Elles sont à peine séparées entre elles par des intervalles de 1 ou 2 kilomètres. Plus petites mais aussi plus fertiles que la précédente, chacune d'elles renferme 1 200 à 1 500 habitants.

Oasis de Zenzour. — Une des plus verdoyantes de la Tripolitaine. Environ 4 000 habitants. Nombreux puits, dont l'eau est renommée. Les cultivateurs luttent contre l'invasion des sables d'alentour.

Oasis de Tripoli. — Elle est trop connue pour que nous en parlions ici. D'après mes calculs, le nombre des habitants dépasserait 15 000 et doublerait ainsi la population de Tripoli.

Oasis de Tadjourha. — Sous ce nom, on groupe une série de palmeraies ininterrompues depuis la Mechya de Tripoli jusqu'au cap Tadjourha. C'est certainement l'ensemble le plus compact de la végétation du littoral, celui qui a le plus contribué à tromper les apologistes de la Tripolitaine. Les arbres croissent jusqu'au bord de la mer, sur les dunes mêmes et ombragent souvent la plage. Il serait difficile d'évaluer la population dans ce dédale de bosquets qui s'étend sur une quinzaine de kilomètres, mais cette population est certainement très dense et plus active qu'ailleurs.

Oasis de Khoms. — Je signale pour mémoire seulement ce jardinet insignifiant ainsi que ceux qui se hérissent aux embouchures des ouadi Ramel et Lebda. Ces derniers surtout sont de misérables touffes, non habitées, dont les Arabes du Tarhouna viennent faire la cueillette une fois par an.

Oasis de Zlitten. — C'est, avec celle de Misrata, la plus vaste oasis isolée. Elle mesure une vingtaine de kilomètres, le long de la côte, et commence à 2 ou 3 kilomètres en arrière des dunes. J'estime sa population à 20 000 habitants au minimum, dont 6 000 pour le chef-lieu (Zlitten) qui se trouve au centre de l'oasis. Cette population a fort mauvaise réputation et ses voisins craignent son esprit perfide autant que sa méchanceté proverbiale.

Oasis de Misrata. — A peu près même étendue que la précédente; un peu plus peuplée. Le chef-lieu (Misrata) compte 9 000 habitants. L'emplacement de cette ville a été choisi, très malencontreusement, à 10 kilomètres de son port, où les navires italiens font des escales régulières depuis quelque temps. Il en résulte que Misrata ne profite pas des nouveaux avantages de la navigation. Les Turcs entretiennent un kaïmakan, qui est considéré comme le plus important de ce grade avec celui de Zlitten.

A partir de Misrata, il n'y a plus d'oasis dignes de mention jusqu'au petit port syrtique de Seurt.

En résumé, le cordon d'oasis maritimes se compose de trois tronçons :

1° De Abou-Adjila (ou Sabria) à Tadjourha;
2° Zlitten;
3° Misrata.

En tout, il se déroule sur la sixième partie du littoral environ.

NOTE SUR LE TARHOUNA ET SUR LA PLAINE DE T'AHAR

Comprise entre Gariana et Misda.

(MISSION 1904.)

Le Tarhouna est un plateau de 300 mètres d'altitude moyenne, formant une marche intermédiaire entre le grand plateau intérieur et la mer. C'est un contrefort projeté par le T'ahar au nord-est du massif de Gariana.

Cette terrasse du Tarhouna est, en tous points, une reproduction en miniature du grand plateau intérieur. Comme lui, elle s'incline vers l'est, de sorte que ses deux ravins, le Temsiouan et le Oukirré, le traversent presque parallèlement à sa bordure septentrionale. Comme lui, elle se termine au nord par un autre versant abrupte, donnant passage à des torrents. Seulement ses ouadis septentrionaux, le *Ramel*, le *Douga*, le *Msid*, ont un peu d'eau jusqu'à leur embouchure, parce que l'étendue de sable qu'ils franchissent dans la Djeffara n'est pas considérable.

Le point culminant du plateau de Tarhouna est le mont *Msid de Tarhouna*, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Msid, situé aux abords de la région de Msellata. Cette montagne, isolée par les contours que fait autour d'elle le ouadi Hammam, mesure 551 mètres d'altitude[1]. De ce sommet on aperçoit

1. Les altitudes ont été prises au moyen d'un baromètre altimétrique Goulier, lequel avait été vérifié au départ par le *Bureau central météorologique de France*. Le point de départ des observations altimétriques a été Khoms, où l'instrument a été mis à

toute la partie du Tarhouna qui se rattache au Gariana : à l'ouest, la profonde cassure du ouadi Rhane; au nord, les chaînons de l'*Oumelazi* (530 mètres), et de la *Djemma* (540 mètres); à l'est, les chaînons de la *Magra* (545 mètres), du *Chaïet* et du *Hammas*; au sud, le *djebel Draa*.

Le Msid est un mont volcanique, au sommet duquel les Turcs avaient construit un château fort au moyen âge. Le panorama qui s'y déroule est d'aspect lunaire : tout autour, solitude et aridité.

C'est que le Tarhouna est presque entièrement désert. On n'y rencontre pas un arbre, contrairement à ce que l'on voit dans les collines de Msellata, où les oliviers abondent. (Cette région de Msellata, qui peut être considérée comme l'extrémité nord-orientale du Tarhouna, est beaucoup plus productive en céréales et en troupeaux.)

La population du Tarhouna, essentiellement arabe et nomade, vit de quelques champs d'orge semés dans les bas-fonds. Elle habite exclusivement des gourbis très misérables. Les seules constructions sont celles du nouveau Kasr turc, groupe infime de casernes et de fondouks.

Nous avons démontré dans le Rapport de 1901 que cette région était très peuplée à l'époque romaine, où les bourgades et les pressoirs à huile s'y trouvaient en grand nombre. On peut ajouter encore qu'elle était très peuplée au Moyen âge, car j'ai vu, dans ce récent voyage, un bon nombre de châteaux forts arabes, datant du XIII[e] siècle.

zéro, au bord de la mer. Chaque matin, au départ de l'étape, je remettais le baromètre à zéro. Le polygone altimétrique a été fermé à Tripoli, avec une approximation de 10 mètres.

L'altitude se relève très sensiblement aux abords du Gariana, où elle mesure 400 mètres dans les plaines; mais elle diminue considérablement en se rapprochant de la mer. Msellata n'est qu'à 95 mètres et Daoun à 205. Entre ces deux points, la profonde vallée du Msid marque la séparation entre le Tarhouna et le Msellata.

Les deux grandes artères sont : le *Temsiouan*, qui n'est autre que le ouadi Lebda; le *Oukirré*, qui n'est autre que le Cynips ou ouadi Kaan.

Le Oukirré prend son origine sous la même latitude que le Rhane, c'est-à-dire qu'il a un développement trois ou quatre fois plus grand que ne le croyaient les anciens. Il a, pour tributaire gauche, le ouadi *Maddher*, qui lui-même reçoit sur sa berge gauche le ouadi *Bouïra*.

Le Temsiouan prend son origine un peu au nord du djebel Draa; il a pour tributaire gauche le ouadi *Kerzim*.

Le versant septentrional du Tarhouna est sillonné par :

1° Le ouadi *Hammam*, qui vient du djebel Draa, contourne le mont Msid et se perd dans la Djeffara, à l'est de Kedoua;

2° Le ouadi *Medjenin*, qui vient également du djebel Draa et se jette dans le Hammam;

3° Le ouadi *Ramel*, qui vient du Kasr-Tarhouna et se jette dans la mer à Sidi-ben-Nour;

4° Le ouadi *Douga*;

5° Le ouadi *Msid*, venant du Msid de Msellata.

Ce qui distingue le plateau de Tarhouna du grand plateau intérieur, c'est qu'il est beaucoup plus percé par des pitons basaltiques. Le nombre des collines

dues à l'action volcanique y est considérable. Celles-ci se distinguent en général par leur forme pointue, tandis que les collines dues à l'érosion se distinguent par leur forme arrondie. La différence est encore beaucoup plus sensible au point de vue de la couleur, les unes, d'un beau noir basaltique, tranchant avec les autres, d'un calcaire très clair.

Les berges abruptes des ouadis, dans la partie qui se rapproche du Gariana, sont striées de cheminées basaltiques dont la coupe noire fuse en gerbe dans le calcaire blanc et s'évase considérablement en arrivant à la partie supérieure. Ce phénomène, très fréquent dans ce plateau, se reproduit quelquefois dans le T'ahar, par exemple au mont Tesché.

Dans un pays si pauvre, on comprendra aisément que la population est très clairsemée. Il semble cependant que depuis quelque temps elle augmente. J'attribue ce fait à une nouvelle industrie, celle de l'alfa. Il y a une dizaine d'années, les indigènes n'utilisaient guère ces herbes qui croissent à foison sur le plateau. Tout au plus l'employaient-ils à la confection de quelques sparteries, ou bien à la nourriture du bétail dans les années de disette. Aujourd'hui ils coupent ce végétal, le tassent dans d'énormes besaces en filet, en chargent avec exagération leurs pauvres chameaux et vont le vendre dans les ports de Tripoli, de Khoms, de Misrata, où des usines compriment l'herbe, comme on fait de nos foins militaires en Europe.

Des usines, les bottes sont chargées sur des vapeurs anglais qui les transportent à Londres pour alimenter les fabriques de papier. Il s'en exporte

ainsi près de deux millions annuellement, depuis ces derniers temps. L'appât d'un gain facile attire les habitants de la Djeffara environnante et même du Gariana, de sorte que ce Tarhouna si pauvre pourrait bien se transformer complètement d'ici peu.

2° PLAINE DÉSERTIQUE ET MARITIME

(DJEFFARA)

C'est une sorte de palier entre la mer et les hautes terres de l'intérieur. Mais ce palier n'est pas horizontal : il monte insensiblement depuis le rivage de la Méditerranée jusqu'au pied de la grande falaise. Les cotes que j'ai prises au bas de cette falaise ont accusé 300 mètres en moyenne devant le Nefoussa.

Il s'en faut aussi que la Djeffara ait la même largeur sur toute l'étendue du vilayet. Séparée du littoral par une centaine de kilomètres sur la frontière de Tunisie, elle se rétrécit à mesure qu'on avance vers l'Est, jusqu'à disparaître tout à fait vers Misrata. En effet, la bordure septentrionale des hautes terres tripolitaines empiète progressivement sur elle à mesure qu'elle se déroule vers l'Est. Elle l'entame même jusqu'au rivage par la saillie du Tarhouna, à Khoms.

La Djeffara est en général un désert légèrement plissé par des dunes intérieures, parallèles au rivage, dans lesquelles j'ai cru reconnaître d'anciens cordons littoraux. Un sable jaune la recouvre

partout. Dans les bas-fonds, l'eau qui a séjourné après les pluies fait croître des touffes de lentisques et d'herbes ligneuses. Quelques champs d'orge sporadiques peuvent y être cultivés en de rares endroits, après les saisons exceptionnellement pluvieuses. Ces champs se trouvent plus particulièrement au pied de la grande falaise du plateau intérieur. Là, une zone de pierres, entraînées au bas du plateau par les eaux anciennes, forme une première ligne tout à fait aride. Puis, succèdent, au Nord, des étendues parfois fertilisées par les eaux des ravins du plateau parce que c'est là que les ouadi intermittents viennent mourir.

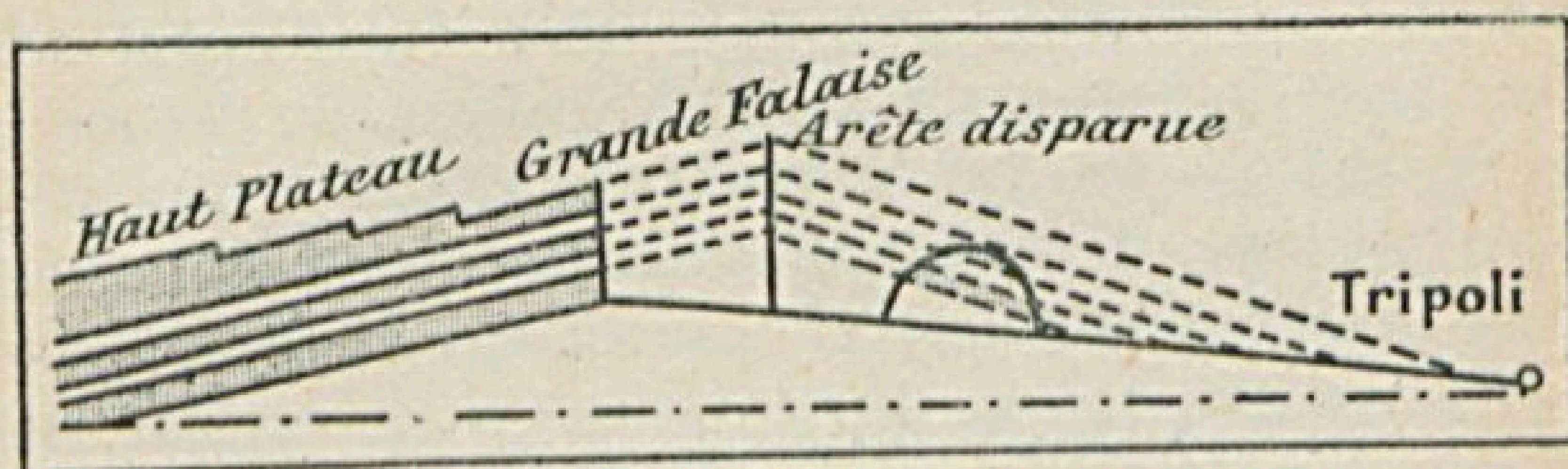
Aucun de ces ouadi du Nefoussa et des Gariana ne dépasse 10 à 12 kilomètres de parcours en plaine. Nulle part, au nord de cette zone, on ne trouve trace, dans la Djeffara occidentale, de ces sillons continus dont les cartes ornent la Tripolitaine. Il faut aller jusqu'à hauteur du Tarhouna pour trouver un peu d'eau dans les sillons de la plaine. Là, en effet, les hautes terres se sont assez rapprochées du littoral pour que les filets d'eau qu'elles déversent arrivent à la mer avant d'être absorbés entièrement par le sol. Quelques-uns même, comme les ouadi Ramel et Msid, sont humides toute l'année.

Les puits épars et rares de la Djeffara prouvent qu'il existe une nappe souterraine correspondant à peu près à toute son étendue. Le débit des ouadi des hautes terres est trop minime pour qu'on lui attribue l'alimentation de cette nappe. Peut-être faut-il y voir une infiltration très lointaine, provenant du Soudan même, par la pente de strates (im-

perméables et sous-jacentes) vers la mer. En tout cas, les pluies tombées sur le Nefoussa et le Gariana, c'est-à-dire sur l'étroite bordure septentrionale qui penche vers le Nord, ne peuvent fournir une pareille quantité d'eau souterraine.

Cette surface djeffarienne souffre deux exceptions dans sa régularité de plaines très faiblement ondulées : la colline d'*El-Kedoua*, à 40 kilomètres Sud de Tripoli, et les hauteurs de *Djeda*, à 10 kilomètres Nord de Kabao. Ces deux exceptions, dominant isolément la plaine à 50 mètres de hauteur, ont des stratifications qui remontent du Nord au Sud, en sens inverse des stratifications du grand plateau central. Elles semblent être des *témoins* de l'ancienne structure sur le versant septentrional dont l'arête, aujourd'hui disparue, aurait été beaucoup plus au Nord que celle de la falaise actuelle.

Le schéma suivant donnera une idée plus saisissante de notre hypothèse :



C'est d'ailleurs une configuration analogue à celle qui a été signalée en Tunisie par M. le capitaine de Larminat.

A mesure que la Djeffara va en se rétrécissant vers l'Est, sa limite au pied de la falaise diminue d'altitude. Nous avons vu qu'elle était à 300 mètres au-dessus de la mer, au bas du Nefoussa. Elle ne

mesure plus que 100 mètres au Sud de Tadjourha et elle arrive au niveau marin à Misrata.

En résumé, la Djeffara est un plan incliné, qui monte de la mer à la grande falaise et qui, en même temps diminue de largeur de l'Ouest à l'Est.

3° LA GRANDE FALAISE ET LA ZONE D'ÉROSION

Lorsqu'on s'éloigne du littoral et qu'on avance vers le Sud, on ne tarde pas à voir l'horizon barré partout par une ligne de hauteurs dominant brusquement la Djeffara. Puis, on distingue une falaise verticale, dont les stratifications (d'une horizontalité apparente) frappent par leur régularité. La crête de cette muraille surplombe de 300 à 350 mètres sa base. Elle est continue depuis Nalout (à la frontière tunisienne) jusqu'à l'extrémité orientale des Gariana. Cette base, comme la Djeffara dont elle marque la limite, se rapproche du littoral en avançant de l'Ouest à l'Est. A Nalout, sa distance du rivage mesure 120 kilomètres ; aux Gariana, elle n'est plus que de 80 kilomètres. Puis, elle s'abaisse et se rapproche davantage jusqu'à mourir à Misrata, après avoir projeté sur Khoms le contrefort du Tarhouna.

La crête de cette falaise se trouve en moyenne à 650 mètres au-dessus de la mer dans le Nefoussa et les Gariana. Au-dessous de cette crête en apparence horizontale, les stratifications se maintiennent horizontales aussi, sur tout le déroulement de la muraille, avec une telle régularité d'épaisseur qu'un topographe pourrait les prendre pour les

lignes équidistantes de son tracé altimétrique. Mais il s'en faut que cette muraille soit intacte : les eaux l'ont profondément érodée en divers points, comme Nalout, Kabao, Djado, Yffren, Kikla, Gariana. Elle s'ouvre ainsi en un dédale de ravins profonds et sinueux qui ont sculpté le plateau, le long de sa bordure septentrionale, sur une épaisseur variant de 12 à 15 kilomètres.

Ensuite le plateau commence et s'étend uniformément vers le Sud. C'est à la zone déchiquetée que les indigènes ont donné le nom de Djebel, parce qu'elle en a en effet l'aspect. Creusée de ravins, fouillée en pics isolés et en éperons, cette bordure vermoulue du grand plateau central est aussi mouvementée que de vraies chaînes de montagnes et la brusquerie avec laquelle elle domine les terres basses de la Djeffara augmente encore l'illusion.

Les crevasses de cette zone sont les réceptacles des ouadi qui vont mourir dans la Djeffara, à 10 ou 12 kilomètres de la falaise. Il en résulte que ses débouchés dans la plaine se hérissent parfois de petites oasis, comme celles de Tiji, de Djoch, de Cheikchouk et de Rabta. A la partie supérieure, au contraire, ces ravins disparaissent pour faire place à de larges vallées qui produisent de l'orge, des oliviers et des figuiers, comme à Djado, à Zenthan, à Yffren, à Kikla et à Gariana.

Ainsi la bordure tourmentée du grand plateau constitue une deuxième ligne de végétation, parallèle (ou à peu près) à celle des oasis de la mer.

L'échancrure principale, celle de Kikla, profonde de 10 kilomètres, du Nord au Sud, et large de 3 à

4 kilomètres, sert de séparation entre le Djebel Nefoussa et le Djebel Gariana. Ces deux zones n'ont aucune différence de structure, ni d'aspect, mais elles se caractérisent par deux populations presque étrangères l'une à l'autre : dans le Nefoussa, les Berbères purs, d'une branche apparentée aux Rhadamésiens et aux Mzabites; dans les Gariana, des Arabes mêlés de sang berbère, moins grands, moins vigoureux et moins farouches que les précédents. C'est dans le Nefoussa que les Turcs ont trouvé la plus vive résistance, pendant leur conquête des hautes terres, vers 1850.

Citons, outre les échancrures dont nous avons parlé plus haut, les suivantes qui donnent toutes naissance à un ouadi intermittent du même nom : (à partir de Nalout), Aouamed, Mejabra, Kabao, Farsetta, El Batha, Djoch, Slamatin, Ouamzireff, Rhebat, Gétal, Mastura, Djado. Nalout et Kabao sont les régions les plus tourmentées. Dans quelques-unes, le pic dominant est hérissé d'une curieuse citadelle berbère creusée dans le roc et criblée de trous qui font ressembler les ruelles étroites à des pigeonniers. Ces trous, hauts de 0 m. 50 et profonds de 2 mètres, sont les coffres-forts où chaque famille enfouit ses provisions alimentaires et où elle vient journellement chercher ses repas. Cette coutume qui remonte à la plus haute Antiquité, et qui se perpétue sans nécessité aujourd'hui, malgré la tranquillité parfaite du pays, prouve jusqu'à quel point les Berbères se renferment dans l'isolement et se cramponnent à leurs traditions. Aussi les Turcs les surveillent-ils plus étroitement que les habitants des Gariana.

Dans le Gariana, on rencontre des Troglodytes comme à Nalout et à Zentan : tout le district en est peuplé, au point qu'on arrive au centre d'un chef-lieu sans apercevoir la moindre habitation.

En rasant sur le plateau la naissance des vallées qui se terminent en profonds ravins dans la zone déchiquetée, j'ai constaté que cette limite entre le djebel proprement dit et les étendues uniformes du plateau est la ligne de séparation entre le versant Nord et le versant Sud de la Tripolitaine. Ainsi la ligne marquée par Nalout, Djado, Zentan, Yffren, Kikla, Gariana et Misrata est la grande arête directrice de la structure tripolitaine.

En suivant cette arête sans interruption, j'ai remarqué aussi que la naissance de ces vallés se trouvait dans le prolongement des vallées descendant vers le Sud. Ainsi, à l'échancrure de Djado correspond l'origine de la haute vallée du Soff-ed-Djinn; à Zentan, à Yffren et à Kikla, correspondent les origines d'affluents gauches de ce même Soff-ed-Djinn. Je pense que ces tributaires du versant méridional, en usant l'épaisse couche dure des calcaires supérieurs, a déterminé l'érosion plus rapide du versant Nord, quand celle-ci s'est effectuée sur leur ancien champ d'action. La zone échancrée s'est formée plus rapidement et plus profondément, là où elle a trouvé le travail préparé, là où avaient disparu en totalité ou en partie les calcaires durs de la surface.

Je signale enfin les petits *cirques*, qui se trouvent aux débouchés des échancrures de Nalout et de Kabao. Le général de la Noé a donné une très ingénieuse explication de leurs formations pour les

spécimens de la Tunisie, en tout semblables à ceux-ci. On retrouve ces cirques, ou collines dont le sommet est une cuvette, le long des falaises intérieures, dans les sillons du Soff-ed-Djinn.

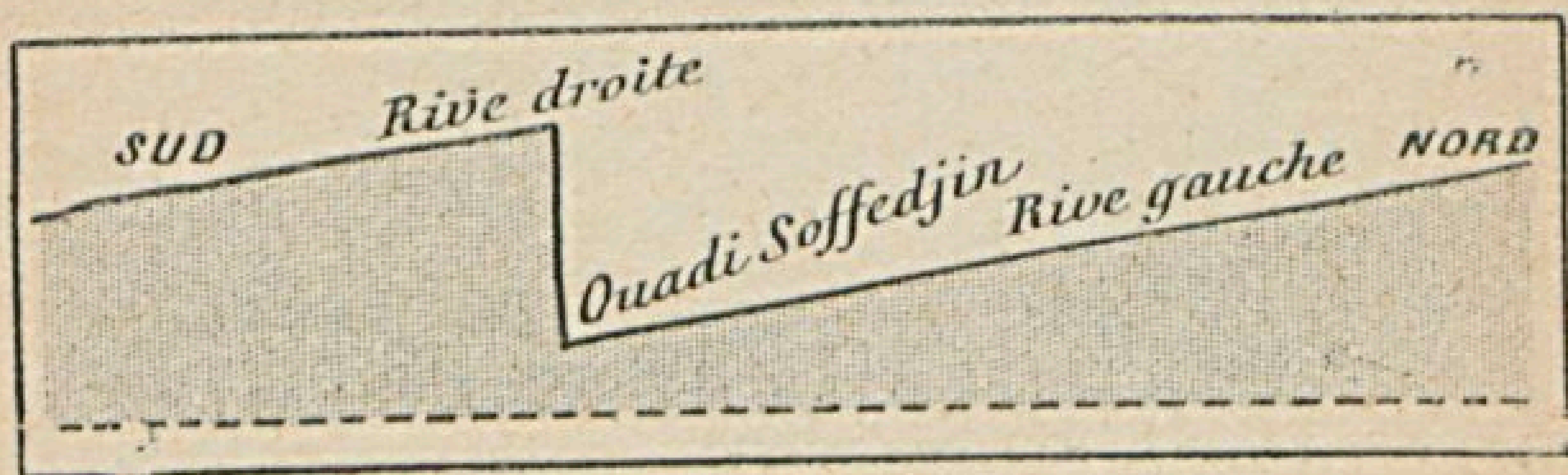
4° LE GRAND PLATEAU TRIPOLITAIN

Nous avons dit que, sur toute sa largeur, de l'Ouest à l'Est, les plaines maritimes de la Tripolitaine étaient dominées par une muraille verticale adossée à une région de hautes terres. A mesure que l'on progresse vers le Sud, sur ces hautes terres, l'altitude baisse. Cette pente se trahit aux stratifications, dans les échancrures de la bordure septentrionale. Avec un niveau à lunette très précis, j'ai trouvé une inclinaison de 1/1000e dans le ravin Nord-Sud de Nalout et dans le ravin, identiquement orienté, de Djado.

Les cotes trouvées à Sinaoun et Rhadamès, d'une part (450 mètres et 350 mètres), et celle des environs de Mizda et de Sokna, d'autre part (400 et 300 mètres), montrent que ce plateau s'incline à la fois vers le Sud et vers l'Orient.

J'ai sillonné ce plateau qui forme quadrilatère (Nalout, Misrata, Sokna, Rhadamès), suivant la diagonale Nalout-Sokna. Il ne présente d'autres saillies que les falaises auxquelles s'appuient les ouadi transversaux (Soff-ed-Djinn, Zemzem, etc.). La plupart de ces ouadi ont ainsi leur rive droite dominée par une muraille à pic, tandis que leur rive gauche se perd dans l'uniformité du plateau. Quand on remonte le Soff-ed-Djinn, sauf quelques exceptions où il forme chenal sur les deux rives, comme à Mizda,

on trouve à sa gauche une falaise, tandis qu'à droite on ne remarque aucune dépression.



Ce sont ces falaises qui ont empêché les ouadi de se déverser vers le sud, suivant la ligne de plus grande pente et qui les ont forcés à se jeter dans l'ancienne lagune de Taorgha, sur la Grande-Syrte. Ce sont ces falaises également qui apparaissent comme des chaînons, lorsqu'on arrive par le Nord. En réalité il n'y a qu'une série de gradins parallèles, dont la coupe Nord-Sud figure des dents de scie, mais d'une scie inclinée vers le Sud.

J'ai suivi la limite de ce plateau sur la bordure orientale (Misrata-Sokna). La crête de ce côté n'a plus que 50 à 60 mètres. Elle domine la plaine de Taorgha et le désert syrtique. Les eaux anciennes ont donné une pente douce à cette tranche du plateau, parce que c'est de ce côté qu'elles ont porté tout leur travail de nivellement. Il se rattache au Taorgha et au désert de la Grande-Syrte par un versant de 45° sur lequel s'ouvrent les larges sillons des ouadi Sassou, Merdoum, Nefed, Soff-ed-Djin, Zemzem.

Ces ouadi ne devraient pas porter le nom de fleuves. Ce sont des vallées dont un des versants, beaucoup plus court que l'autre, consiste tout entier en une falaise d'érosion. On en a une preuve

saisissante quand on se rend d'Orfella à Sokna. D'Orfella, on descend insensiblement au thalweg du Soff-ed-Djinn qui rase les falaises de 100 ou 150 mètres de hauteur, sur sa rive droite. On remonte alors très péniblement l'échancrure Nord-Sud formée par le ouadi Akrima, tributaire droit. Et l'on se trouve ensuite sur de nouvelles plaines, même opération, à partir de la naissance de la vallée Akrima : on recommence à descendre insensiblement jusqu'au Zemzem et on se heurte à une deuxième rangée de falaises sur la rive droite du ouadi. Ces plates-formes entre les deux ouadi sont creusées de profonds sillons, comme le o. Agerum, le o. Chdaff, le o. Sayed, le o. Tala, qui descendent au Zemzem.

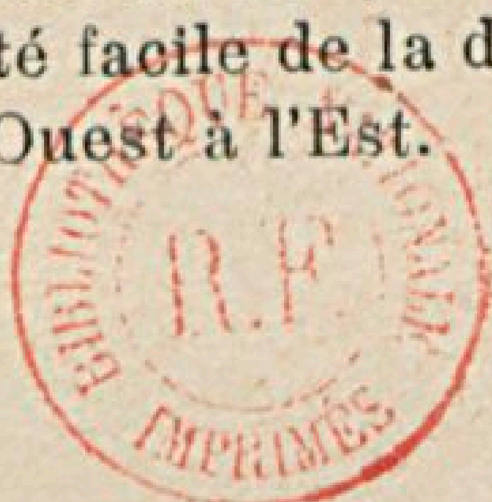
Donc le vilayet de Tripoli se compose d'un vaste plateau qui s'appuie sur les basses terres maritimes et épouse les formes du littoral, du moins approximativement. Nous savons que ce plateau a une surface généralement plane et que ses grandes lignes directrices sont : la falaise du Nord ; la ligne de séparation des versants Nord et Sud, en arrière de la zone échancrée ; les dépressions dont les ouadi Soff-ed-Djinn, Zemzem, etc., marquent les thalwegs. Enfin toutes ces lignes directrices, falaises et thalwegs, sont dirigés de l'Ouest à l'Est et s'abaissent en approchant de la région syrtique.

Il nous reste à savoir comment ce quadrilatère de hautes terres se rattache à la Hammada, au Sud ; et à l'Erg, à l'Ouest. C'est ce que nous tenterons de déterminer dans une prochaine exploration.

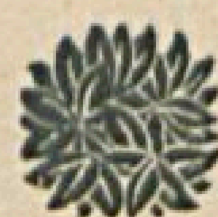
En résumé, il n'y a aucune chaîne de montagnes dans la Tripolitaine proprement dite. Nous nous trouvons seulement avoir à faire à l'extrémité bien

humble du grand soulèvement de l'Atlas qui meurt ici en une terrasse monotone, en un désert plane et pierreux dont les ouadi constituent les seules lignes de végétation (orge). Encore ne se couvrent-ils de maigres céréales que dans la moitié inférieure. Le Soff-ed-Djinn ne montre des cultures qu'après Mizda ; le Zemzem n'en possède qu'après Ghirza. Quant aux petits ouadi du Nord, le Nefed, le Merdoum ou Beni Oullid d'Orfella, le Mimoum et le Sassou, ils sont, ainsi que leurs affluents, d'assez jolis rubans de verdure, parfois ombragés de caroubiers.

Il était bien naturel qu'en parcourant rapidement cette contrée du Nord au Sud, on ne distinguât pas sa structure. Il a été facile de la découvrir en l'étudiant à l'aise, de l'Ouest à l'Est.

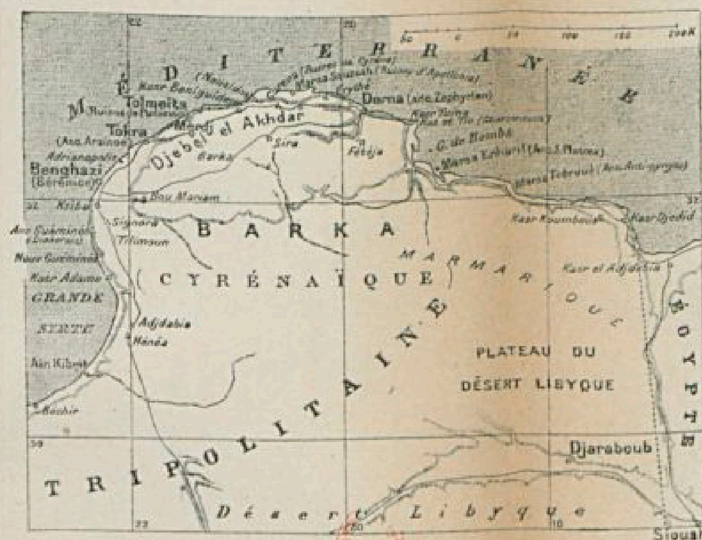








ITINÉRAIRE DE LA MISSION DE MATHUISIEULX.



CARTE DE LA CYRÉNAÏQUE.

TABLE DES GRAVURES

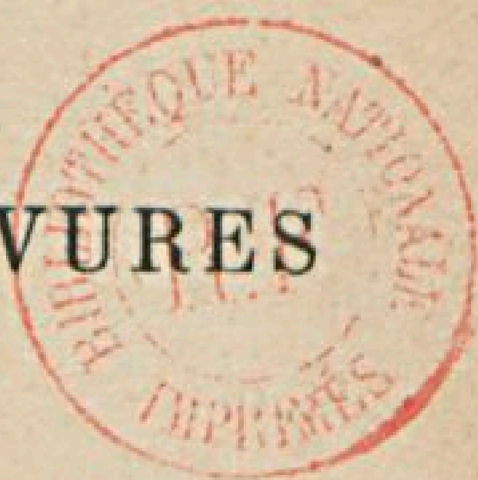


TABLE DES GRAVURES.

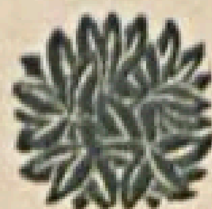


TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie F. SCHMIDT. — Paris-Montrouge.